This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BCU - Lausanne

1094442513

MÉLANGES

INTÉRESSANS ET CURIEUX.

TOME TROISIEME.

AVERTISSEMENT DES LIBRAIRES.

La mort du Libraire, qui étoit ci-devant chargé de cet ouvrage, & les nouveaux arrangemens qu'il nous a fallu prendre pour en continuer l'impression, sont les seules raisons qui ont retardé jusqu'ici la distribution de ces trois volumes, nous nous croyons obligés d'en avertir le public. Nous le prévenons aussi que la suite de ces Mêlanges, *qui complettera la description de notre continent, est sous presse, formera quatre à cinq volumes au plus, que nous distribuerons tous ensemble dans le commencement de l'année* 1765.

MÉLANGES
INTÉRESSANS ET CURIEUX,
OU
ABRÉGÉ
D'HISTOIRE NATURELLE,
MORALE, CIVILE ET POLITIQUE,

DE L'ASIE, L'AFRIQUE, L'AMÉRIQUE, ET DES TERRES POLAIRES.

TOME TROISIEME.

À PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

ZONE TEMPÉRÉE
SEPTENTRIONALE.

CETTE zone renferme l'eſpace compris entre le vingt-deuxieme degré & demi & le ſoixante-ſixieme degré & demi de latitude ſeptentrionale : ce qui fait mille ſoixante-quinze lieues communes de France.

Dans cette zone ſont ſituées :

La Sibérie.

La terre de Jeſſo.

La grande Tartarie { qui comprend le pays des Calmouques,
Celui des Mongales,
La Tartarie Chinoiſe,
Le pays des Uſbecs,
Et le royaume de Thibet, ou de Tangut.

L'empire de la Chine.
- d'où dépendent les isles d Tsong-ming-hai-nan, Tae ouan, ou Formose, & d Lieou-kieou,
- La Corée,
- *Le Tonquin & la Conchinchine, qui sont aussi tributaires de la Chine, sont situés dans la zone torride.*

L'empire du Japon.
Le royaume de Perse.
La Turqui asiatique.
Le royaume de Tunis.
Celui d'Alger.
Celui de Fès.
Celui de Maroc, & toute la barbarie.
L'Egypte.
L'Arabie pétrée (a).
L'Arabie déserte.
L'Indostan, c'est à-dire, les états du Grand-Mogol, & le royaume de Bengale.

Les principales isles comprises dans cette zone & hors de l'Europe, sont.

L'isle Madere
Et les isles Canaries.

(*a*) L'Arabie heureuse se trouvant toute entiere dans la zone torride, c'est par elle que nous commencerons la description de cette zone.

INTRODUCTION.

Des peuples ſauvages & miſérables, des deſerts ſtériles & affreux, des montagnes couvertes éternellement de glace & de neige, c'eſt ce que l'on a vu dans les terres, dont les premiers volumes préſentoient la deſcription.

Ici, les objets commencent à devenir moins déſagréables. Si, en entrant dans cette zone tempérée, on apperçoit encore des pays & des habitans peu différens de ceux des terres polaires, qu'on jette les yeux dans le lointain, on ſera bientôt plus ſatisfait. A chaque pas, le tableau s'embellira, la perſpective deviendra plus riante & plus gracieuſe.

A droite, ſe préſente d'abord notre Europe, dont les avantages ſont ſi bien connus. A la gauche on voit l'empire de la Chine & celui du Japon, états ſi admirables par la multitude, l'activité de leurs habitans, & par la ſageſſe de leur adminiſtration.

Le centre eſt occupé par la Perſe &

& les Indes. C'eſt là véritablement le plus charmant pays de l'univers. Placé ſous le plus beau ciel, rien ne pourroit flatter davantage que l'aſpect de ces régions fécondes & opulentes, ſi les guerres cruelles, dont elles ſont ſi ſouvent déſolées, ne terniſſoient l'image agréable qu'elles offrent à la vue, en portant au cœur les ſentimens d'une juſte compaſſion pour les malheureux ſujets de ces empires.

MÉLANGES
INTÉRESSANS ET CURIEUX,
OU
ABRÉGÉ
D'HISTOIRE NATURELLE,
MORALE, CIVILE, ET POLITIQUE.
DE LA SIBÉRIE.

INTRODUCTION.

TOUTE cette portion de l'Europe & de l'Asie, à laquelle on donne le nom de Sibérie, avoit été inconnue au reste de la terre jusqu'à la fin du siecle dernier. Mais à cette époque glorieuse, dont

la Russie aura toujours à se féliciter; les sciences & les arts, auxquels son Souverain tendit les bras, commencerent à dissiper les ténébres de la barbarie qui couvroient cet empire. La connoissance de ses limites avoit toujours été concentrée parmi un petit nombre de personnes, pour lesquelles c'étoit un secret d'état. Un observateur, un géographe ou un historien, se rendoit criminel en faisant usage de ses talens : les étrangers étoient odieux. Il étoit défendu à un Russe de sortir de son pays : nulle communication au-dehors : le commerce languissoit au-dedans. Enfin, tout conspiroit à laisser dans l'obscurité le plus vaste état de l'univers, & le plus digne de curiosité par la variété des peuples qui l'habitent, lorsque Pierre monta sur le trône. Ce héros n'alla point chercher un modéle de conduite dans ses prédécesseurs, ni s'attacher servilement à suivre leurs traces. Excité par l'amour de la gloire, & guidé par un génie créateur, il ne prit de leçons que de lui-même, & parvint bientôt

à changer la face de son empire. Toutes les portes en furent ouvertes aux arts & aux étrangers, il les attira même par ses caresses & ses libéralités. Il permit au fameux voyageur Le Bruyn de dessiner ses places, & tout ce que ses états renfermoient de curieux, d'en donner la description, ainsi que des mœurs & des usages de ses sujets.

Dans le même temps, ce Prince se fit connoître aux puissances de l'Asie. Des ambassadeurs, partis de Moscow, portoient son nom à la Chine, en Perse, & en Turquie, tandis que ses armes & ses nouveaux établissemens publioient sa gloire en Europe.

Plusieurs Seigneurs de sa cour eurent ordre de voyager en Europe, pour s'instruire dans la politique & le gouvernement des peuples. D'autres personnes furent chargées de visiter exactement les limites de son empire; d'en examiner les parties septentrionales & orientales, de remarquer avec soin les avantages qu'on pouvoit en tirer pour le commerce & la population.

Toutes ces grandes dispositions répandirent en Europe beaucoup de connoissances sur la Russie, & sur ces immenses contrées qui la séparent de la Chine. On vit paroître successivement les relations d'Isbrant-Ides, de Witzen, du capitaine Margeret, de Jean Perry, du P. Avril, de le Bruyn, & de différens officiers Suédois qui avoient été faits prisonniers à la bataille de Pultawa, & dispersés en Sibérie, où ils avoient restés depuis 1709, jusqu'à la paix de Neustadt en 1721.

Parmi ceux-ci, on doit distinguer l'auteur des notes insérées dans l'histoire généalogique des Tartares, & surtout la description de l'empire Russien du baron de Stralhenberg, colonel Suédois, qui paroît avoir fait une étude particuliere de connoître ces contrées (b).

(b) Cet ouvrage a été traduit en François en 1757, & forme deux volumes in-12 remplis de choses curieuses, mais un peu hasardées. M. Gmelin contredit grands nombre de faits rapportés par le colonel Suédois, & l'accuse d'avoir donné sa con-

Ces différens ouvrages nous ont fourni beaucoup de connoissances sur la Sibérie.

Mais nous avons encore eu recours aux mémoires de l'académie de Pétersbourg, qui renferment plusieurs observations d'histoire naturelle, à la *Flora Sibirica* de M. Gmelin, médecin Allemand, & académicien de Pétersbourg, qui a voyagé en Sibérie, par ordre de l'Impératrice, depuis 1733 jusqu'en 1743, & au journal historique que ce sçavant a donné de son voyage en langue Allemande (c).

Ces différens ouvrages nous ont été de la plus grande utilité.

---

fiance trop légérement à des relateurs qui l'ont trompé. *Voyez la préface du journal de notre médecin Allemand, tom. II.*

(c) Cette relation, composée de quatre volumes in-8o. un peu diffus, a été publiée à Gottingue en 1751. Il doit en paroître incessamment une traduction Françoise par M. de Kéralio, chevalier de l'ordre de S. Louis, aide-major de l'Ecole royale militaire. C'est à cet estimable écrivain que nous avons l'obligation d'avoir pu consulter l'ouvrage de M. Gmelin, qui n'est pas commun en France.

M. l'abbé Chappe d'Auteroche, de l'acdémie des sciences, qui est arrivé de Tobolsk à la fin de l'année 1762 (*d*), a donné un mémoire à l'académie sur son voyage, qui renferme aussi différentes observations sur la Sibérie. Nous en avons fait usage. Cet obligeant académicien s'est fait aussi un plaisir de nous donner de vive voix des éclaircissemens & des connoissances sur ces contrées, d'où il a rapporté divers monumens curieux.

(*d*) Cet astronome étoit allé en Sibérie, par ordre du Roi, pour observer le passage de Vénus sur le soleil. *Voyez les mémoires de l'académie des sciences année* 1761, *pag.* 337.

DE LA SIBÉRIE.

LE continent, que l'on comprend ſous le nom de Sibérie, eſt ſitué entre les cinquantieme & ſoixante-douzieme degrés de latitude, & le ſoixantieme & le cent-trentieme degré de longitude du méridien de Paris (*e*). Ses bornes ſont au ſud la grande Tartarie, au nord la Mer glaciale, à l'orient la mer du Japon, & à l'occident une chaîne de montagnes qui la ſéparent de la Ruſſie.

La Sibérie, dans cet état, a environ

(*e*) Nous avons adopté ici la détermination de M. Bellin, qui a ſuivi celle que M. Kyrilow, ſecrétaire de l'empire de Ruſſie, a donnée dans la carte qu'il a publiée à Péterſbourg en 1731.

quinze cent lieues de l'orient à l'occident, & quatre cent cinquante lieues du ſud au nord ; ſa moindre largeur, à cauſes des golphes que forme la Mer glaciale, eſt, en quelques endroits, de trois cent lieues.

Pour fixer davantage les connoiſſances de cette vaſte contrée, on peut la diviſer en ſix cantons ou diſtricts, auxquels nous donnerons le nom de la ville principale qu'ils renferment. Tels ſont, à l'occident, *Tolbosk ;* au nord, *Jakutsk ;* à l'orient, le *Kamſchatka* & *Nerzinsk*, que les Chinois appellent *Niptchou* & au ſud, *Irkutsk : Jeniſeisk* occupera le centre.

On jugera aiſément de l'étendue de chacune de ces provinces, en diſant que la plus petite, qui eſt celle de Nerzinsk, & qui eſt frontiere de la Chine, n'a pas moins de deux cent lieues de circonférence.

La plus grande eſt celle de Kamschatka. Elle forme une preſqu'iſle, dont l'étendue eſt de plus de ſix cent lieues du ſud au nord, c'eſt-à-dire depuis le cap d'Oskoy juſqu'au cap gla-

cé (*f*) ; ſa moindre largeur eſt de plus de cent lieues d'occident en orient.

» C'eſt par une erreur preſque gé- » nérale, dit M. le baron de Stralhen- » berg, qu'on a regardé juſques à » préſent la Sibérie comme une por- » tion de la Tartarie, parce que les » anciens connoiſſoient ces deux par- » ties ſeptentrionales de l'Aſie ſous le » nom d'*Aſia extrà Taurum*. Mais s'ils » n'en faiſoient aucune diſtinction, » c'eſt qu'ils n'avoient que des notions » très-foibles de tous ces pays ſepten- » trionaux «.

Cette obſervation nous a engagés à décrire en particulier tous les pays que comprend le gouvernement de Sibérie, en faiſant connoître en même temps, autant qu'il ſera en nous, les différens peuples qui l'habitent. Le voiſinage où ils ſont de la grande Tartarie, d'où vraiſemblablement ils ſont ſortis originairement, leur a fait donner le nom de *Tartares*, cependant c'eſt à tort. A parler proprement, ce

(*f*) Voyez la carte générale de M. Bellin.

nom ne devroit se donner qu'aux habitans de la grande Tartarie. On n'a pas plus de droit de l'appliquer aux différens peuples de Sibérie, qu'aux Lapons, aux Samojédes, aux Groenlandois, aux Esquinaux, & généralement à tous les peuples sauvages en qui on trouvera beaucoup de ressemblance avec les Tartares.

La variété qui régne dans le climat de toutes ces provinces, se montre aussi dans leurs terroirs & dans leurs productions.

La province de Jakutsk est tout-à-fait stérile, & ne produit, comme la Samojédie, que des pins, des génevriers, des groseliers de toutes les sortes, des framboisiers, & autres arbrisseaux de cette espece.

Celle de Tobolsk, depuis la capitale jusqu'à l'embouchrue de l'Oby, n'est guere plus fertile; mais à l'orient & au sud de cette ville, elle produit des légumes & des fruits assez bons. La ville de Tobolsk tire son nom de la riviere de Tobolsk, qui vient se jetter dans l'Oby, sous les murs de cette

ville, après s'être joint à l'Iſet. Les diſtricts de ces deux rivieres ſont regardés comme les greniers de la Sibérie ; & c'eſt de-là qu'on tire la plus grande partie du bled qu'on apporte dans les villes. » Le laboureur, dit » M. de Stralhenberg (*g*), ne con-» noit point en Sibérie ce que c'eſt » qu'amélioration, engrais. Le terrein » y eſt gras & noir; & de plus, il y » en a tant qu'un particulier peut en » cultiver tous les ans un nouveau, » & en changer ainſi longtemps avant » que le tour de celui qui a rapporté » revienne. Je louai en 1714, ajoute-» t-il, un morceau de prairie, à huit » werſtes (*h*) de Tobolsk, pour le » fourage de mon cheval. Il ne m'en » coûta que dix-huit ſols pour la faire » moiſſonner. Cette prairie me rendit » cinq tas de foin, chacun de vingt à » vingt-cinq voitures à deux che-» vaux : ſans moi elle ſeroit reſtée

(*g*) Deſcription de l'empire de Ruſſie, *tom.* I, *pag.* 10.

(*h*) Quatre werſtes valent une lieue de France.

» abandonnée. En pareil cas, on y
» met le feu au printemps pour brûler
» la vieille herbe ; sinon les prairies
» restent toujours stériles «.

Tobolsk est regardée comme la capitale de toute la Sibérie. Le clergé, dit M. l'abbé d'Auteroche *dans son mémoire lu à l'académie*, y est composé de cinquante moines ou prêtres, dont trois, y compris l'archevêque, sçavent le latin : ces trois ecclésiastiques sont Polonois.

Arrêtons-nous un instant au portrait que cet académicien fait de la vie & des mœurs des Russes de ces contrées. Il amusera d'autant plus sûrement qu'il est neuf, & rendu avec vérité.

Ils m'ont tous parus, ajoute notre astronome, attachés à la religion Grecque, jusqu'au fanatisme. Nés dans l'esclavage le plus affreux, ils n'ont aucune idée de la liberté ; ayant peu de besoins, ils ont peu de desirs. L'industrie, le commerce leur sont également inconnus. Se nourissant fort mal, ils vivent très-facilement. Des poissons

ſecs ou pourris, des pois, de mauvais pain noir de ſeigle ſont leur nourriture ordinaire : ils ont pour boiſſon de mauvaiſe bierre & du quas. Cette derniere liqueur n'eſt autre choſe que de l'eau qui a fermenté avec du ſon, dans lequel on mêle un peu de farine. On peut juger de-là ſi cette boiſſon eſt bien agréable.

Livrés à la fainéantiſe dans leurs poëles, ces peuples vivent dans la malpropreté la plus dégoutante. Ils aiment cependant leur état, & redoutent d'en ſortir, ſurtout pour porter les armes ; dans ce cas, l'eau-de-vie & la crainte du châtiment leur donnent quelquefois de la bravoure.

Leurs chaumieres offrent un ſéjour d'autant plus triſte, que la rigueur des hivers ne leur permet preſque point de communication avec l'air extérieur. Les fenêtres n'ont ordinairement qu'un pied de large ſur ſix pouces de haut. Ils ſont encore preſque privés de la lumiere du ſoleil, tout le temps que cet aſtre eſt dans les ſignes méridionaux ; alors dans une nuit preſque perpétuelle, ils ne

ſont éclairés que par des éclats de ſapins ou de bouleau allumés, & fichés entre les poutres. Cet uſage, très-commun dans toute la Ruſſie, y rend les incendies fréquens, parce que les maiſons n'y ſont que de bois.

L'éducation des enfans contribue à former à ces peuples le tempérament le plus robuſte. Leur ſanté feroit peut-être inaltérable, ſans leur intempérance. A peine les enfans ſont-ils venus au monde, que, placés dans un panier, dans un tas de paille ou de vieux linges, ils jouent des pieds & des mains ſans avoir les moindres entraves de langes ni maillots. On les nourrit de lait par le moyen d'un cornet, au bout duquel on adapte une tétine de vache; ou la mere leur donne quelquefois à téter. Ce panier eſt ſuſpendu à une longue perche élaſtique, qu'on peut faire mouvoir facilement d'un pied pour les bercer. Les femmes ſont ordinairement chargées de ce ſoin, & leur occupation eſt de filer du chanvre. Ces enfans ne peuvent pas encore ſe ſoutenir, qu'on leur donne

la liberté de ſe rouler à terre, n'ayant qu'une chemiſe pour tout vêtement. Ils s'y culbutent, font des efforts pour marcher, & on les laiſſe tranquillement ſe débattre. Enfin au bout de quelques mois ils marchent ſeuls, lorſque chez nous ils pourroient à peine ſe ſoutenir; bientôt, ils courent par-tout. Je les ai vus ſortir des poëles avec leur chemiſe ſeulement, qui ne leur couvroit que la moitié des cuiſſes. Ils venoient dans cet état jouer dans la rue au milieu de la neige, tandis que le froid exceſſif me faiſoit craindre de ſortir de mon traîneau, quoique enveloppé dans une peliſſe. Ils ſont généralement bien faits, d'une grande taille. Il en eſt peu qui ſoient eſtropiés ou contrefaits. Il faut convenir cependant qu'il meurt chaque année une prodigieuſe quantité de ces enfans. Rarement il en reſte un tiers dans une famille: de ſeize ou dix-huit, on en conſerve à peine trois ou quatre.

L'uſage des lits y eſt abſolument inconnu. La famille eſt couchée pêle-mêle, preſque déshabillée, les uns ſur

des nattes placées ſur des bancs, les autres ſur le poële ou par terre. La jeuneſſe, inſtruite plutôt qu'ailleurs, ne tarde pas à ſe livrer à la diſſolution. Auſſi les mœurs y ſont-elles fort corrompues. Les femmes & les filles y ſont jolies, & toutes font uſage du rouge, même celles du bas peuple.

Le Kamſchatka eſt en général fort ſtérile ; on y voit des montagnes arides, des rochers nuds, des deſerts ſablonneux, ſans arbres ni buiſſons.

La province de Jeniſeisk, pour être très-vaſte, n'en eſt pas plus fertile, autant par la pareſſe des habitans, dit M. Gmelin, que par le défaut du ſol, qui, quoiqu'aſſez bon, eſt ſi fort reſſerré entre des montagnes, qu'il ne reſte que des eſpaces infiniment étroits.

Celles de Nerzinsk eſt en général la plus féconde de toutes les contrées de la Sibérie. Le diſtrict de la ville d'Argun eſt d'une fertilité & d'un agrément ſans égal. Le terrein y eſt très-gras. Il n'offre pas ſeulement de belles prairies verdoyantes ; partout ils réjouit agréablement les ſens par de

belles

belles plantes, des fleurs charmantes, & par des ſimples d'une odeur délicieuſe. Il produit auſſi toutes ſortes de fruits. L'abondance en eſt ſi grande, qu'elle ſurpaſſe toujours l'attente du cultivateur. Nul pays plus enchanteur. C'eſt ici le favori de la nature. Qu'on en examine la ſurface, qu'on en viſite l'intérieur, ce n'eſt qu'avec étonnement qu'on voit combien elle a répandu de richeſſes dans ce canton. Quoiqu'il s'y trouve pluſieurs mines, les végétaux n'y ont rien à craindre des exhalaiſons métalliques, ſi nuiſibles à leur accroiſſement. Depuis un grand nombre d'années, on voit des veines de mines d'or & d'argent qui ſerpentent irréguliérement ſur la ſurface de la terre, ou à très-peu de profondeur.

La province d'Irkutskoy a environ trois cent lieues de long du midi au couchant, & près de cent de large. Elle renferme un grand lac appellé Baikal, & pluſieurs rivieres, dont elle ne tire aucun avantage pour ſa fécondité. Tout le pays eſt très-ſablonneux ou chargé de montagnes ſans verdure.

On y rencontre des plaines si désertes & si arides, qu'on y voyage deux & trois jours, sans rencontrer un seul arbre. Mais on voit plusieurs endroits qui donnent du sel, beaucoup de petits lacs desséchés en été par l'ardeur du soleil, & sur le fond desquels on voit des morceaux de sel en masse. En général, tout ce qui est au-delà du soixantieme degré de latitude est inculte & stérile.

Ce pays si étendu est arrosé par un grand nombre de lacs, de fleuves, de rivieres, de ruisseaux & de sources. Dans le nombre des lacs, on en distingue plusieurs par leur étendue & par les propriétés de leurs eaux.

Le lac Baikal est des premiers. Sa longueur est d'environ cent lieues du sud-ouest au nord-est, & sa largeur de vingt-cinq. Il n'a pas moins de cinq lieues dans les endroits où il est le plus étroit. Ce lac est par-tout très-profond & navigable. Son eau est douce, blanche & très-claire. Il renferme des poissons de toute espece, & en grande quantité. On y trouve aussi des chiens marins, ce qui est assez rare dans les

lacs d'eau douce, des esturgeons & des brochets qui, selon Isbrants-Ides, pesent deux cent livres (*i*). Presque sur toutes les cartes on lui donne le nom de mer.

Plusieurs autres lacs, d'une étendue beaucoup moins considérable, sont remarquables par la salure de leurs eaux, par la façon dont ils se sont formés, & par la nouveauté de leur existence.

Dans la province d'Irkustkoy, entre la riviere d'Onon & celle de Bossia, est un lac d'eau salée, dont le circuit est à peu près de trois lieues. Le sel y est en si grande abondance, qu'on voit en été se former sur l'eau des cristeaux transparens, formés par l'assemblage d'un grand nombre de particules salines. Ces concrétions s'étant insensiblement grossies, sont ensuite entraînées au fond par leur propre poids.

D'autres lacs, desséchés par les chaleurs de l'été, laissent sur leur fond de gros morceaux de sel massif. Il est à

(*i*) Voyage de le Bruyn, in-4o, *tom. III*, *p.* 310.

remarquer que plusieurs lacs, qui, pendant un temps immémorial, étoient d'eau douce, sont aujourd'hui d'eau salée. » On rapporte, dit M. Gmelin (*k*), que les lacs *Worowoje* & *Treustan*, dans le district de Tobolsk, » étoient très-poissonneux il y a quarante ans. Aujourd'hui ils sont salés » l'un & l'autre. Le premier n'a pas cependant acquis un degré de salure » au point de manquer absolument » de poissons; mais les rougets d'eau » douce, dont il nourrissoit un grand » nombre, ont tous péris. A l'égard » du lac *Treustan*, son eau est salée, » amere, & exhale un goût sulphureux, qui n'est pas supportable. Il » ne contient pas un seul poisson. Les » habitans de ces contrées s'accordent tous à dire que des lacs anciennement très-considérables par leur » grandeur, se sont séchés peu à peu, » tandis qu'il s'en est formé d'autres » en des endroits où l'on voyoit auparavant des plaines très-séches «.

(*k*) *Flora Sibirica*, *præfatio*, *pag.* xiv.

Ils confirment le premier de ces phénomenes par l'exemple du lac *Itcildin*. Ce lac, qui eſt d'une aſſez grande étendue, étoit, il y a dix ans, très-profond & très-poiſſonneux : maintenant des roſeaux ont pris la place des poiſſons. Le peu d'eau qu'il renferme ſuffit à peine pour les entretenir.

L'autre preuve qu'ils donnent du ſecond phénomene, c'eſt que, dans un eſpace d'environ trente lieues de circonférence, il s'eſt formé ç'a & là pluſieurs lacs, non pas bien conſidérables, mais très-abondans en poiſſons, quoiqu'il y a treize ans on eut pu paſſer très-commodément & à pied ſec dans les endroits où ſont ces lacs. Ils ajoutent auſſi, *dit notre ſçavant médecin*, que ces lacs nouvellement formés, ont été quelques années ſans habitans, mais qu'aujourd'hui ils ſont bien peuplés, & par de bons poiſſons. La maniere dont ces peuplades de poiſſons ſont arrivées, ne leur paroît point du tout difficile à concevoir. Ils n'imaginent pas cependant que ces lacs aient des canaux ſouterrains correſpondans à

d'autres lacs, par lesquels les poissons ont pu arriver : mais ils disent que les canards, les plongeons ; & autres oiseaux aquatiques, ont pu apporter les premiers œufs de ces poissons, qui se sont multipliés insensiblement.

Parmi les fleuves de Sibérie, on distingue l'Oby & le Jenisei.

Le premier de ces fleuves mérite d'être considéré par sa profondeur, sa largeur, & par la majesté de son cours. Il prend sa source dans le lac *Telescens*, sous le cinquante-deuxieme degré de latitude, & le cent troisieme trente minutes de longitude. Après avoir parcouru en serpentant un espace de plus de 500 lieues, il va se rendre à la Mer glaciale sous le soixante-septieme degré de latitude, vis-à-vis la Nouvelle-Zemble, où il forme un golphe qui a plus de deux cent lieues de long sur cinquante de largeur (*l*).

On fait servir communément l'Oby

(*l*) Voyez la carte que M. Gmelin a placée à la tête du quatrieme volume du journal de son voyage, & l'atlas Russe.

de limites entre l'Europe & l'Asie ; & nous avons adopté cette méthode (*m*), quoique M. de Stralhenberg soit fort éloigné de l'approuver. Il croit qu'on seroit mieux fondé à les placer aux monts Poyas ou des aigles; & la raison qu'il en donne, c'est que les productions en tout genre, à l'ouest de ces montagnes, c'est-à-dire du côté de la Russie, sont fort différentes de celles de la Sibérie qui est à l'est. Mais des différences aussi sensibles se rencontrent de même à l'est & à l'ouest du fleuve Jenisei. M. Gmelin rapporte qu'il crut n'être sorti d'Europe & entré en Asie, qu'après avoir traversé ce fleuve. » Tout me » parut nouveau, dit ce sçavant ; l'air » étoit plus doux, les animaux diffé-

(*m*) Au moyen de ces limites, nous ne parlerons point des royaumes de Cazan & d'Astracan, qui se trouvent en Europe. Nous n'en traiterons que dans le cas où, après avoir exécuté le plan que nous nous sommes prescrits, nous nous déterminerions à faire la description de cette partie de l'univers, ainsi que plusieurs personnes nous y ont engagé, en nous demandant raison de la distraction que nous en avons faite.

» roient en tout de ceux que j'avois
» vus au-delà de ce même fleuve. La
» terre avoit plus de vigueur, l'eau
» étoit aussi plus pure, plus douce,
» les poissons plus délicieux «.

Le Jenisei n'est guere moins considérable que l'Oby. Il coule presque en droite ligne depuis le cinquante-unieme degré de latitude, jusqu'au soixante dixieme, sous lequel il se jette dans la Mer glaciale. En différens endroits, son cours est resserré par deux chaînes de collines entrecoupés de vallons, qui seroient très-fertiles, s'ils étoient bien cultivés.

La Lena, la Selinga & l'Amur, sont encore des fleuves considérables de Sibérie. Le dernier surtout, qui se forme par la jonction de la riviere d'Onon & de celle d'Ingoda, n'a pas moins de cinq cent lieues de cours. Ce qui le rend célébre, c'est qu'il sert de limites entre les Etats du Czar & ceux de l'Empereur de la Chine. Les Chinois l'appellent *Sagalhien Oula*. Ses rives produisent toutes sortes de fruits délicieux, & des melons excellens que l'on trans-

porte en Perse, dans les Indes & en Russie.

La Sibérie, dans son étendue immense, ne peut manquer de posséder grand nombre de mixtes des trois genres. Nous nous arrêterons à faire connoître ceux qui nous paroîtront intéressans.

Le régne végétal nous offre d'abord une multitude de plantes ; nous ne parlerons que de l'hémérocalle, de l'asperge, d'une cigue particuliere, de l'héraclée, de l'érythronium, & d'une sorte de roseau utile aux habitans de ces contrées.

L'hémérocalle (n) est très-commune sur les bords du fleuve Oby. Lorsque les feuilles de cette plante ont été desséchées par la chaleur de l'été, les habitans de ces cantons les ramassent avec soin, & les frottent entre leurs mains. Ce qui se détache par le frottement, ils le jettent, & gardent le reste

---

(n) *Hemerocalis radice tuberosâ, corollis monopetalis luteis. Lilium luteum, Asphodeli radice. Flora Sib. parag. 5, pag. 37.*

pour en faire un tissu, dont ils doublent des couvertures, ou leurs habits ordinaires, qui sont d'une grosse étoffe de laine : il semble que cette matiere est très-propre à cet usage.

Il est peu de plantes qui soient en aussi grande quantité en Sibérie que l'asperge, surtout dans les plaines ouvertes & d'une grande étendue (*o*). Qu'on juge de cette abondance? En peu de temps, on pourroit en charger plusieurs chariots. Les surgeons que cette plante pousse au printemps, avant que de se ramifier & de monter en graine, ont depuis la racine jusqu'à l'extrêmité toujours un pied & demi de haut & tout cela est fort bon à manger.

La cigue (*p*) de Sibérie est sans doute

(o) *Asparagus foliis setaceis caule herbaceo. Fl. Sib. parag. 6, pag. 57.*

Asparagus hortensis, pratensis & marinus. I. Bauhin. 72.

(p) *Sium pinnis laciniatis pinnatis trifidis, nervo non foliofo, cicuta acquatica. I. B.*

Sium erucæ folio. C. Bauhin.

Cicuta umbellis folio oppositis petiolis marginatis obtusis. Linnæus.

d'une autre espece que celle qu'on connoît en France, puisque ses propriétés sont différentes. Elle croît dans les lieux humides & même dans les marais salans. Les habitans font bouillir la racine, après l'avoir bien broyée, & l'appliquent sur les ulceres qui proviennent des maladies vénériennes, ou simplement donnent des frictions avec cette décoction. Ils assurent que ce remede dissipe le mal sûrement. Cette même racine sert encore dans les maladies des reins, dans les gouttes sciatiques, en en frottant vivement la partie affectée. Mais, disent ces habitans, il faut bien prendre garde que cette racine ne touche à l'épine du dos. Bien loin de diminuer les douleurs du malade, elle ne feroit que les augmenter.

Quelles que soient les vertus médecinales de la cigue, dit M. Gmelin, elle a la réputation de donner la

On trouve des observations d'un sçavant de Berlin sur les différentes especes de cigue, & la description de celle dont il est question ici, dans le journal Encyclopédique du mois d'août 1761, *pag.* 98.

mort aux animaux qui en mangent. Cependant tous les peuples de Sibérie assurent que les chevaux peuvent s'en nourrir, sans en ressentir aucune incommodité, & qu'au contraire elle cause aux bœufs une mort certaine, qui est toujours précédée d'une enflure considérable du ventre. M. Steller rapporte à ce sujet, *ajoute notre médecin Allemand*, qu'on a observé que les feuilles n'étoient que très-peu venéneuses, au lieu que la racine étoit un poison mortel pour les bœufs. La raison qu'il en donne est que le gonflement du ventre, qui survient aux bœufs avant leur mort, procéde d'une inflammation de bile qu'ils ont en grande abondance, au lieu que les chevaux n'en ont que très-peu (*q*).

(*q*) Ce sçavant remarque que les chevaux n'ont point la vésicule du fiel comme les autres animaux, & que le lobe du foie est embrassé immédiatement par les intestins; d'où il résule qu'on n'a à craindre pour les chevaux, ni regorgement de bile, ni enflure causée par une inflammation de cette nature; parce que chaque jour ce qui se fait de bile est entraîné avec les excrémens. *Flora Sib., pag.* 208.

M. Steller confirme ce fait par l'obſervation qu'il a faite à cet égard.

L'héraclée(*r*) eſt une plante très-commune depuis le haut de l'Oby juſqu'au Kamtschatka. Elle paroît différer de celle d'Allemagne par ſa hauteur. Cultivée dans un jardin, elle devient conſtamment plus grande. Sa racine eſt groſſe, rameuſe, longue & hériſſée de groſſes fibres, qui augmentent beaucoup ſon volume. Elle eſt jaune au-dehors, blanche au-dedans; d'un goût amer & brûlant. Les feuilles radicales ſont très-amples, rondes dans leur pourtour, & doublement ternaires, les feuilles des dentelures ſont encore découpées par moitié en trois parties ou lobes, dont les bords ſont en dents de ſcie, & ç'a & là légerement inciſés; de ſorte qu'elles paroiſſent ſouvent être à cinq lobes, verds & liſſés en deſſus, plus pâles en deſſous, &

(*r*) *Heracleum foliis pinnati fidis.*
Spondylium quibuſdam ſive branca urſina Germanica. J. B.
C'eſt l'herbe aux punaiſes.

hérissés de poils blanchâtres. La grosseur des pédicules n'est pas moindre que celle de la tige. Ils sont creux, verds, & fouettés de différentes lignes rougeâtres. Les feuilles de la tige sont semblables aux radicales, mais plus petites. Leurs pédicules sont plus courts, ou ils sortent immédiatement de graines enflées, oblongues, placées au dessous des feuilles, qui ont des pédicules. Elles sont souvent opposées. Chacune jette un rameau qui porte une ou deux petites feuilles, qui est de la grosseur d'une plume à écrire, de la longueur d'une palme au plus, verte ou rougeâtre. La tige ou une branche de cette plante appliquée sur une partie du corps nud y excite une tumeur, à laquelle succéde une rougeur, & bientôt après un ulcere.

Il est d'usage parmi les Kamtschadales de manger crues les tiges de cette plante; & comme plusieurs se servent de leurs dents pour en enlever l'écorce, cette méthode devient très-dangereuse; car il s'éleve à leurs lévres & à leurs gencives des petites pustules

que vient remplir une humeur âcre qui ſuppure peu de temps après ; il faut au moins huit ou dix jours pour que ces petites plaies ſoient refermées. Elle eſt d'un grand uſage aux Ruſſes & aux habitans de Kamſchatka. Les premiers en tirent une eſpece d'eau-de-vie très-ſpiritueuſe & très-inflammable ; les autres en font des proviſions d'hiver pour s'en nourrir. Ce n'eſt que du pédicule des feuilles que l'on tire avantage ; voici comment les Tartares de Sibérie les préparent pour les conſerver. *Ils les* ratiſſent d'abord avec le tranchant d'un coquillage que la mer jette ſur leurs côtes, & les pendent au ſoleil un à un. Lorſqu'ils ſont un peu ſecs, ils les raſſemblent par dixaine, & en font un petit fagot, dont ils forment un plus gros, en attachant enſemble douze ou quinze de ces premiers. Ils ſuſpendent de nouveau ces derniers au ſoleil, juſqu'à ce qu'il n'y reſte plus d'humidité. Alors ils les mettent dans des ſacs, & peu de jours après, ſoit en battant ces pédicules, ſoit en les ſecouant fortem

ſur une couverture, ils en tirent une farine très-fine un peu jaune, aſſez approchante du ſucre, & de même goût que la régliſſe. Quarante livres de ces pédicules ſéchés donnent communément dix livres de farine. On fait chauffer & fermenter cette farine en la mêlant avec de l'eau, & on en fait une boiſſon, qui enivre très-facilement. Les Ruſſes tirent auſſi de ces pédicules un ſuc très-ſpiritueux, dont ils compoſent différentes boiſſons très-fortes, en y mêlant du jus de mûr, ou d'autres fruits acides de cette nature.

L'erythronium (*ſ*) eſt une plante dont la couleur des feuilles varie beaucoup ; nous ne nous occuperons pas de ſa deſcription. L'avantage qu'elle apporte aux Tartares eſt très-grand ; c'eſt ce qu'il s'agit ici de faire connoître. Ils conſervent la racine de cette plante, & ils en font du potage comme avec des pois, ou la font cuire

---

(*ſ*) *Deus canis latiore rotundiorequo folio flore [illegible]rpurâ rubente. C. B.*

[illegible]thronium Flora Sib. tom. I, parag. 7.

avec leurs viandes» Il m'a semblé, » dit M. Gmelin, que cette racine faisoit une bonne nourriture, & que » cuite dans du lait elle étoit d'un goût » très-agréable. L'usage est d'en farcir des oies, & il me paroît qu'elle » remplace assez bien les châtaignes, » dont on se sert communément «. J'ai peine à croire que cette plante soit contraire aux vers ; car les Tartares, qui font un usage journalier de la racine de cette plante, sont très fréquemment attaqués de fievres vermineuses. Cependant je la crois amie de Vénus, & c'est dans la propriété qu'elle a de provoquer les vents, qu'on doit, je pense, chercher la cause de ses vertus *vénériques*.

Les bords du Jenisei produisent une sorte de roseau (*t*), dont les habitans tirent un bon parti. Des extrêmités de ces joncs, ils font des nattes & des

---

(*t*) *Gramen avenaceum montanum panicula angusta è dilutissimo fusco albicante & papposa.*

Arundo culmo enodi panicula contracta. Flora Sibir. tom. I, pag. 116, parag. 61.

couvertures tissues très-proprement, & peu différentes de celles qu'on fait en Europe avec la petite pellicule du tilleul. En été, ils étendent ces nattes sur leurs cabanes pour tempérer la chaleur du soleil.

Les arbres les plus communs sont des peupliers de toutes les sortes, l'aune, le bouleau, le larège, le pin, le sapin, &c., on y trouve aussi des cédres dont le fruit sert à faire de l'huile, des amandiers, des chênes, des noisetiers, mais en petit nombre, & seulement dans la partie méridionale de la Sibérie.

On nous parle dans les *Mêlanges d'histoire naturelle* d'une espece particuliere de laurier-nain, qui, dit-on, est fort commune en Sibérie, & dont les propriétés sont fort extraordinaires. Nous ignorons d'où l'auteur de cette collection a tiré cet article; mais nous prévenons que nous avons lû assez soigneusement *la Flora Sibirica* de M. Gmelin, & le journal de son voyage en Sibérie, pour assurer que ce sçavant médecin n'a parlé d'aucune sorte de laurier, ce qui rend sûrement problé-

matique l'existence du laurier-nain en Sibérie (*u*).

(*u*) Mêlanges d'histoire naturelle par M. A. D. avocat, à Lyon, deux vol. in-12 1763.

Cette Compilation, assez estimable à quelques égards, auroit pû le devenir infiniment d'avantage, si l'auteur eut pris soin de rassembler tous les différens sentimens des physiciens sur un même objet, & de les concilier en les comparant ainsi. Il auroit été à desirer aussi que les ouvrages, d'où il a tiré plusieurs faits d'histoire naturelle, eussent été exactement cités, qu'il eût choisi des observations moins connues que celles qui sont dûes à M. Linnæus, parce qu'il n'est point de naturaliste qui ne chérisse & ne lise souvent cet habile physicien. Par exemple, le compilateur a parlé du hareng; il n'a point consulté M. Anderson, qui a donné un détail très-curieux & très-estimé sur ce poisson, & sur l'ordre de ses migrations. On trouve à la fin du second volume de ces Mêlanges d'histoire naturelle, un long extrait de gazettes, d'affiches, & autres ouvrages de cette espece. La respectable autorité pour un naturaliste! C'est d'après de pareils garans, qu'on nous rapporte affirmativement quantité de faits merveilleux, qui fourniroient matiere à d'amples dissertations, si l'on vouloit s'arrêter à les expliquer. Mais nous pensons qu'il en feroit de la plupart de ces miracles de nature, comme de la dent d'or de cet enfant d'Allemagne.

J'ai remarqué, dit M. Gmelin, qu'en général, dans les cantons où le sol des

---

Dans le nombre de ces prodiges étonnans, nous en choisirons un que nous avons été à portée de vérifier. L'infidélité avec laquelle il est exposé, fera juger de la confiance qu'on doit accorder à toute cette rapsodie de gazettes.

On a trouvé près d'Estampes (*est-il dit tom. II, pag.* 419,) *les ossemens d'une renne, animal particulier à la Laponie. Son cadavre étoit à mi-côte sous une roche dans un lit de sable gris d'environ trois pieds. Ce lit est recouvert d'une autre de pareille épaisseur, mais de terre rouge, &c. Toutes ces couches paroissent n'avoir souffert aucun dérangement; mais elles ont conservé très-distinctement dans leur épaisseur la forme des sillons qu'ont dû leur imprimer les vagues de la mer, qui sans doute ont apporté dans cet endroit l'animal du nord. Les os de cette renne étoient confondus avec des ossemens d'hipopotame, reconnus tels par MM. de l'académie royale des sciences, & trouvés sous la même roche.* L'hipopotame, ou cheval de riviere, est un animal fort commun dans les rivieres d'Afrique: *voilà*, s'écrie notre compilateur enthousiasmé de cette merveille *de beaux médaillons du déluge*. Presque tout ce récit est controuvé, ou du moins les circonstances qu'on y a ajoutées font voir qu'il a été arrangé à plaisir. Il est bien sûr qu'on a trouvé dans une carriere près d'Estampes des os & des cornes fossiles, qui paroissent avoir appartenus à un animal du genre

montagnes eſt graveleux, le pin & le larège n'y manquent point. Au contrai-

---

des cerfs; mais jamais perſonne n'a pu prétendre que ces os & ces cornes fuſſent provenus d'un renne.

* C'eſt une fauſſeté ajoutée à deſſein, que de dire que le cadavre du renne étoit à mi-côte ſous une roche, & que les couches avoient conſervé la forme des ſillons imprimés par les vagues de la mer. Un des membres de l'académie des ſciences, qui étoit à Etampes lors de cette découverte, nous a aſſuré qu'on n'avoit trouvé que quelques oſſemens épars; qu'on n'avoit pas été à portée de vérifier l'endroit d'où ils avoient été tirés, & qu'on avoit été obligé de s'en rapporter à ce qu'avoit dit à ce ſujet le carrier qui les avoit trouvés.

Il n'eſt pas moins faux que MM. de l'académie des ſciences aient reconnus quelqu'uns des os pour être de rennes, & les autres pour des os d'hipopotame.

Tous ces os & ces cornes trouvés près d'Etampes, ſont dans le cabinet d'hiſtoire naturelle de M. le duc d'Orléans. Nous avons pris ſoin de les examiner avec attention. Il nous a paru que, dans ces cornes foſſiles, il s'en trouvoit quelques-unes de daim, d'autres de chevreuil, de daguets ou jeunes cerfs. Parmi les os, on voit quelques vertébres dorſales, qui ont auſſi appartenu à des daims ou des chevreuils.

Quant aux oſſemens prétendus d'hypopotame,

re, où le sol est sablonneux, il ne se rencontre que très peu d'arbres, & ceux qui s'y voient ne parviennent jamais à leur grandeur naturelle.

Si l'on veut avoir une connoissance plus particuliere de toutes les plantes de Sibérie, il faut recourir à l'ouvrage même de notre botaniste, dont nous avons extrait tout ce qu'on vient de lire. Il y a traité fort au long de tous les *simples de Sibérie*. Cet ouvrage, qui forme deux volumes *in*-4°, a été imprimé à Péterbourg en 1752. Il est orné de très-belles planches.

---

il n'y a qu'un seul os sur lequel ce soupçon auroit pu tomber, & encore seroit-on mal fondé; car il y a apparence qu'il a appartenu à un animal beaucoup plus grand que le cheval de riviere. Cet os est la moitié du fémur d'un grand animal, tel peut-être qu'un éléphant ou un chameau. Il a seize pouces de haut & sept pouces de large à la partie de la tête la plus platte, & deux pouces de diamétre à l'autre extrêmité, où il paroît avoir été cassé. Il est étonnant que la personne qui a publié cette découverte dans un mercure de l'année 1754, ait sacrifié la vérité au plaisir de créer de grands prodiges, & se soit appliqué à orner son récit de circonstances qui en rendoient la vraisemblance plus frappante.

ANIMAUX DE LA SIBERIE.

Le régne animal n'est pas moins diversifié que le régne végétal. C'est en Sibérie que se trouvent ces martes zibelines, & tous ces animaux qui fournissent de si belles pelleteries, des renard noirs, qui ne différent des autres que par la couleur de leur poil, qui fait aller leur peau jusqu'à trois ou quatre cent roubles (*x*).

On y trouve encore des goulus, des loutres, des castors, des isatis, des rennes, des hermines, des ours blancs, des loups cerviers, une sorte de chévre sauvage appellée *saiga*, des sangliers, des daims, des cerfs, des écureuils (*y*) de plusieurs sortes, des lievres,

(*x*) Le rouble vaut 5 liv. de notre monnoie.

(*y*) Il en est un surtout que M. Gmelin appelle *sciurus minor virgatus*, qui se trouve aussi en Afrique & dans l'Amérique septentrionale. Il différe de l'écureuil ordinaire, non seulement par sa grandeur, & par des lignes noires qu'il a sur le dos, mais par les mœurs & la façon de se nourrir. *Novi commentarii academ., Petropolitanæ, ad annos 1754 & 1755, tom. V, pag. 347.*

& des lapins ou rats à longue queue fort singuliers. Dans l'espece volatile, sont des vautours, des éperviers, des perdrix grises & blanches, appellées *lagopodes*, des oies & des canards sauvages, une foule d'autres oiseaux aquatiques, & généralement toute sorte de gibier.

De tous ces animaux, la zibeline, le saiga, le loup cervier, le lapin à longue queue & l'isatis, sont les seuls dont nous ayons à parler.

MARTE ZIBELINE.

La marte zibeline ressemble beaucoup à l'autre marte que nous avons décrite dans le volume précédent (z), à l'exception qu'elle a les dents de la belette. Sa mâchoire inférieure porte en devant six dents assez longues & un

---

Catesby en a parlé dans l'histoire naturelle de la Caroline, *tom. II*, *pag* 75. Il appelle cet animal *sciurus Striatus*.

(z) *Pag.* 53, *Mustela zibelina*.

peu crochues ; deux autres dents canines aussi crochues, & seulement deux molaires, qui ont chacune trois pointes. A la mâchoire supérieure tiennent plusieurs dents très-déliées & très-aigues, dont je n'ai pu déterminer le nombre, dit M. Gmelin. Les côtés de l'ouverture de sa gueule sont ornés de longs poils. Ses pieds de devant, ainsi que ceux de derriere, sont singulierement larges, & divisés en cinq doigts armés de griffes blanches & assez pointues (*a*).

(*a*) *Vid. nov. comm. acad. Petropolitanæ, ad annos* 1754 & 1755, *pag.* 338.

M. Gmelin y donne cette description d'après deux zibelines vivantes que nourrissoit le comte de Pleschtscheew, gouverneur général de Sibérie en 1737. Ce sont les deux seules, ajoute ce sçavant, que j'aie vues vivantes, & même je n'en ai vu aucune morte ou entiere pendant tout mon voyage de Sibérie, non plus que mes compagnons de voyage. Ces animaux, assez communs dans ces contrées, se tiennent toujours dans les bois & dans des lieux deserts fort, éloignés où l'on va leur faire la chasse. Mais la principale raison de ce que nous n'avons jamais vu que des peaux de zibelines, c'est que, par

Tout son corps est couvert d'un poil obscur tirant sur le noir, très-doux & très-fin, à l'exception de la partie antérieure de la tête qu'elle a de couleur cendrée, & jaunâtre auprès des oreilles. Sa peau est, comme l'on sçait, très-précieuse, infiniment au-dessus de celle de la marte ordinaire. Comme elle, la zibeline se nourrit d'oiseaux & d'écureuils, auxquels elle livre une guerre cruelle. Rien n'est plus amusant que de voir une zibeline poursuivre un écureuil. Ce petit animal, dont l'agilité est si bien connue, s'élance de branche en branche, saute

---

une superstition singulierement absurde, les hommes de ces cantons, qui n'ont rien de sacré que leurs intérêts, n'ont pas plutôt tué un de ces animaux, qu'ils se hâtent de lui enlever la peau; & ils croyeroient alors se rendre coupables d'une grande impureté que de toucher l'animal dépouillé; ou si le hasard fait que la zibeline se trouve dans le voisinage de leur habitation. Dès qu'elle est écorchée, ils embaument le cadavre avec respect, & l'enterrent avec beaucoup de cérémonie.

Novi. comm. acad. Petr. summarium dissertationum, pag. 19.

d'arbre en arbre pour ſe dérober à ſon ennemi, qui, de ſon côté, redouble ſes efforts pour attraper ſa proie. Mais la petiſſe de l'écureuil, ſa légéreté ſa preſteſſe, rendent preſque toujours inutiles les pourſuites de la zibeline. Ce n'eſt que par accident ou par ſurpriſe qu'elle parvient à en faire ſa curée.

LE SAIGA

Cet animal, dit M. Gmelin, ne différe du daim qu'en ce qu'il a les cornes droites au lieu de les avoir crochues. Dans la province d'Irkutsk, on l'appelle *bête à mouche*. Ils vont par troupeaux comme les chêvres, & ſont tourmentés, ainſi que les rennes, par des gros vers épais qui s'engendrent dans leur peau. Ces vers ſont blancs, longs de trois quarts de pouces, & pointus aux deux extrémités. C'eſt à quoi ſe réduit tout ce que M. Gmelin dit du *ſaiga* dans le journal de ſon voyage (*b*).

(*b*) *Tom. I, pag.* 212.

Le Chevreuil sans barbe (c).

Cette eſpece de chevreuil a la tête de la même forme que la brebis, mais ſon nez ſurtout eſt beaucoup plus élevé. Sa lévre ſupérieure eſt même ſi allongée & ſi éminente, qu'il ne peut brouter l'herbe qu'en reculant. Le reſte de ſon corps eſt comme celui du cerf, dont il a auſſi le poil.

Ses cornes ont ordinairement un pied de haut, elles ſont marquées par différentes lignes circulaires, noirâtres près de la tête, blanchâtres au milieu de la corne, & très-noires à la pointe. Ces cornes ſervent à faire des manches de couteaux, qui deviennent tranſparens. Les Chinois s'en ſervent auſſi pour faire des lanternes, en ſoudant adroitement de très-petits morceaux de cornes (d).

(c) *Ibex imberbis. Novi commentarii, academ. Petropolitanæ, tom. V, pag.* 345. C'eſt le ſtrepſicéros & l'addace des anciens. *V. Plin. lib.* XI, *chap.* 27.

(d) Voyez le mémoire du P. d'Incarville dans l

La femelle eſt beaucoup plus petite que le mâle, & n'a point de cornes. Ces animaux ſont très-vîtes. Lorſqu'ils ne ſont pas pourſuivis, ils ont une marche qui leur eſt particuliere, & qui imite parfaitement l'amble du cheval; outre cela, de temps en temps, ils bondiſſent, & ſont des ſauts très-élevés. Ils ne ſe trouvent pas au-delà du cinquante-quatrieme degré de latitude. En été, on en voit un aſſez grand nombre auprès de l'Irtiſch, & l'hiver, ils ſe retirent dans les montagnes.

On trouve auſſi dans la peau de ces animaux des vers longs d'un demi pouce, ronds par leurs extrêmités, blancs, & preſque tranſparens.

LOUP CERVIER.

Il eſt très-vraiſemblable que l'animal auquel on a donné le nom de loup cervier eſt le lynx des anciens (e). C'eſt

recueil des obſervations des correſpondants de l'académie des ſciences de Paris, *tom. II, pag.* 330.

(e) M. Linnæus le place dans la claſſe des bêtes

du moins l'opinion de M. Perrault ; ses observations & la description qu'il en a donnée, ne semblent laisser aucune incertitude à cet égard. » Quelques-» uns, dit M. Perrault (*f*), ont cru que » cet animal étoit appellé loup cer-» vier, à cause de sa figure & de sa » couleur, supposant qu'il a la figure » du loup, & qu'il ressemble en quel-» que façon au cerf par la couleur de » son poil ; mais la vérité est qu'il ne » ressemble en rien au loup, & que le » peu qu'il tient du cerf est si commun » à tant d'autres animaux, qu'il y a » plus d'apparence que le nom de » loup cervier lui vient de ce qu'il » attaque particulierement le cerf, » comme l'autre attaque les mou-» tons «.

carnacieres du genre des chats. Il l'appelle *felis caudâ truncatâ corpore rufescente maculato.* Ce naturaliste dit aussi qu'il habite les forêts de la Suéde, & qu'il grimpe dans les arbres. *Fauna Suecica, parag.* 2, n. 4. *V. l'hist. nat. de M. de Buffon, éd. in-4°. T. IX. p.* 231.

(*f*) Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des animaux, grand in-folio, *pag.* 59.

Le loup cervier eſt de la grandeur du léopard. Il a les pieds diviſés comme les lions, les ours & les tigres. Sa langue eſt couverte de pointes comme celles des chats & des lions. Ses oreilles ſont tout à fait ſemblables à celles du chat. Elles ont à leur pointe une houpe d'un poil fort noir. Son dos eſt roux, & marqueté de taches noires. Il a le ventre & le dedans des jambes d'un gris cendré avec des taches comme au dos, mais plus ſéparées & plus grandes.

TAUPE, RAT OU LAPIN (g) A LONGUE QUEUE.

Cet animal ſingulier, eſt très-doux & très-agréable à la vue. Il fréquente

(g) *Cuniculus pumilio ſaliens caudâ longiſſima.* M. Linnæus, dans la premiere édition de ſon *Syſt. nat.*, l'appelle lievre volant d'après Stralhenberg. (*Voyez ce dernier, tom. I, pag.* 32.) & le place dans le genre des lievres. Dans la derniere, ce naturaliſte l'a placé parmi les rats d'après Haſſelquiſts, qui en a obſervé un en Egypte. *Acta. acad. ſcien. Suec.* 1752, *pag.* 129.

particulierement les contrées des environs d'Argun & d'Onon. Au premier aspect, il paroît être du genre des lievres ; mais en le considérant avec attention, on reconnoît qu'il fait une espece particuliere, qui n'a aucun rapport avec tout autre genre connu. Il est plus petit & plus court que le lapin. Ses oreilles sont longues à la façon de celles des lievres, transparentes, sans poil & tachetées par des vaisseaux de sang : d'où il résulte un très-joli effet. Par-tout elles sont d'une égale largeur, excepté à leur extrémité, où elles se terminent un peu en pointe. La machoire supérieure de cet animal est comme dans la taupe, mais plus longue, obtuse, & finit par un petit museau assez gros. Des poils très-longs garnissent les deux côtés de sa gueule. Il a la levre supérieure fendue comme les lapins, & des dents semblables à celles des rats. En chaque machoire il en a deux qui sont assez longues. Ses yeux sont grands ; l'iris & les paupieres, qui sont entourrées de poils fort cours, sont de couleur fauve.

La partie antérieure de ſon corps eſt mince, & celle de derriere fort large & preſque ronde. Elle ſe termine par une très-longue queue, dont la groſſeur égale à peine celle du petit doigt. Cette queue eſt revêtue, dans les deux tiers de ſa longueur, de poils aſſez rudes, & ſi courts qu'on peut diſtinguer les nœuds de cette queue; mais, du commencement de l'autre tiers juſqu'à l'extrémité, les poils deviennent plus longs; & à la pointe ils le ſont comme à la queue de l'hermine & de l'écureuil, c'eſt-à-dire qu'ils forment le fouët & ſont très-doux au toucher.

Il a les pieds de devant très-courts & partagés en cinq doigts, tous diſpoſés en avant. Les pieds de derriere ſont très-longs & diviſés ſeulement en quatre doigts, dont trois en avant & le quatrieme en arriere, à un pouce de diſtance des premiers. Les petites griffes des pattes de devant ſont un peu plus courtes que celles des pattes de derriere, toutes blanchâtres & un peu crochues.

Le poil de ce joli petit animal eſt

par-tout assez long & fort doux. Il a le ventre & la partie extérieure des pattes de couleur jaune mêlée d'un gris cendré un peu obscur. Mais jusqu'au point où commence sa queue, tout le dos est blanc ainsi que le dedans des pattes. La partie de la queue, qui est garnie de poils rudes, est jaune; ensuite il s'y trouve un pouce de blanc; puis le reste est très-noir jusqu'à la pointe, laquelle est formée par une petite touffe de poils fort blancs (*h*).

(*h*) Comme ce petit animal, inconnu jusqu'ici, paroît n'appartenir à aucune espece connue, nous croyons faire plaisir que de rapporter tout ce qu'en dit M. Gmelin, sans oublier les dimensions qu'il en donne. Nous les plaçons ici dans le langage de l'auteur, parce que cette connoissance ne pouvant intéresser que les naturalistes, les propres termes de l'observateur leur seront plus agréables.

	Poll.
Longitudo ab extremo rostro ad initium caudæ.	6
. . . . *ad oculos* . . .	1
. . . *auricularum*	$1\frac{1}{2}$
. . . *caudæ*	$8\frac{1}{2}$
Longitudo pedum anteriorum ab humeros ad extremos usque digitos	$1\frac{1}{2}$

Lorſque cet animal eſt en repos, il ſe plaît, ainſi que les lapins, à ſe frotter la tête & la bouche avec ſes pieds de devant. A l'imitation des chiens de chaſſe, il va furetant & flairant preſque continuellement tout ce qui eſt autour de lui. Lorſqu'il veut courrir, il étend fortement la cuiſſe & le pied, de façon que ces parties font avec ſon corps un angle obtus très-large; puis, relevant ſubitement tout le corps, il ſaute en avant, & répete ces mouvemens juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu où il deſire. Tandis qu'il exécute ces ſauts, dit notre ſçavant étranger, on diroit qu'il vole. Je l'ai vu, d'un ſeul ſaut, franchir une eſpace qui avoit au moins une demi toiſe d'étendue. Des Tartares m'ont rapporté que, lorſ-

Longitudo pedum poſteriorum à ſuffraginibus ad initium uſque calcanei	3
. . . *à calcaneo ad exortum digiti poſterioris*	1
. . . *ab exortu digiti poſterioris ad extremos ungues*	2
Latitudo corporis anterioris	$1\frac{1}{2}$
. . . . . *poſterioris*	3
. . . *auricularum*	$\frac{1}{2}$

qu'il est poursuivi, il saute facilement par dessus un cheval, & d'un coup passe trois toises d'étendue.

Il se creuse un trou avec une agilité admirable. Tandis que les pieds de devant lui servent à gratter la terre, & les dents à couper les petites racines qu'il rencontre, il repousse, avec les pieds de derriere, la terre & les racines qui l'embarrassent. Quelques minutes lui suffisent pour creuser un trou d'un pouce de profondeur. Lorsqu'il sent qu'il ne peut échapper par la course aux ennemis qui le poursuivent, cet animal timide a l'habitude de se creuser promptement un petit trou pour y chercher son salut. Le péril est-il passé, il retourne à sa demeure ordinaire: mais si, dans son chemin, il rencontre de nouveaux dangers, il recommence une petite fosse & il essaye de s'y cacher. Il répette ainsi ce petit travail trois ou quatre fois en peu de temps.

Il ne voit pas arriver l'hyver sans prévoyance, & il l'attend avec précaution. Il coupe du foin dans un temps bien sec; il le porte à son terrier, & en

fait plusieurs petits tas dont chacun a un pied de large & autant de haut. Ces petits animaux se trouvent en si grand nombre en certains cantons, qu'il est fort difficile d'y voyager à cheval, à cause de leurs trous : à chaque pas le cheval bronche, chancelle & est près de tomber.

Je me suis trouvé dans ce cas, poursuit notre académicien ; & j'avoue que la crainte que j'eus de faire une chûte se convertit tout-à-coup en un très-grand plaisir, lorsque j'apperçus que, dans quelques uns de ces terriers où mon cheval avoit enfoncé, il restoit encore de ces petits monceaux de foin hauts comme la main.

Quant aux parties internes de cet animal, voici ce que j'ai observé.

L'œsophage est renfermé, comme dans les lapins, immédiatement au milieu de l'estomach ; le cœcum est très-court, mais d'une grande capacité. Il finit par un appendix vermiforme, qui a deux pouces de long. Le canal Choledoque est précisément au-dessus du pylore. La vessie étoit pleine d'une

eau jaunâtre ou citrine. La matrice en différoit très-peu ; car le vagin, qui ressemble à un canal, est droit sans anfractuosités ni détours : il s'étend jusqu'au pubis, où il se divise en deux cornes, lesquelles se terminent aux ovaires, après avoir formé, à peu de distance, plusieurs sinuosités & plusieurs circonvolutions. La partie génitale du mâle est assez grande; les vesicules séminales ont un pouce & demi de long ; elles sont gresses, contournées à leur extrémité, & vont aboutir au col de la vessie urinaire. Quelque attention que j'aye apportée dans mes observations, je n'ai trouvé aucune ouverture ni sinus, entre l'anus & la verge, dans le mâle, non plus qu'entre la vulve & l'anus, dans la femelle.

D'après tout ce que je viens de rapporter, conclud M. Gmelin, il est clair que ce petit animal a été inconnu jusqu'ici & anonyme (*i*).

(*i*) Le petit animal d'Afrique, que le docteur Shauw appelle jerbôa, paroît, à quelques égards, approcher du lapin à longue queue, que nous ve-

Avec des oreilles de lievre, le museau de la taupe, une queue approchant de celle des rats, & l'habitude qu'il a de creuser comme les lapins; quel nom lui donner? Dans les parties internes, rien ne lui est commun avec les autres animaux que d'avoir l'œsophage renfermé au milieu du ventricule. Peut-être approche-t-il un peu, par la disposition intérieure de ses par-

---

nous de décrire; mais il en différe cependant par plusieurs endroits. 1°. En ce que le jerbôa a les pieds de devant divisés en trois ongles seulement, & ceux de derriere en quatre: 2°. en ce que le médecin Anglois assure que cet animal a les naseaux plats & dégarnis, étant presque de niveau avec la bouche. Il insinue en même temps qu'il y a auprès d'Alep des jerbôas qui sont d'une autre espece.

Quant aux autres caracteres du jerbôa, ils paroissent les mêmes que ceux du lapin à longue queue. Comme lui il habite les plaines, il saute avec beaucoup d'agilité, & se tient souvent sur ses pattes de derriere. M. Shauw finit par dire que ce jerbôa pourroit bien être le rat à deux pieds des anciens, dont parlent Hérodote, Théophraste & Aristote.

On peut, au surplus, consulter les voyages du sçavant médecin Anglois, *tom. I, de la traduction Françoise in-4°. 1743, pag. 321.*

ties, du lapin & du porc-épic d'Amérique: mais ces animaux ont leur genre; & il s'en faut beaucoup que celui dont il est question ici ait tous les caracteres nécessaires pour le faire placer parmi eux.

J'ai appellé ce petit animal, *cuniculus*, parce que le docteur Messerschimid (*i*) lui a donné ce nom dans sa Sibérie illustrée; mais il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse lui donner celui de taupe, de lievre, ou de rat: cependant j'avertis que sa chair est blanche comme celle du lapin.

ISATIS (*k*).

Les contrées voisines de la mer gla-

(*i*) Ce naturaliste est le premier qui ait fait connoître les différentes productions de Sibérie dans les trois genres. Il l'a parcourue pendant longtemps sous le régne du Czar Pierre, & il a donné ses observations sous le titre de *Sibiria perlustrata*, ouvrage manuscrit qui est dans la bibliothéque de l'académie des sciences de Pétersbourg.

(*k*) *En Russe peses, ex Slavonico* pes *quod* canem *denotat. novi commentarii acad. Petropolitanæ summarium, differt. tom. V, pag.* 39.

ciale sont la terre natale de l'isatis. On en trouve aussi dans quelques endroits de la Sibérie, sur les bords des fleuves, ainsi que dans la Laponie & la Norwege. Cet animal est parfaitement semblable au renard par sa grosseur, la longueur de sa queue & par toute l'habitude du corps. Il a cependant la face plus ressemblante à celle du chien qu'à celle du renard. Son poil est aussi plus doux, presque toujours de couleur blanche ou quelquefois cendrée. Il a presque deux pouces de long & tient un peu de la nature de la laine, sans être frisé. On l'a toujours confondu avec le renard (*l*).

Par la description que M. Gmelin

(*l*) L'isatis paroît d'abord avoir quelque rapport avec le jackall, dont parle le docteur Shauw (*tom. I, pag.* 320.) Mais en comparant la description du voyageur Anglois avec celle que M. Gmelin donne de l'isatis, il paroît que ce dernier est d'une espece tout-à-fait différente, en ce qu'il se nourrit comme le renard d'animaux vivans au lieu que le jackall vit de fruits, de racines & de charogne; surtout, *dit M. Shauw*, des carcasses que le lion abandonne au point du jour pour retourner à sa taniere.

fait des parties internes, il paroît qu'elles sont tout à-fait semblables à celles du chien ; & que, dans l'accouplement, il est sujet au même accident que cet animal.

Bien qu'on distingue l'isatis blanc de celui qui est cendré, & qu'en général on en fasse deux especes, je ne suis pas de cet avis, dit notre observateur ; car il est plus ordinaire au vulgaire de donner dans l'erreur que de rencontrer la vérité. Ce qui ne me laisse pas hésiter à croire que les isatis gris ne sont qu'une variété des blancs, c'est que deux chasseurs m'ont assuré que, dans trois portées d'isatis, il s'en trouvoit à peine un de gris ; & que jamais ils n'avoient vu une famille ou même une portée entiere de ces animaux, qui fût de couleur cendrée.

La distinction qu'on fait de leurs peaux dans le commerce confime mon sentiment. Plus elles approchent de la couleur noire, plus elles ont de prix : ce qui prouve que les blancs sont beaucoup plus communs que tous les autres.

Ces animaux ſe logent en terre, dans des anciens trous qu'ils trouvent tout faits & qu'ils creuſent encore pour ſe les rendre propres. L'entrée en eſt ſi peu large qu'un chien ne pourroit pas y paſſer. Chaque terrier a quatre ou cinq toiſes de long, & eſt profond à proportion du lieu. Les uns aſſurent qu'ils habitent ainſi par paires; d'autres diſent qu'un ſeul terrier en renferme trois ou quatre couples, mais jamais davantage. Ce terrier a ſix, huit où dix iſſues, qui toutes aboutiſſent au centre. Quelques-unes ſont obliques, les autres en droite ligne. Le nid des iſatis eſt placé au milieu du terrier. Il a une demie aune de largeur & eſt formé de mouſſe ramaſſée avec beaucoup de propreté.

Les femelles mettent bas à la fin de mai, & font ſix, ſept, huit, juſqu'à vingt-cinq petits, ſelon que l'année eſt favorable. Ils ſont tous blancs en naiſſant. Pendant cinq ou ſix ſemaines, la mere prend un grand ſoin d'allaiter ſes enfans, & ne les quitte que quelques inſtans pour aller manger.

Après ce temps, elle va à la chasse & apporte sa proie à sa famille.

Au milieu du mois d'août les petits commencent à sortir du terrier : on les appelle alors *Norniki;* leur poil n'a pas encore un pouce de long. Ils sont blancs par tout le corps, à l'exception du dos, sur lequel on voit une raie de couleur jaune mêlée de noir, qui se change ensuite en gris.

L'isatis se nourrit, principalement en hyver, de rats de campagne, de *lagopodes* ou perdrix blanches & de lievres qu'il n'a pas de peine à égorger. Il ne néglige pas non plus les occasions d'attraper des oies & des canards, qui pullulent en quantité sous ce ciel glacé.

Tous les chasseurs s'accordent à dire que cet animal ne le cede au renard ni en instinct ni en finesse. Lorsque ses petits ont une fois sorti, l'isatis les mene sur les lacs dont ils sont voisins : là il se trouve une grande quantité de jeunes oies & de canards qui ne peuvent pas voler : c'est une proie qui n'échappe pas à cette famille sanguinaire.

D'autres fois, après être arrivée avec ses enfans sur les bords d'un lac, l'isatis les fait cacher dans les roseaux, & médite alors quelque grand coup. Elle nage doucement vers les hallebrands & les oisons. Les peres & les meres se rassemblent, se placent devant leurs enfans, & nagent fierement contre l'isatis. Celle-ci, feignant de craindre cette troupe courageuse, se retourne & fait semblant de prendre la fuite, non pas sans menacer ses ennemis, qui la poursuivent toujours; & c'est précisément ce que demande la rusée. S'apperçoit-elle enfin qu'ils sont en assez grand nombre & peu éloignés de l'endroit qui recele ses petits, elle se retourne brusquement & tombe avec fureur sur la foible volatile : c'est le signal d'attaque pour les petits isatis. Tous, à l'instant se précipitent dans l'eau & fondent sur leur proie en l'enveloppant entre eux. De cette façon, aidés par leur mere, ils étranglent, en un instant, une vingtaine d'oies ou canards.

On a remarqué que l'isatis reste ra-

rement un an entier au même endroit; & sa façon de vivre en est la raison. Tous les chasseurs assûrent que, quand ce rat, dont l'isatis se nourrit, est en grande quantité, de même on trouve un grand nombre de ces derniers; & que l'arrivée de ces rats est un présage assuré que les isatides ne tarderont pas à venir. Aussi, lorsque le rat abandonne le canton, son exemple est bientôt suivi par l'isatis.

On n'a fait aucune observation sur l'ordre de leur émigration. Il a paru seulement que le temps qu'ils paroissent choisir par préférence, est celui où le soleil commence à rester tout-à-fait sous l'horison: c'est-à-dire au commencement du mois de décembre. Au bout de trois ou quatre années, ils reviennent aux mêmes endroits.

Il ne faut pas croire cependant qu'on ne rencontre plus un seul isatis dans les cantons abandonnés. Il reste toujours quelques individus; & il en est de ces animaux comme des renards, dont une grande partie part en troupe, mais desquels il reste toujours quel-

ques uns. Lorſqu'une troupe d'iſatis arrive & qu'elle aboie, c'eſt un ſigne qu'elle demeurera quelque temps en cet endroit. Veut-elle le quitter ? elle aboye encore, & alors la troupe entre bientôt en campagne. Où ces animaux ſe rendent ils ? c'eſt ce qu'on ignore, & nul chaſſeur, dit M. Gmelin, n'a pu me donner d'éclairciſſemens ſur ce point. Il ſe trouve auſſi des iſatis près des fleuves Jéniſei & Chatanga, mais ils ſont plus grands que les autres ; & cette différence eſt ſi bien marquée, qu'elle frappe d'abord. Sont-ils d'une eſpece ſinguliere ? c'eſt ce que je n'oſe affirmer. J'obſerverai comme quelque choſe de fort remarquable, que tous les lievres, les ours blancs & les loups, parmi les quadrupes, le hibou (*aluco*) ſont parmi les oiſeaux dans la contrée qui eſt au-deſſous du fleuve Jéniſei, beaucoup plus grands que ces mêmes animaux, qui ſe trouvent dans tout le reſte de la Sibérie.

Les lacs, les fleuves, les rivieres, & toutes les eaux qui arroſent cette région, nourriſſent grand nombre de

poissons. Toutes les connoissances que nous avons de l'ychtyologie de ces contrées, se réduit à dire qu'on y trouve peu des especes de poissons que l'on connoît en Europe; telles que les anguilles, les saumons, les éperlans, les écrevises; mais qu'en revanche on y en voit une quantité d'autres qui ne sont pas moins bonnes, & que nous ne connoissons pas,

De ce nombre, dit M. Stralhenberg (*m*), sont le muxun, une sorte de saumons blancs, d'Omuli, &c. L'Irtisch surtout fournit des esturgeons & des saumons blancs si gras, que les Russes, qui habitent ces contrées, ont coutume de faire provision de cette graisse pour s'en servir dans la cuisine aux mêmes usages que le beurre.

L'ordre des reptiles, celui des insectes ne nous présente rien de bien particulier, & d'ailleurs les connoissances sur ces objets se réduisent à peu de chose.

(*m*) *Tom. I, pag.* 330.

RÉGNE MINÉRAL.

REGNE MINERAL.

Le régne minéral n'offre ni moins de variété, ni moins de fécondité que les deux autres.

La Sibérie produit quantité de cornalines, du jaspe, du corail, du grenat, des améthystes, de magnifique crystal, & de belles topazes, que M. Gmelin dit être d'une eau plus brillante que les topazes de Saxe, & si belles en tout, que le plus habile connoisseur ne pourroit peut-être pas les distinguer des topazes d'orient (n).

Le verre fossile y est aussi fort commun. Suivant les auteurs Anglois de l'histoire universelle, on l'appelle indifféremment marienglas, ou insinglas (o). C'est une espéce de pierre transparente qu'on trouve par couches dans la terre. On les sépare avec un couteau, en prenant attention que les

(n) Voyage en Sibérie, *tom. IV, pag.* 450.

(o) *Tom. XXV*, en Anglois, *pag.* 389. M. Gmelin l'appelle simplement marienglas. *Voyez le second volume de son journal, pag.* 324.

feuilles ne soient pas trop minces, & par là sans consistance. L'éclat de cette matiere surpasse celui du plus beau verre, auquel d'ailleurs elle est préférable pour en faire les fenêtres & les lanternes de vaisseaux, parce qu'elle peut très-bien résister à l'explosion du canon. Dans toute la Sibérie, on ne se sert pas d'autre matiere pour les vîtres.

La pierre dans laquelle se trouve le marienglas, *dit notre naturaliste Allemand* (p), est en partie une espece de quartz d'un blanc jaunâtre, & en partie d'une matiere grise fort molle. Il ne se trouve point par veines longues & suivies, mais répandu çà & là en masses rondes ou quarrées, qui ont quelquefois cinq quarts d'arschine (q) ou une demie arschine en quarré, & & plusieurs pouces d'épaisseur.

Nous avons vu nous-mêmes différens morceaux de marienglas, que M.

(p) Voyage en Sibérie, *tom. II, pag.* 325.

(q) L'arschine est l'aune de Russie, qui est la même que celle d'Allemagne, ainsi c'est une demie-aune de France.

l'abbé d'Auteroche a rapporté de Tobolsk. Il paroît par l'examen que c'est une espece particuliere de talc bien différent de celui qui se trouve dans les montagnes de Montmartre. Celui-ci se calcine au feu, & se réduit en une poudre blanche & très-fine. Le *talc de Moscovie* (r) rougit au feu, & semble y acquérir de l'éclat.

Les rivieres du fleuve Oby donnent de belles pierres fines, dont les Russes font beaucoup de cas. Ces pierres sont rouges ou blanches, & fouettées de lignes de différentes couleurs, & en tout assez semblables aux agathes, de la nature desqu'elles elles paroissent tenir beaucoup.

Une production fort singuliere qu'on trouve dans la Sibérie, c'est ce que les habitans appellent dents de

(r) Le nom de talc de Moscovie que nous donnons au marienglas, paroît lui convenir beaucoup mieux que celui de verre fossile, qui suppose un corps composé de matieres vitrifiées par un feu violent. Ce n'est que dans le voisinage des volcans que se trouve le véritable verre fossile.

mamout. On leur a longtemps refusé le nom d'ivoire ; cependant elles en ont la couleur, le lustre, les veines & même la dureté. Seulement elles en diffèrent en ce qu'elles sont plus cassantes, & par conséquent plus difficiles à mettre en œuvre. On assure qu'elles sont encore inférieures à l'ivoire par la facilité qu'elles ont à perdre leur éclat. Ces dents sont ordinairement du poids de quatrevingt, cent, & même deux cent livres.

Quoique les habitans les nomment dents de mamout, ils n'en sont pas mieux instruits d'où elles viennent véritablement. Les uns prétendent que ce sont des dents des éléphans noyés par le déluge universel, & conservées jusqu'à présent dans les terres gelées de ces cantons. D'autres assurent que ce sont les cornes d'une grande bête qui vit entre deux terres, & qui meurt aussitôt qu'elle vient à voir le jour & à respirer l'air. Ils en font même une description exacte & bien circonstanciée, qui pourtant est plutôt faite à plaisir que d'après la réalité. Ce qui est

certain, dit un officier Suédois qui a été longtemps prisonnier en Sibérie, c'est que j'ai appris de plusieurs personnes de distinction qu'elles ont vû de ces cornes où il y avoit encore une partie du crâne attachée, qu'elles ont vu pareillement des mâchoires entieres de cette prétendue béte avec des dents du poids de dix-huit à vingt livres chacune; mais qu'il leur avoit été impossible de bien connoître si c'étoit véritablement des os ou bien quelque autre matiere; & que, tout autant de ces cornes qu'elles ont vues, on a trouvé qu'elles avoient la racine entierement concave, & remplie d'une matiere semblable à du sang caillé & séché.

Isbrant Ides, ambassadeur du Czar Pierre à la Chine, rapporte qu'un homme de sa suite, qui avoit été employé pendant plusieurs années à la recherche des dents de mamout, l'assura qu'il avoit trouvé la tête d'un de ces animaux dans des terres dégelées; que l'ayant fendue, il en avoit trouvé la chair toute pourrie; les dents, en sortant comme celles d'un éléphant, y tenoient

si ferme, qu'il avoit eu bien de la peine à les arracher. Le même dit aussi avoir trouvé dans une même tête deux dents qui pesoient environ quatre cent livres d'Allemagne.

Quoiqu'il en soit, depuis longtemps on a disputé sur la nature des dents de mamout sans s'accorder unanimement à dire que c'est la même chose que des dents d'éléphans. Le climat de Sibérie, dit-on, n'a jamais pu convenir à ces animaux; d'où viendroient leurs dents? Supposer que le déluge qu'on cite a pû, dans le boulversement universel, amener cet ivoire, ou les éléphans des pays plus éloignés, c'est trop donner aux conjectures; c'est fonder des doutes sur une incertitude. Ce conte mérite moins d'être réfuté que relegué aux pays des chimeres.

Il n'est pas plus vraisemblable que ce soit les dents d'un animal qui vit entre deux terres. Comment, depuis deux siecles qu'on a trouvé cet ivoire, n'auroit-on pas découvert le corps entier de quelqu'un de ces gnomes de nouvelle espece? Comment conce-

voir l'existence d'un animal de la grosseur de celui dont il s'agit ici, sans y joindre en même temps l'idée d'un bouleversement perpétuel dans les contrées qu'il habiteroit ; ou sans se représenter des cavités souterraines d'une étendue prodigieuse.

D'autres ont pensé que ces dents de mamout pouvoient être des dents de bœuf marin ; ou vache marine, ou de licorne de mer, échoués sur la plage, ou morts par quelques accidens, & restés enfouis en terre par la retraite de la mer, qui, selon toute apparence, a perdu beaucoup de terrein. Si l'on trouve quelquefois deux dents attachées à une même tête, il n'en suivra pas, suivant eux, qu'elles ne puissent appartenir à la licorne de mer ou narwhal. M. Anderson rapporte avoir vu le crâne d'une de ces licornes prise en 1684, qui portoit deux dents ou cornes qui avoient chacune à peu près huit à neuf pieds de long.

Nous avons ainsi rapporté les différentes opinions au sujet des dents de mamout, afin qu'on puisse mieux en

appercevoir le peu de probabilité. Toutes ces conjectures sont contredites par les faits & par l'évidence, puisqu'il est sûr que ce qu'on appelle des dents de mamout, n'est autre chose que des dents d'éléphans. M. Daubenton l'a démontré d'une maniere incontestable dans un mémoire lu à l'académie des sciences de l'année 1762.

Si aux preuves que ce sçavant naturaliste a données, on pouvoit encore ajouter quelque chose, nous citerions le sentiment de M. Gmelin, & le témoignage de nos propres yeux. M. l'abbé Chappe a rapporté de Sibérie une partie d'une de ces *mamouts* qui pese environ cinquante livres. C'est l'extrêmité qui tenoit à la mâchoire, & la moitié d'une dent d'éléphant. Qu'on considére extérieurement ce morceau; qu'on en examine l'intérieur, que l'on compare le tout à l'ivoire ordinaire; on n'y apperçoit aucune différence. C'est même substance, même contexture, même couleur.

Quelquefois, dit M. Gmelin (*f*),

(*f*) Pag. 151, & suivantes.

les mamouts sont bleues ou jaunes; c'est l'effet du séjour qu'elles ont fait en terre; cette altération leur vient encore d'avoir été exposée à l'air, & en raison de leur proximité du pôle. Plus le climat sous lequel on les trouve est rigoureux, mieux elles sont conservées, & *vice versâ*.

Par tout ce que j'ai recueilli dans mon voyage, *ajoute notre écrivain*, & par l'examen que j'ai fait des os qui se trouvent dans le cabinet impérial de Péterſbourg, sous le nom d'os de mamout, on ne peut disputer que ce ne soit de véritables os d'éléphans; mais il ne faut pas confondre avec ceux-là plusieurs autres os & des têtes qu'on trouve aussi en terre en Sibérie. Ces têtes & ces os n'ont pu appartenir qu'à un animal beaucoup plus petit que l'éléphant, & qui devoit être du genre des bœufs. Je pense même qu'on pourroit parvenir à fixer tous les doutes à ce sujet, en comparant ces têtes & ces os à ceux du bœuf musqué.

Il ne nous reste donc plus qu'à expliquer comment ces dents d'éléphans

ont pu être transportées en Sibérie ; dans une contrée si froide! On ne peut le faire sans hypothése ; nous aurons soin d'en présenter une dont la probabilité ne soit contrariée ni par le bon sens, ni par l'histoire.

Nous ne dirons pas comme M. Gmelin (t), que ces éléphans, pour échapper à leur destruction, quittant leurs demeures ordinaires, ont pu s'égarer & se retirer au nord de l'Asie, où ils sont morts ensuite, ou de fatigue, ou par la rigueur du froid. Cette conjecture paroît un peu hasardée. Des éléphans s'égarer à six ou sept cent lieues de leur terre natale ! Une pareille supposition ne trouveroit pas moins d'incrédules, que celle qui attribueroit sérieusement au déluge la raison de ce qu'on trouve répandus ç'à là sur notre continent différens ossemens d'animaux qui n'existent actuellement que dans des pays fort éloignés.

Encore moins pourrions-nous adopter les conjectures de l'illustre histo-

---

(t) Tom. III, pag. 156.

rien de Pierre le Grand. Elles sont fort éloignées de nous paroître aussi démonstratives qu'à lui-même. » On » assure, dit cet écrivain (*u*), qu'à » l'embouchure du fleuve d'Amur, » dans la mer de Kamtschatka, on » pêche quelquefois un poisson mons- » treux, beaucoup plus gros que l'hy- » popotame du Nil, & dont la mâchoi- » re est d'un ivoire plus dur & plus par- » fait. On prétend que cet ivoire fai- » soit autrefois un objet de commer- » ce, qu'on le transportoit par la Si- » bérie, & que c'est la raison pour » laquelle on en trouve encore plu- » sieurs morceaux enfouis dans les » campagnes ; c'est ce qu'on a dit de » plus vraisemblable sur cet ivoire fos- » sile : car il paroît chimérique de pré- » tendre qu'autrefois il y ait eu des élé- » phans en Sibérie «.

Sans faire attention aux erreurs que présente ce récit, 1°. en ce que l'hypopotame n'est pas un poisson, mais un quadrupéde amphibie, dont nous avons

(*u*) Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand, *tom. I, pag.* 161.

parlé ci devant; 2°. en ce qu'on n'a jamais vu que la mâchoire d'aucun animal fut d'ivoire, mais seulement les dents qui y tiennent. Pourquoi M. de Voltaire ne nous a-t-il pas donné d'autre certitude de l'existence de *son* poisson monstrueux qu'un *on assure?* L'histoire naturelle lui auroit eu des obligations, s'il eût bien voulu citer l'auteur de cet *on assure*, ou du moins les écrivains d'après lesquels il le rapporte. Cependant accordons la réalité de l'animal dans l'embouchure de la mer de Kamtschatka; accordons encore qu'on transportoit sa mâchoire dans la Sibérie. Toutes ces suppositions ne donneront pas la raison de ce que cet ivoire fossile ne se trouve pas seulement en Sibérie, mais encore en Pologne, en Allemagne en Italie & même en France.

Mais, c'est assez nous occuper des différens systêmes qui veulent expliquer l'origine de cet ivoire fossile. Ce sont de véritables dents d'éléphans. Voyons comment ces animaux ont pu être amenés en Sidérie. Un fait historique fera la base de nos conjectures.

Tous les historiens s'accordent à dire qu'en l'année 1216, & pendant les suivantes, Gengiskan, à la tête de trois cent mille hommes, s'empara d'une partie de la Chine, ravagea la Perse, & fit une irruption jusques dans l'Inde, d'où il revint chargé de butin & de richesses immenses. On sçait que les éléphans ont toujours fait la magnificence des Princes Asiatiques. Y auroit-il donc quelque inconvénient à supposer que le conquérant Tartare emmena plusieurs de ces animaux parmi les fruits de ses conquetes? qu'ensuite lui & ses successeurs se firent une gloire d'en entretenir. Ces Princes tenoient leur cour alors dans le royaume de Tangut, dans la partie la plus méridionale de la grande Tartarie, & dans la Bukarie. Toutes ces régions jouissent d'un climat assez doux, & peu différent de celui de Perse, où le Sophi nourrit grand nombre d'éléphans.

Cent cinquante ans après la mort de Gengiskan, la division se mit entre ses successeurs, qui avoient formé diffé-

réns petits royaumes. Ils se firent une guerre cruelle. Tout tomboit sous le fer & le feu. Quelques-uns de ces Princes Tartares, & sans doute les plus foibles, pour se dérober aux suites meurtrieres des fleaux qui désoloient leurs états, traverserent les montagnes qui séparent la Sibérie de la grande Tartarie, se retirerent avec leurs sujets vers les sources de l'Irtisch & du Jénisei. Lors de ces migrations, ces peuples ont dû emmener avec eux tout ce qu'ils avoient de plus précieux. Les éléphans n'auront pas été oubliés; mais bientôt ces animaux seront devenus les victimes de l'âpreté du climat. Des débordemens de rivieres, des torrens, ont pû ensuite entraîner les cadavres de ces animaux des parties méridionales jusques vers la Mer glaciale, ou d'autres inondations subséquentes les auront enfoui en terre fort profondément. L'examen de la nature du terrein dans lequel se trouvent les mamouts, pourroit aider à la résolution du problême. Les os de bœufs aussi répandus en terre dans la Sibérie, sont

une nouvelle présomption en faveur de notre système ; puisqu'il est sûr que ces bœufs n'ont pu venir que de la grande Tartarie, où ils sont communs, & leurs ossemens être entraînés par des accidens tels que ceux que nous supposons.

Il faut observer encore que toute la Sibérie, à commencer du cinquantieme degré de latitude, s'abaisse considérablement du côté du nord. A mesure qu'on avance vers les rives de la mer septentrionale, le terrein s'applatit si bien, qu'il semble n'être qu'une vaste plage que la mer a laissée insensiblement à découvert ; d'où il suit qu'on doit regarder une partie des côtes de Sibérie comme un pays assez récemment formé par la retraite des eaux de la mer.

C'est de cette pente du terrein de Sibérie, que vient la rigueur du froid qui s'y fait sentir. Quoique la ville de Tobolsk soit de deux degrés moins au nord que Stockolm, cependant les environs ne rapportent ni pommes, ni poires, ni cerises ; au lieu qu'auprès de la capitale de Suede, tous ces fruits

viennent très bien, ainsi qu'auprès d'Abo sur le golphe de Finlande, qui est au soixante-unieme degré. » Le » vent du nord, dit M. de Strahlenberg (*x*), qui, comme je l'ai observé dans la ville de Tobolsk, ne continue jamais au-delà de trois jours, » ayant commencé en hiver à souffler » le premier jour, devient beaucoup » plus rude le second; & il est si piquant le troisieme, que les pies, » dont il y a des milliers dans cette » saison à Tobolsk, tombent souvent » gelées, & mortes à terre (*y*). Lorsqu'au quatrieme jour le vent tourne » au sud, il continue, quoiqu'il doive » être naturellement plus chaud, à être » aussi froid & aussi piquant qu'il étoit » le troisieme jour en venant du nord. » Cet effet singulier vient de la répercussion du vent du nord, qui, ayant » choqué contre les hauteurs & les » montagnes de Tartarie, situées vis-à-vis & au midi de la Mer glaciale,

(*x*) *Tom. I, pag.* 325.

(*y*) M. Gmelin atteste aussi ce fait dans la préface de sa *Flora Sibirica*.

» s'en refléchit encore pendant le qua-
» trieme jour, & continue de refroidir
» l'air comme s'il venoit directement
» du nord. Je crois, ajoute notre ob-
» servateur, qu'on ne sçauroit exiger
» une preuve plus évidente de la pente
» du terrein de ce côté de la terre «.

Une production non moins estimable que les dents de mamonts, c'est l'amianthe. Cette matiere minérale est fort commune en Sibérie, où l'on en voit des veines considérables répandues sur la surface des montagnes. Ces veines, dit M. Gmelin (z), sont quelquefois de la largeur d'un pouce. Cette matiere est verte & luisante comme du verre. Dès qu'on la frotte du côté le plus épais, il en sort une espece de duvet très-doux, assez semblable à de la soie. Notre dessein étant de faire connoître exactement ce minéral, on ne sera pas fâché sans doute que nous entrions dans le détail que nous avons promis par notre premier volume.

(z) *Tom. IV, pag. 38, & suivantes.*

AMIANTHE.

L'amianthe est composé de filets déliés, plus ou moins longs, posés longitudinalement les uns contre les autres, en forme de faisceau. Ces filets sont si fins, qu'on les a comparés à du lin.

Il y a de plusieurs sortes d'amianthes, qui, quoique de même nature, varient par leurs couleurs, par les différentes longueurs de leurs filets, & par leur adhérence plus ou moins forte. Il y en a de jaunâtre, ou roussâtre; on en voit de couleur d'argent ou grisâtre, comme le talc de Venise. Il y en a aussi de parfaitement blanc, & plus ou moins luisant. Quelques-uns des filets, qui forment le tissu de cette matiere, n'ont que quelques lignes de longueur; d'autres ont six pouces, & même douze : ceux-ci sont communément les plus blancs, les plus brillans & les plus rares. On les prendroit pour de la soie, si on ne les examinoit pas de près. Chaque fil se détache aisément des autres. Il y a d'autres amianthes où ces fils sont collés, &, pour ainsi dire,

liés les uns aux autres. Quelquefois ils tiennent à des matieres d'une autre nature. Il s'en trouve dans des morceaux de criſtal de roche. Enfin, il y a de l'amianthe qui paroît n'être pas encore dans ſon état de perfection ; c'eſt, pour ainſi parler, une mine, ou une pierre d'amianthe. La plupart des auteurs donnent à ce minéral le nom de pierre, *lapis amianthus* ; mais au moins ce n'eſt pas une pierre calcinable, puiſqu'on a cru qu'elle étoit incombuſtible. La vérité eſt que l'amianthe réſiſte à l'action ordinaire du feu ; mais ſi on l'expoſe à un feu très-violent, on vient à bout de le vitrifier ; ainſi c'eſt une matiere vitrifiable. Il n'y n'y a rien de merveilleux dans cette propriété. Si elle eût été ſeule dans l'amianthe, on n'auroit pas tant vanté ce minéral. Mais il y réunit une propriété beaucoup plus ſinguliere ; c'eſt que ſes filets ſont ſi flexibles, & peuvent devenir ſi ſouples, qu'il eſt poſſible d'en faire un tiſſu preſque ſemblable à ceux que l'on fait avec les fils de chanvre, de lin ou de ſoie. On file

l'amianthe; on en fait une toile, & cette toile, non seulement ne brûle pas au feu, mais même s'y blanchit, & en sort plus nette. Voilà ce qui a paru toujours étonnant, & ce que bien des gens ont encore beaucoup de peine à croire aujourd'hui. Le feu la nétoie en ce qu'elle consume toutes les matieres étrangeres dont elle étoit chargée; mais fut-il assez violent pour calciner les pierres, il n'auroit pas encore la force de vitrifier l'amianthe: cependant, chaque fois que cette toile reste au feu quelque temps, elle y perd un peu de son poids.

On a donné à cette matiere différens noms, qui ont rapport à ses propriétés. On la nomme *amianthe*, *asbeste*, *salamandre*, parce qu'elle résiste au feu ordinaire. Comme elle se file ainsi que le lin, ou la laine, on lui a donné des noms auxquels on a ajouté une épithéte pour faire entendre que ce lin ou cette laine, ne se consume point au feu. Voilà d'où viennent les noms de *lin incombustible*, *linum asbestinum*, *linum virum*, *plume ou laine de sala-*

mandre ; parce qu'on a cru que la salamandre étoit à l'épreuve du feu. L'amianthe a eu d'autres noms, tirés de sa couleur & de sa forme ; nous les supprimons, parce qu'ils n'offrent rien d'intéressant. On a aussi ajouté à ces noms ceux des pays où il se trouvoit, *linum Carbasum*, *Cyprium*, *Judum*, &c. Tournefort a fait mention de l'amianthe de Caristo dans l'isle de Négrepont ; & il dit que c'est de toutes les especes d'amianthe la plus méprisable (*a*). On a trouvé encore de l'amianthe à Eisfield dans la Thuringe, dans les mines de l'ancienne Baviere, à Namur dans les Pays-Bas, dans l'isle d'Anglesey, annexe de la principauté de Galles, à Alberdeen en Ecosse, à Montauban en France, dans la vallée de Campan aux Pyrennées, en Italie, en Pousole, dans l'isle de Corse, en Egypte, &c. L'amianthe est bon pour faire des mêches dans les lampes ; il devoit même paroître plus propre à cet usage que les filets d'argent, dont

(*a*) Voyage au Levant, *tom. I, pag.* 165.

on fait des mêches dans les rechauts à l'esprit-de-vin. Ces mêches métalliques ôtent toute apparence de merveilleux à celles d'amianthe ; mais celles-ci sont préférables aux mêches ordinaires, parce qu'il ne leur arrive aucun changement qui puisse offusquer la lumiere. On croit sans peine que que ceux qui ont fait des recherches sur les lampes perpétuelles, n'ont pas manqué d'y faire entrer l'amianthe pour beaucoup. C'étoit déjà quelque chose que d'avoir une mêche qui brûlât sans se consumer : aussi ne s'en est-on pas tenu là ; on a prétendu que l'amianthe devoit encore fournir de l'huile ; & que, si on trouvoit moyen d'extraire cette huile, elle ne se consommeroit pas plus que la mêche. Comme si une matiere pouvoit jetter de la flamme sans perdre de sa substance. Les anciens sçavoient faire des toiles d'amianthe. Quoique Pline ait été mal instruit sur l'origine & la nature de ce minéral, qu'il prenoit pour une matiere végétale, il ne peut pas nous jetter dans l'erreur par rapport à l'usage

que l'on en faisoit de son temps. Il dit (*b*) avoir vu dans des festins des nappes de lin vif, c'est-à dire, d'amianthe, que l'on les jettoit au feu pour les nettoyer, lorsqu'elles étoient sales; & que l'on brûloit dans ces toiles les corps des Rois, pour empêcher que leurs cendres ne se mêlassent à celles du bûcher (*c*). Ces toiles devoient être fort cheres, puisque cet écrivain ajoute que ce lin valoit autant que les plus belles perles. Il dit aussi qu'il étoit très-roux, & qu'on ne le travailloit que fort difficilement, parce qu'il étoit très-court. Cela prouve que l'amianthe, que l'on connoissoit du temps de Pline, & qui venoit des Indes, étoit d'une très-mauvaise qualité. Cependant on avoit bien certainement le secret d'en faire des toiles. Jesus-Christ dit que le mauvais riche avoit un vêtement fait

(*b*) *Hist. nat. lib.* 19, *chap.* 1.

(*c*) On voit dans la bibliotheque du Vatican un suaire de cette toile d'amianthe de neuf palmes romaines de long, qu'on prétend avoir servi à cet usage.

de cette toile, qui eſt appellée *byſſus* (*d*). Cet art a été enſuite entierement ignoré pendant longtemps; & encore à préſent on ne le connoît qu'imparfaitement. On confond ſouvent l'alun de plume avec l'amianthe; &, ſi cet alun de plume étoit plus commun, on le prendroit pour l'amianthe; parce que ces deux matieres ſe reſſemblent beaucoup. Il eſt cependant fort aiſé de les diſtinguer : l'alun de plume eſt fort piquant au goût, & l'amianthe eſt inſipide. M. Ciampini, maître des brefs à Rome, a donné un traité ſur la maniere de filer l'amianthe (*e*). Il faut commencer, dit cet écrivain, par

(*d*) S. Luc, *chap.* 16, *verſ.* 19. Minéralogie de Valerius, *tom. I. pag.* 264.

(*e*) *De lino incombuſtibili, ſive lapide amianthe.* Rome, *in*-4°, 1691.

Voyez auſſi l'Encyclopédie, au mot Amianthe & le dictionnaire des Foſſiles de M. Bertrand. La Haye, 1763.

Les tranſactions philoſophiques années 1701, 1702 & 1712, n°. 276, *art.* 6, 276, *art.* 1, 333, *art.* 6, le mercure de janvier 1742.

le

le faire tremper dans l'eau chaude pendant quelque temps ; ensuite on le divise, on le frotte avec les mains, & on l'agite dans l'eau pour le bien n'étoyer ; en séparant la partie la plus grossiere & la moins flexible, & les brins les plus courts. Cette premiere opération finie, on le fait tremper de nouveau dans l'eau chaude, jusqu'à ce qu'il soit imbibé, & paroisse amoli : alors on le divise, & on le presse entre les doigts pour en séparer toute matiere étrangere. Après avoir répété ces lotions cinq ou six fois, on rassemble tous les fils qui sont épars, & on les fait sécher. L'amianthe étant ainsi préparé, on prend deux petite cardes, plus fines que celles avec lesquelles on carde la laine des chapeaux ; on met de l'amianthe entre les deux, & on tire peu à peu avec les cardes quelques filamens. Ces fils sont toujours trop courts pour être filés sans y ajouter une filasse d'une autre nature, qui contienne les fils d'amianthe, qui les réunisse, & qui les lie ensemble. On prend du coton ou de la laine ; & à mesure qu'on prend

ce fil mêlé d'amianthe & de laine ou de coton, on doit avoir attention qu'il y entre toujours plus d'amianthe que d'autre matiere, afin que le fil puisse se soutenir avec l'amianthe seul; car dès qu'on en fait de la toile, ou d'autres ouvrages, on les jette au feu pour faire brûler la laine ou le coton. D'autres auteurs disent qu'on fait tremper l'amianthe dans de l'huile pour le rendre plus flexible. Quoiqu'il en soit, celui dont les filets sont les plus longs, est le plus facile à employer; & les ouvrages que l'on en fait sont d'autant plus beaux, que l'amianthe est plus blanc. On peut faire aussi une sorte de papier avec les brins d'amianthe les plus fins, qui restent ordinairement après qu'on a employé les autres. Lorsque ce papier est écrit & sale, on le jette au feu; l'écriture disparoît, & on peut ensuite y écrire de nouveau (*f*)

Le fer que produit la Sibérie est beaucoup meilleur & plus cher que

---

(*f*) Récréations mathématiques & physiques, tom. IV.

celui de Russie. Il se tire particulierement des mines qui se trouvent sur cette chaîne de montagnes qui séparent la Russie de la Sibérie, dans les districts de *Katerinbourg*, de *Werchoturie* & de Tobolsk. » Ce fer, dit l'officier Suédois, qui a donné des notes sur l'histoire généalogique des Tartares (g), se fond & se travaille avec la même facilité que le cuivre. J'ai vu des canons de cette sorte de fer, qui ne le cédoient aux canons de fonte, ni pour la beauté, ni pour la bonté. Il y a même, ajoute-t il à côté du chemin ordinaire qu'on prend dans l'hyver pour passer ces montagnes & pour aller à Werkoturie, qui est la premiere ville de Sibérie, une fort haute montagne que les Russes appellent *Geswincka-Kamen*, dont le sommet fait une plaine de quatre werstes de diametre, où l'on trouve beaucoup de minérai d'argent très-riche : mais, jusqu'ici, il a été impossible d'y

(g) Pap. 81.

» faire travailler, à cause du vent de
» nord qui y souffle presque toute
» l'année, avec tant de violence,
» qu'on ne sçauroît en garantir les
» travailleurs. C'est ce qui fait aussi
» que les voyageurs ne peuvent s'ar-
» rêter que très-peu de temps sur le
» sommet de cette montagne, qui est
» la plus haute de toute cette chaîne;
» & je crois que c'est proprement le
» commencement du Mont-Caucase.

M. Gmelin remarque que le fer de Sibérie est beaucoup plus beau à la surface de la mine qu'en l'approfondissant: ce qui est contraire à ce qu'on observe dans les mines d'Allemagne.

Parmi ces mines, il s'en trouve de si bonnes, que, d'un quintal de mineray, on tire quarante & jusqu'à soixante livres de fer.

On voit des mines de cuivre, dont le mineray contient beaucoup de particules d'argent & d'or. En 1725, un paysan, s'étant égaré à la chasse, trouva un morceau de mineray de cuivre près du mont Kolivauka, au

ſud de Tobolsk & non loin de Sem-Palat. Il le fit voir. On ouvrit la terre & on trouva une mine conſidérable. Depuis cette époque, on a bâti un fort & une forge en cet endroit; & M. Gmelin dit (*h*), qu'en 1734, cette forge étoit ſi bien montée qu'il n'y en avoit ſûrement aucune ſemblable en Europe.

Dans le diſtrict de Nerzinsk il y a des mines de cuivre & d'argent. Ces dernieres ſont près d'Argun. Elles étoient déjà connues, du temps de Marc-Paul, par les Tartares orientaux. Pierre-le-Grand les a fait ouvrir au commencement de ce ſiécle; mais on en tire beaucoup plus de fer que d'argent.

Il ſe trouve auſſi des mines d'or en différens endroits de Sibérie. M. l'abbé Chappe, parlant d'une de ces mines qui eſt auprès de Katerinbourg, qu'on lui permit de viſiter, s'explique ainſi:

(*h*) *Tom. I. de ſon voyage, pag.* 212.

» Ces mines d'or (i) sont situées
» dans les terres, tandis qu'on ne les
» trouve que dans les montagnes,
» presque par-tout ailleurs. Une terre
» sablonneuse & grisâtre les indique.
» A peine a-t-on creusé deux pieds,
» que le filon paroît. Il est disposé
» le plus souvent du midi au nord,
» & n'a ordinairement de hauteur que
» quatorze toises environ. On trouve
» l'eau immédiatement après, & de
» l'ocre rouge, qui annonce toujours
» la limite des filons. Ils sont paral-
» leles entre eux; & les galeries prin-
» cipales sont distribuées perpendicu-
» lairement aux filons. L'étendue des
» filons du nord au midi est de vingt
» à trente toises, & leur largeur de
» quatre à cinq pouces vers la partie
» supérieure. Celle-ci est toujours la
» plus riche. Ils diminuent ensuite de
» largeur & de qualité, à mesure qu'on
» descend plus bas. On voit le con-
» traire dans presque toutes les autres

(i) Memoires de l'académie des sciences, année 1761, *pag.* 348 *&c.*

» mines connues. Les terres, qui sé-
» parent les filons, sont souvent assez
» semblables à une espece de glaise
» sans consistance. Elles forment
» quelquefois des pierres assez dures ;
» mais on est obligé généralement de
» soutenir les galeries par des charpen-
» tes. Le filon est une espece de ro-
» cher noirâtre un peu terreux : c'est
» le plus riche. Il n'est d'autres fois
» que du quartz en bloc, ou en for-
» me de cristaux à facettes de six à
» sept lignes de diametre, mais sou-
» vent si peu liés ensemble qu'on les
» sépare avec le doigt. Le filon con-
» tient beaucoup de topazes de l'espe-
» ce de celles de Bohême. Elles sont
» taillées comme les crystaux, mais
» très-allongées & de différente gran-
» deur Le produit de ces mines d'or
» est si modique qu'on n'en retire
» à peine les frais de l'exploitation,
» quoique la main-d'œuvre y soit tou-
» jours à vil prix, parce qu'on y em-
» ploie des esclaves.

Dans la contrée d'Argun, & près de cette ville, on voit une montagne

de jaspe d'un très-beau verd, & si dur qu'on ne peut le travailler avec l'acier. Le Knées (*k*) Gagarin, gouverneur de Sibérie, avoit fait monter en or des petits morceaux de ce jaspe, taillés comme des boutons de veste; & il en fit ensuite garnir les harnois de ses chevaux : ce qui faisoit un très-bel effet.

Dans la province de Tobolsk, au haut de la riviere d'Irtisch, & près du fort appellé Sem-Palat (*l*), on trouve

(*k*) Knées signifie un Prince : c'est la plus haute dignité de Russie : le Knées Gagarin fut pendu en 1721 pour les concussions & les vêxations qu'il avoit commises en Sibérie, dont il étoit à la fois gouverneur & fermier général.

(*l*) Sem-palat veut dire en langue Russe, suivant Stralhenberg, sept maisons de briques, c'est-à-dire, que cet endroit tire son nom de ce qu'on y trouve effectivement sept maisons, baties le long de la riviere d'Irtisch.

M. Gmelin n'est pas de cet avis. Il dit que Sem-Palat signifie en langue Russe batimens de pierre; & que cet endroit en renfermoit plusieurs, dont on trouve encore des restes, qui indiquent que c'étoient des temples consacrés aux idoles.

beaucoup d'asphalte ou de matiere bitumineuse, qui s'enflame dès qu'on l'approche d'une bougie allumée. Elle n'est pas, dit M. de Stralhenberg, couchée à plat, mais rangée comme debout & par bandes dans la terre.

Dans la même province, sur les frontieres du pays des Mongales & dans celle de Jeniseisk, on recueille beaucoup d'huile terrestre, que les Russes appellent kasmina-masla; c'est-à-dire beure ou huile de rocher. » Il » ne faut pas croire, dit M. de Stral» henberg, qu'elle sorte du roc telle » que les Russes la vendent, & com» me plusieurs auteurs l'ont cru. C'est » une eau vitriolique (*m*), que l'on fait » épaissir dans des fours. Lorsqu'elle » se coagule dans les montagnes mê» me, elle noircit la terre; &, en » certains endroits, il s'en forme une » sorte de pierre qui ressemble à l'ar» doise. C'est avec cette espece d'huile

(*m*) Cette matiere paroît avoir quelque rapport avec celle appellée *aqua bituminosa petroli*. Minéralogie de Walérius, *tom. I, pag.* 353 2 *pag.* 87.

» que les Russes donnent à leurs cuirs
» une couleur noire.

M. Gmelin (*n*) reproche à l'auteur, que nous venons de citer, d'avoir mal-à-propos, donné le nom de kamina-massa à la matiere qu'on appelle en Sibérie beure de pierre (*stein-butter*); & d'avoir confondu une drogue préparée avec une matiere naturelle. La montagne de la province de Jeniseisk, qui donne le beure de pierre, dit notre physicien, est d'une espece d'ardoise noirâtre & assez élevée. Il s'y trouve des crevasses desquelles découle lentement une matiere épaisse d'alun jaunâtre, laquelle se durcit & se blanchit à l'air. On l'a appellée beure de pierre, parce qu'elle est très-grasse & que la pluie ne peut la pénétrer. Elle passe pour être un bon remede contre les diarrhées; ce dont je doute fort.

Notre sçavant médecin rapporte ensuite un grand nombre d'expériences chymiques qu'il a faites sur cette ma-

---

(*n*) *Troisieme volume du journal. pag.* 126, 458 *& suivantes.*

tière pour en découvrir l'essence : mais il avoue qu'il n'a pû y réussir & qu'il n'en a tiré aucun sel.

Non loin de cette montagne, où l'on recueille du beure de rocher dans la province de Jeniseisk, il en est d'autres peu élevées, mais remarquables par ce qu'on trouve sur leur sommet. Ce sont des grands monceaux de coquilles qui ont très-bien conservé leur forme & leur couleur naturelle. Ces coquilles sont toutes vuides & quelques-unes tombent en poudre dès qu'on les touche. La mer de cette contrée n'en fournit point de sembla-bles. Les plus grandes ont un pouce de large; d'autres sont très-petites. J'en ai vu quelques-unes, qui m'ont paru être de l'espece de celles qu'on appelle *buccina*.

En beaucoup d'endroits de ce canton, vers Tamoura & Chatanga, on trouve, à plusieurs pieds de profondeur, en terre, des monceaux de bois entassés les uns sur les autres. Les uns sont sans écorce les autres entiers; ce sont des cedres, des sapins & des larix.

Dans la province de Tobolsk & sur la rive droite de la riviere de Tomsk est encore une montagne singuliere, qui mérite de nous arrêter. Elle est coupée à pic en plusieurs endroits, & formée d'une ardoise verte. On voit, dit M. Gmelin, sur ces faces, différentes figures de cerfs, de chevres, d'élans & de chevaux, qui paroissent avoir été gravées avec un instrument fort pointu. Ces gravures sont à la maniere Chinoise; & celles-ci donnent une idée très-juste de celles qui sont sur ces montagnes. Il y a quelques figures qui ont été effacées; d'autres qui paroissent être moins anciennes que les premieres. On les reconnoît facilement.

On voit aussi plusieurs volcans en Sibérie. Il s'en trouve deux assez près l'un de l'autre dans la presqu'isle de Kamtschatka, qui jettent très-souvent une fumée fort épaisse le jour, & du feu la nuit. Près de là sont des fontaines minérales & des bains chauds, qui ne sont pas fréquentés par rapport à leur éloignement. Dans le district de Turu-

Kan, ſous le ſoixante-huitiéme degré de latitude nord, & dans celui de Jeniſeiskoy, ſont auſſi deux volcans qui, de temps à autre, jettent du feu & de la fumée.

A l'eſt de Jakuſtkoy, & à peu de diſtance du lac Baikal, ſe voit une caverne, qui a jadis pouſſé des flammes avec beaucoup de violence; mais de laquelle, du temps d'Iſbrant-Ides, il n'en ſortoit plus qu'un peu de fumée, en 1693 (*o*). Actuellement il n'en ſort ni l'un ni l'autre.

Outre les villes principales que nous avons nommées ci-deſſus, & qui ſont, comme les capitales de ſix cantons différens, la Sibérie en renferme encore pluſieurs autres & beaucoup de ſlabodes ou bourgades. Le détail de leurs noms n'ayant rien d'intéreſſant, nous nous contenterons de renvoyer à la deſcription de l'empire Ruſſien, par Stralhenberg (*p*). On ne doit pas

(*o*) Voyages de Corneille le Bruyn, *tom. I, pag.* 177 *in* 4°, *Amſterdam* 1725.

(*p*) *Tom. I, pag.* 179.

s'imaginer que ces villes & ces bourgs soient construits comme en Europe. Quelques-unes, à la vérité, telles que Tobolsk, Nerzinsk, Jeniseisk, Krasnojar, Jakutsk, Tumeen, Surgut, &c. sont ceintes de murailles, défendues par de bonnes fortifications & de bonnes garnisons; mais le plus grand nombre n'est construit que de bois, & seulement entourées de palissades & de quelques redoutes peu élevées, qui ne tiendroient pas longtemps contre de l'artillerie.

On ne peut porter ses regards sur cette contrée immense, sans être ravi d'admiration. Quel plus bel effort peut-il y avoir du génie humain! & par quel endroit pourroit-il se rapprocher davantage de la divinité? si ce n'est par cette faculté de créer dont on voit ici l'exemple le plus frappant. Des deserts changés en villes peuplées; des tributs, des loix imposées à des Sauvages indépendans; les arts & l'industrie florissans dans des lieux jadis barbares & incultes; l'ordre, la discipline, l'abondance; établis où ne

régnoient autrefois que la confusion, l'anarchie & la stérilité la plus triste. Tel est l'ouvrage des Russes dans moins de deux siècles. En 1583, lors de la conquête de la Sibérie, il n'existoit que deux villes. On en compte aujourd'hui plus de cinquante, sans parler de trois mille slabodes, forts ou villages répandus çà & là dans cette nouvelle terre.

Avant de donner l'histoire des peuples qui habitent la Sibérie, il est bon de dire un mot de la façon dont elle est tombée au pouvoir des empereurs de Russie.

Avant la conquête des Russes, la Sibérie formoit un royaume particulier, qui étoit gouverné par un prince Tartare de la religion de Mahomet. Sous le regne du Czar Jean Basilowitz (q), un nommé Jermack Timofe-

(q) Ce Prince commença à régner en 1534, & mourut en 1584. Il est connu dans l'histoire sous le nom du tyran Jean Basilides, & on lui impute une multitude de cruautés horribles ; cependant les

witz, suivi de mille Cosaques, ravageoit les environs de l'Occa (r) & du Volga (ſ), en pillant impitoyablement les villes & les villages qu'il rencontroit. Basilowitz envoya contre ce chef de brigands de gros détachemens qui le battirent en plusieurs rencontres & lui couperent toute retraite vers sa patrie. Timofewitz, dans cette ex-

---

Russes lui avoient seulement donné le nom de Severe (Grosnoi), & ils n'en ont pas une aussi mauvaise idée que les étrangers.

(r) l'Occa est une riviere qui a son cours à vingt-cinq ou trente lieues au sud-est de Moscow, où elle reçoit la Moscha, qui arrose cette grande ville. Elle se jette dans le Volga près Niesna, ou Nischnci-Novogorod ; à cinquante-six dégrés vingt-huit minutes de latitude.

(ſ) Le Volga est le fleuve le plus considérable d'Europe. On croit que c'est le Rha de Ptolomée. Il sort du lac de Vronow près de Rzeva en Russie sur les frontieres de Lithuanie, à cinquante-six dégrés quinze minutes de latitude. A deux lieues de sa source, il passe par le lac Volgo, au sortir duquel il prend le nom de Volga. Après un cours de plus de huit cent lieues, il va se jetter dans la mer Caspienne, à douze lieues d'Astracan.

trêmité, remonta le long de la riviere de Kama & de Susawaya (*t*), pour chercher à se soustraire à la punition due à ses brigandages. Mais, comme cette chaîne de montagnes, qu'on appelle les Monts-Poyas, s'opposoit à son dessein, il implora le secours d'un seigneur nommé Stroganow, qui possédoit de grands terreins aux environs de la riviere de Susawaya. Il le pria de lui fournir des batteaux & des gens pour aider à ses Cosaques à les transporter au-delà des montagnes jusqu'à la Tura (*u*), en lui faisant entendre qu'avec les huit cents hommes qui lui restoient, il tâcheroit de s'emparer des villes d'Onzigidin & Sibir, les seules qui fussent pour lors dans toute la Sibérie. Stroganow; craignant de déso-

---

(*t*) Ces deux rivieres qui ont un cours extrêmement rapide, coulent près des monts Poyas, ou monts des Aigles, qui séparent la Russie de la Sibérie, & tombent dans le Wolga.

(*u*) Riviere qui prend sa source dans les monts Poyas; elle passe par Tuméen, & de-là va se jetter dans l'Oby, après s'être mêlée au le Tobola.

bliger un homme qui lui paroissoit si déterminé, & trouvant en même temps de l'avantage à éloigner les Tartares Mahométans de ses possessions, lui accorda généreusement tout ce qu'il demandoit & tout ce qui pouvoit lui être nécessaire dans cette occasion.

Avec ce secours, Jermack descendit la Tura avec ses Cosaques; surprit la ville d'Onzigidin, appellée présentement Tuméen. De-là, il passa à Sibir, ville près de laquelle a été bâtie celle de Tobolsk. Il en chassa Zutchium, Kam (x), qui y régnoit pour lors, & fit son fils prisonnier: mais faisant ensuite réflexion sur l'impossibilité où il seroit de tenir contre tant de milliers de Tartares Mahométans, s'ils venoient à se rassembler après la

(x) On doit faire attention que le mot de Kam, qui n'est en usage que chez les Tartares-mahométans & payens, désigne proprement un Seigneur ou Prince regnant, sans avoir égard à l'étendue de sa souveraineté, ni même aux tributs qu'il peut payer à d'autres Princes plus puissans.

premiere surprise, pour venger leur prince & s'opposer à son usurpation, il rendit la liberté au jeune Zutchium & l'envoya peu de temps après à Moscow, en faisant offrir sa conquête à la cour de Russie, en expiation des ravages qu'il avoit faits sur ses états. On écouta favorablement ses propositions; on oublia tous les crimes de Jermak & on détacha aussitôt un bon nombre de troupes pour aller prendre possession de la Sibérie. Depuis ce temps-là, les Russes se sont étendus successivement jusqu'au rivage de la mer du Japon & aux frontieres de la Tartarie Chinoise. Timofewitz ne jouit pas longtemps de sa conquête. Voulant descendre l'Irtisch avec sa troupe, il fut surpris par un parti de Tartares, qui le tailla en piéces, & lui-même perdit la vie à cette action. Comme c'étoit aux Cosaques qu'on devoit la conquête de ce pays, on voulut leur en laisser tout l'honneur. Ainsi, à mesure qu'on y envoya des troupes, elles furent incorporées dans les Cosaques. C'est par cette raison que toute la milice de Sibérie porte

encore aujourd'hui le nom de Cosaques (*y*).

Zutchium fut longtemps gardé à Moscow. On lui donna le nom d'Altenaï Sultan. Il est devenu la tige de la famille de Sibirski (*z*), qui est comptée aujourd'hui parmi les princes étrangers comme descendant des Kans de Sibérie.

Le nom de Jermack est encore actuellement fort en vénération dans la Sibérie (*a*). Tous les ans, on fait, en différens endroits, & sur-tout à Tobolsk, une cérémonie en l'honneur de ce conquérant. Aux nôces du peuple, on ne manque pas de chanter un hymne à sa louange.

(*y*) Histoire genéalogique des Tartares *pag.* 495. Voyage de le Bruyn *tom. III*, *pag.* 336.

Relation de Sibérie, par M. Muller, insérée dans les nouveaux mémoires de l'état présent de Russie, *tom. II*, *pag.* 154. On trouve même dans cette derniere relation une liste chronologique des Souverains qui ont regné avant Zutchium.

(*z*) Stralhenberg, *tom. II*, *pag.* 137.

(*a*) Voyages de Gmelin *tom. I*, *pag.* 124.

Trois ſortes de peuples habitent cette contrée ; les Ruſſes, les Tartares Mahométans, & les Tartares payens. Nous ne parlerons ici que des derniers, comme étant les ſeuls dont il eſt intéreſſant de connoître les mœurs, les uſages religieux & les détails de la vie privée qu'ils menent.

Quant aux Ruſſes, ils vivent en Sibérie à peu près ainſi que vivent ailleurs les autres ſujets du Czar.

Nous avons ci-devant donné une eſquiſſe de leur conduite. Nous pourrions ajouter encore ici la deſcription de la ſemaine de beure, fête ſolemnelle qui ſe célebre tous les ans le 9 février par toute la Sibérie, & dure huit jours ; mais elle n'offre rien d'aſſez amuſant. Il ſuffira de dire que cette ſemaine eſt proprement le carnaval de Sibérie ; que les hommes montent à cheval, font des courſes, tirent des prix à l'arc, & ſe livrent à toutes ſortes de plaiſirs, tandis que les femmes & les enfans courent les rues avec une muſique infernale, qui annonceroit plutôt une aſſemblée de

diables qu'un divertissement de créatures humaines. La principale occupation est de boire ; & l'on s'en acquitte si bien, dit M. Gmelin (*b*), que, dans des cavalcades de vingt à trente personnes, à peine s'en trouvoit-il une seule en état de se tenir debout & de guider les autres.

Il n'y a que les Wayvodes à qui cette fête soit avantageuse. Chaque village fait un présent de copeick au Wayvode & à sa femme : & tous les deux n'oublient pas, en ce temps, de parcourir les villages de la Vayvodie pour recueillir ces profits.

Les Tartares Mahométans habitent dans des bourgades & des villages ; la plus grande partie dans le district de Tobolsk. Ce sont des descendans de ceux qui occupoient la Sibérie lors de la conquête de Jermack. Ils sont fort laborieux, & s'adonnent à l'agriculture & au commerce. On compte plus de cent mille familles de ces Tartares Mahométans.

(*b*) *Tom. I, pag.* 183.

Les Wotiaks ſont les premiers peuples qu'on rencontre en entrant en Sibérie. Ils demeurent dans des villages ou hameaux de la province de Wiatka, qui dépend du gouvernement de Caſan, les hommes n'ont que quatre pieds de hauteur & s'habillent comme les Ruſſes (c).

Les Oſtiakes, qui habitent les bords de l'Oby, different peu des Wotiaks par la ſtature. Ils ſont communément d'une hauteur médiocre; & il eſt très-rare de trouver de grands hommes parmi eux. Leur taille eſt aſſez bien proportionnée, & leurs traits different peu de ceux des Ruſſes. Leurs cheveux ſont blonds ou roux. Des peaux d'ours, de rhennes ou d'autres animaux leur ſervent à faire des vêtemens pour l'hyver. L'été, ils en ont d'autres faits de peaux de certains poiſſons, & ſur-tout d'eſturgeons. Leurs bas & leurs ſouliers tiennent enſemble & ſont

(c) Voyez le mémoire de M. l'Abbé Chappe d'Auteroche, *pag.* 145.

de peaux de poiſſons. Par-deſſus leur habillement fait en maniere de robe, ils ajoutent, en hyver, une camiſole fort courte, à laquelle eſt couſu un bonnet qu'ils ne mettent jamais que quand il pleut. Lorſque le froid eſt exceſſif, ils mettent deux de ces camiſoles l'une ſur l'autre. Cette circonſtance fait époque parmi eux : &, pour déſigner un hyver très-rude, ils diſent qu'ils portoient deux camiſoles. Au reſte, ils ne ſe donnent pas beaucoup de peine pour ces habillemens. Ils couſent les peaux ſans aucune préparation, & ſans les paſſer. Un Oſtiak a-t-il beſoin d'un bonnet? il court à la chaſſe, tue un oie ſauvage, un cigne ou autre oiſeau; le dépouille ſur le champ & fait un bonnet de ſa peau.

Le vêtement des femmes chez les Oſtiakes, ainſi que chez tous les peuples ſauvages, ne differe de celui des hommes que par les embelliſſemens qu'elles y ajoutent, & qui ſuivent leur plus ou moins de facultés. Les femmes des plus riches portent des habillemens de drap rouge, qui eſt la derniere

niere magnificence chez les Tartares. Leur coëffure est composée de morceaux de toile peinte de différentes couleurs, de laquelle elles s'enveloppent la tête, de façon que leur visage est presque entierement caché. Celles qui portent le drap rouge ont une espece de voile de damas, ou d'autre étoffe de soie de la Chine. Elles ont, ainsi que les Groenlandoises, l'usage de s'embellir par des marques noires au visage & aux mains.

Le logement de ces peuples est, comme chez les Samojedes, formé par de petites hutes quarrées, faites avec des arbrisseaux. Des écorces de bouleau, cousues ensemble, en font à-la-fois la couverture & les parois. Le long de ces parois sont pratiqués des endroits un peu élevés, au-dessus de l'aire, & faits en forme de coffres remplis de raclures de bois, qui leur servent de lits. Le foyer est au milieu de la cabane.

Tous les meubles consistent en une marmitte de pierre ou de fer, en filets, en arcs, flèches & en ustenciles de me-

nage, faits d'écorce de bouleau, dans lesquels ils boivent & mangent. Quelquefois ils ont une hache, mais le plus souvent un couteau.

Un Ostiake considérable parmi sa nation, & qui avoit le titre de Knées, étant venu à bord du vaisseau d'Isbrant-Ides, il invita cet envoyé à l'aller voir, & le conduisit lui-même à sa résidence. » Elle étoit, dit notre voyageur, » comme les autres cabanes, d'écorces » d'arbres assez mal cousues. J'y trou- » vai quatre femmes de ce prétendu » prince. La plus jeune avoit une jupe » de drap rouge, & beaucoup de corail, » de verre autour du col & de la ceintu- » re, de même qu'autour des tresses » de cheveux, qui lui pendoient sur » les épaules. Elle avoit aussi de gran- » des boucles aux oreilles, d'où tom- » boient des grains de corail enfilés. » Cette cabane n'avoit pour tout meu- » bles que quelques berceaux, & des » coffres faits d'écorce, dans lesquels » étoient leurs lits remplis de raclures » de bois, aussi mollettes que des plu- » mes. Les berceaux, placés au bout

» de la cabane, étoient remplis d'en-
» fans nuds. Il n'y avoit, pour toute
» batterie de cuisine, qu'une seule
» marmitte de cuivre, & quelques au-
» tres vaisseaux d'écorces d'arbres,
» dont ils ne peuvent se servir sur le
» feu quand il y a de la flamme.

L'agriculture étant inconnue aux Ostiakes, leur pays ne produit que quelques racines sauvages; & ils tirent leur nourriture ordinaire de ce qu'ils prennent à la chasse ou à la pêche. Ils mangent toujours le poisson sans sel, sans pain, & ne boivent que de l'eau. Ils paroissent faire un cas particulier du sang chaud de quelque animal que ce soit. Aussi, lorsqu'ils tuent un rhenne, un ours, ou autre, leur premier soin est de recueillir le sang qui coule de ses blessures, & de le boire. Un morceau de poisson sec, trempé dans de l'huile de baleine, ou même un grand verre de cette huile, est encore pour eux un régal exquis.

Quelques-uns entretiennent des rhennes, qui servent à tirer leurs traîneaux; mais le plus grand nombre

élevent des chiens à cet effet. Ces chiens sont de la taille de ceux qu'on éleve en Europe pour le combat du taureau. On attelle six & même douze de ces chiens à un traîneau qui a quatre à cinq aunes de long sur une demie-aune de large. Le fond n'a pas plus d'un pouce d'épaisseur; & les lattes, dont les côtés & le dos de la voiture sont composés, sont si minces, qu'un homme peut fort aisément porter un de ces traîneaux. » A moins de l'a- » voir vu, dit M. Muller, on auroit » peine à croire avec quelle force & » quelle vîtesse ces chiens tirent ces » traîneaux. » Dès qu'ils sont en marche, ils ne cessent de hurler & d'aboyer que lorsqu'ils ont atteint le premier relai. Si la traite est plus forte qu'à l'ordinaire, ils se couchent d'eux-mêmes devant le traîneau & se reposent un instant. On leur donne un peu de poisson; & après ces rafraîchissemens, ils reprennent leur train jusqu'au premier relai.

Dans toute la partie septentrionale de Sibérie, on ne se sert pas d'autres

voitures que de traîneaux tirés par des chiens, soit pour voyager ou pour transporter des marchandises. Quatre de ses chiens tirent très-bien un traîneau chargé de trois cent livres, pendant douze ou quinze lieues. Il y a des postes aux chiens, établies, qui ont leurs relais réglés de distance en distance, comme les postes d'Europe. Plus un voyageur est pressé, plus on augmente le nombre des chiens de l'attelage de son traîneau.

Quoique les filles des Ostiakes soient fort éloignées de mériter le nom de beauté, & qu'elles ajoûtent encore à ce défaut celui d'être fort dégoûtantes par la malpropreté excessive des haillons qui leur servent d'habits, cependant elles ne laissent pas de faire des conquêtes. L'amour domine dans ces contrées tout autant qu'ailleurs. Les hommes ne peuvent se persuader que ce soit assez d'une seule femme; & ils en prennent autant qu'ils peuvent en entretenir. Passé quarante ans, ils les regardent comme vieilles; mais elles ne sont pas renvoyées. On les garde

pour avoir ſoin du ménage ; & l'époux en prend une jeune pour lui ſervir de compagne. Quand ils recherchent quelque fille en mariage, voici comme ils s'y prennent.

Un amis de l'amoureux va d'abord marchander, avec le pere de la fille, l'objet de la paſſion de ſon ami ; & rarement il eſt eſtimé moins de cent roubles (*d*). L'amant conſent-il au marché? il propoſe de donner, en payement, ſon bateau, par exemple, ſur le pied de trente roubles, ſon chien pour vingt & plus, ſes filets pour le même prix, &c., juſqu'à ce que, par cette eſtimation, qui eſt toujours fort haute & à ſon avantage, il ſoit arrivé à la ſomme qu'on lui demande. Si le beau-pere futur eſt d'accord, il promet de livrer ſa fille au bout d'un certain terme. Juſqu'à l'époque fixée, notre galant n'a pas la permiſſion de faire la cour à ſa future, ni de lui rendre

(*y*) Le rouble vaut cent kopeiks, qui reviennent à peu-pres à nos ſols : ainſi cent Roubles valent cinq cent livres.

visite. S'il va voir le pere & la mere, il entre à reculons; il n'ose les regarder en face; il se tient toujours tourné de côté, en leur parlant, pour leur marquer son respect & sa soumission. Le terme convenu étant arrivé, le galant vient recevoir sa future; & le pere la lui livre en présence des parents & des amis assemblés; il recommande en-ensuite aux époux de vivre en toute union, & de s'aimer comme mari & femme. Cette exhortation est toute la cérémonie qui se pratique à l'union conjugale des Ostiakes. Ceux qui en ont le moyen, régalent tous les conviés d'un verre d'eau-de-vie; & voilà un mariage parfait.

Ordinairement, un pere se défait de sa fille, de cette façon, dès l'âge de sept ou huit ans, afin qu'elle puisse mieux s'accoûtumer à l'humeur de son mari; & celui-ci consomme son mariage, lorsque la nature en a marqué l'instant.

La parenté ne met aucun obstacle à ces mariages. A l'exception qu'un fils ne s'unit pas à sa mere, peut-être, sans doute, parce que les meres sont

déjà vieilles lorſque leurs enfans ſont nubiles. On voit des peres prendre leurs filles pour femmes, des freres épouſer leurs ſœurs, &c.

Loſqu'un mari eſt dégoûté de ſa femme, il eſt le maître de la renvoyer, & d'en prendre une autre. On remarque néanmoins qu'en pareil cas, l'équité naturelle l'emporte preſque toujours ſur le mouvement déréglé de leurs deſirs.

Ils ont auſſi la louable coutume de faire habiter leurs femmes dans une cabane ſéparée, non ſeulement pendant le temps de leurs couches, mais encore tant que dure la criſe de leur indiſpoſition périodique.

Ces femmes ne paroiſſent point du tout s'embarraſſer de l'approche du terme de leur accouchement; & il ſemble qu'elles ſoient toujours délivrées ſans douleur. Il arrive aſſez ſouvent en hiver, lorſqu'elles ſont en marche pour changer de demeure, que le moment du travail les ſurprend; comme elles n'ont point de tentes prêtes, elles s'aſſ[illegible]ent avec d'autres femmes

au premier endroit ; qu'il ſoit couvert de neige ou non, c'eſt ce qui ne les inquiéte gueres. La malade ſe délivre de ſon fardeau, ſans témoigner ni douleur ni mécontentement. Le premier ſoin eſt de couvrir l'enfant entierement de neige pour l'endurcir au froid, & on le laiſſe dans cet état juſqu'à ce qu'il crie ; alors la mere prend cette petite créature dans ſon ſein, & continue ſa route avec le reſte de la compagnie.

Dès qu'on eſt arrivé à l'endroit où l'on a deſſein de réſider, les nouvelles accouchées ont un logement à l'écart, & il n'eſt permis à perſonne, pas même aux maris d'en approcher, excepté à une vieille femme, qui la ſert pendant quatre ou cinq ſemaines. Au bout de ce temps, on allume un grand feu au millieu de la cabane, & l'accouchée ſaute pardeſſus. Après cette cérémonie, qui lui tient lieu de purification, elle va avec ſon enfant trouver ſon mari, qui la reçoit ou la renvoie, ſelon qu'il le juge à propos.

Les occupations des hommes, ſont,

en été, de pêcher & de faire sécher le poisson qu'ils prennent, & autant qu'il leur en faut pour leur provision d'hiver. Cette saison arrivée, ils vont avec leurs chiens courir les bois & les deserts pour chasser les martres, les zibelines, les renards, les ours, &c. Lorsqu'ils ont tué un de ces derniers animaux, ils l'écorchent, lui coupent la tête, & la suspendent avec la peau à un arbre, autour duquel ils tournent comme en procession, en rendant de grands honneurs à ces dépouilles. Ils font ensuite des lamentations des grimaces de douleurs autour du corps, & lui font des excuses de lui avoir donné la mort. *Qui t'a ôté la vie*, lui demandent-ils en *chorus*? Ils répondent de même: *Ce sont les Russiens. Qui t'a coupé la tête? C'est la hache d'un Russien. Qui t'a ouvert le ventre? C'est le couteau d'un Russien. Nous t'en demandons pardon pour lui.* Cette extravagante pratique vient de ce que ces peuples imaginent que l'ame de l'ours, errant de côté & d'autres dans les bois, pourroit se venger sur eux à la premiere occasion, s'ils

n'avoient eu le ſoin de l'appaiſer ; & de lui faire une réparation pour l'avoir obligée de quitter le corps où elle faiſoit ſa demeure.

Outre les ſoins du ménage & de la cuiſine, qui ne regardent ici que les femmes, elles s'occupent encore à préparer & filer d'une maniere particuliere de certaines orties, dont elles font de la toile. Elle leur ſert à faire des rideaux qu'elles mettent autour des endroits où elles couchent pour ſe garantir des moucherons qui ſont fort incommodes en été, ſurtout dans les bois. Quoique cette toile ſoit un peu roide, elles en font encore des mouchoirs de tête, deſquels on peint les extrêmités de différentes couleurs.

Un plaiſir commun aux deux ſexes, c'eſt de fumer du tabac. Rien ne paroît être plus gracieux à leur goût, apparemment parce que leur méthode eſt très-différente de celles des autres nations. Ils mettent d'abord un peu d'eau dans leur bouche, & avalent le plus qu'ils peuvent de fumée avec cette eau. A peine ont-ils renouvellé cette

action trois ou quatre fois, qu'ils tombent par terre sans connoissance. Ils demeurent ainsi quelquefois un quart d'heure étendus, les yeux ouverts; la bouche béante, & remplie d'écume & de sérosités qui leur couvrent le visage. Rien n'est plus affligeant pour l'humanité, que le spectacle d'un homme ou d'une femme en cet état. On diroit un épiléptique dans les convulsions de sa crise, ou un stupide convulsionnaire livré aux accès fougueux d'un fanatisme imbécile. Quelquefois les malheureux Ostiakes sont la victime de cette maniere de fumer. Les uns se trouvent suffoqués & privés de la respiration par l'abondance de la fumée; d'autres, se trouvant sur le bord d'une riviere ou près du feu, se noyent ou se brûlent.

Les femmes y accoutument leurs enfans de très-bonne heure, & il semble que cet usage de fumer leur seroit utile, s'il étoit modéré, en ce qu'il leur tient lieu de médecine, & qu'il emporte les humeurs qu'engendrent le poisson & l'huile de baleine.

Bien que la propreté paroisse bannie parmi les Ostiakes, & que l'extérieur des femmes n'inspire que le dégoût, dit M. Gmelin (*e*), elles prennent pourtant un soin particulier de se tenir le corps propre. En tout temps, elles portent devant elles, par le moyen d'une ceinture, de la même forme que celles que la jalousie a fait inventer aux maris de certaines contrées, un petit fagot, composé de filets de l'écorce la plus mince de saule, & arrangé en forme de

(*e*) *Salix foliis eliptico lanceolatis serratis subtus sericeis vimini fragili, salix maxima fragilis alba hirsuta.* Flor. Sibir. *tom. I, pag.* 159.

Nescio utrùm hæc sit an alia species, cujus parenchyma libro, & epidermidi interpositum materiem prabet pessis Ostiacis mulierculis familiaribus. Hæ munditiem externam nauci omninò habentes, internæ curam habent maximam. Parenchima corticis cultro deraditur & manuum ope in fasciculum conglobatur, cui denique forma datur coni. Hic pessus est quem memoratæ mulierculæ perpetuò secum portant cingulo, structura illi quod maryti Zelotypi quarumdam regionum excogitarunt per quam simili caventes ne excidat. Lotium mittentes eximunt, postea novum admittunt; dicunt omnes spurcitias eo imbibi.

cône. Cette matiere abſorbe toute humidité & toute tranſpiration déſagréable. Chaque fois que des beſoins particuliers exigent qu'on dérange la ceinture, elles ôtent l'ancien fagot, & en remettent un nouveau.

L'amour, ainſi que nous l'avons dit, n'étant pas étranger dans ces contrées, il en eſt de même de la jalouſie : mais les effets ſont moins cruels que dans nos climats. Ils ſe bornent à quelques pratiques ſuperſtitieuſes, les ſeules peut-être au monde qui produiſent un bien réel ; car, quoiqu'elles ne ſoient ſuivies que de maux imaginaires, toujours elles aſſurent la tranquillité du jaloux. Un Oſtiake ſe trouve-t-il dans cette circonſtance, il coupe du poil de la peau d'un ours, & il le porte à celui qu'il ſoupçonne de partager l'infidélité de ſa femme. Si celui-ci eſt innocent, il accepte ce poil ; mais s'il eſt coupable, il avoue le fait, & convient à l'amiable avec le mari du prix de la femme, que le premier répudie, & que le ſecond épouſe. Tous agiſſent de la meilleure foi.

du monde. Ils ſont perſuadés que dans le cas où un homme coupable ſeroit aſſez hardi pour accepter ce poil, l'ame de l'ours à qui il appartient, ne manqueroit pas de le faire périr au bout de trois jours. Dans le cas où le coupable ſoupçonné continue à ſe bien porter, tous les ſoupçons du jaloux ſont diſſipés ; il ſe croît dans ſon tort, & il cherche à le faire oublier à ſa femme. Une pareſſe exceſſive, commune à tous les ſauvages, tient les Oſtiakes perpétuellement dans l'inaction, à moins que le beſoin de pourvoir à leur ſubſiſtance ne vienne les en tirer. Travailler pour amaſſer, eſt pour eux un langage inconnu, une idée qui n'entre pas même dans leur eſprit.

L'art de meſurer le temps, de compter les années, eſt abſolument ignoré de ces peuples. Les neiges leur ſervent de calendriers. Comme il neige longtemps & régulierement chaque hiver, ils diſent, *Je ſuis âgé de tant de neiges*, comme nous diſons, *J'ai tant d'années*. Cet uſage n'eſt pas particulier aux Oſtiakes, il ſubſiſte parmi tous les peuples payens de la Sibérie.

Le plus grand effort que les Ostiakes paroissent faire, c'est de ramasser en été leur provision d'hiver, & encore il est probable qu'ils prennent cette précaution, parce qu'ils l'ont vue prendre à leurs ancêtres, plutôt que par une prudence raisonnée, ou par des vues jettées sur l'avenir. Lorsque les officiers Suédois, dit M. Muller, leur remontroient qu'ils vivoient en hommes bien moins qu'en bêtes, leur réponse étoit que leurs peres avoient vêcu de tout temps de cette façon, & qu'ils prétendoient en faire de même. A l'égard du présent, disoient-ils, nous voyons beaucoup de Russes qui, nonobstant les peines qu'ils se donnent, malgré qu'ils s'épuisent à force de travail, & qu'ils prétendent avoir une religion toute divine, ne laissent pas d'être plus malheureux que nous. Pour ce qui est du futur, cela est si incertain, que nous nous en rapportons aux soins de notre créateur.

Il résulte de là qu'ayant peu de besoins, les Ostiakes ne font qu'un très-petit commerce. Il se réduit à échan-

ger des pelleteries contre du pain, du tabac, de la raſſade ou véroterie, des uſtenciles de cuivre, & autres outils de fer, tels qu'une hache, des cloux, &c. Ne ſçachant ni lire ni écrire, & n'ayant à donner aucune ſûreté à un marchand pour quelques denrées dont ils ont beſoin, ils ſe font des marques ſur les mains, & ils montrent ces ſignes à leurs créanciers pour qu'ils puiſſent les diſtinguer ſûrement des autres. Jamais il n'arrive qu'ils manquent à leurs engagemens aux termes dont ils ſont convenus. Alors le poiſſon, les fourrures, ou ce qui a été ſtipulé dans le marché, eſt aporté avec l'attention la plus ſcrupuleuſe. Ils préſentent les marques qu'ils s'étoient faites ſur les mains, on les efface, & c'eſt ce qui annulle le marché.

Si les Oſtiakes ſont pareſſeux, le caractere excellent dont ils ſont généralement doués, rachette bien ce défaut. Ici, l'humanité ſe montre dans tout ſon éclat. Malgré l'ignorance craſſe, & l'anarchie dans laquelle ils vivent, malgré le peu de lumieres

qu'ils ont de la divinité, ils ſont naturellement bons & pleins de charité. On ne voit parmi eux, dit M. Stralhenberg (*f*), aucun libertinage, ni vol, ni parjure, ni ivrognerie, ni aucun vice groſſier. Il eſt très-rare de trouver un ſeul homme qu'on puiſſe en accuſer, à moins que ce ne ſoit parmi ceux qui vivent avec des Ruſſes corrompus, dont ils prennent peu à peu les mauvaiſes habitudes.

» Ce que j'avance ici, ajoute le » ſçavant priſonnier Suédois, s'eſt » trouvé vérifié par mon exemple.

» En 1722, ayant reçu la nouvelle » que la paix étoit conclue dans le » nord, entre la Suéde & la Ruſſie, » je partis de la ville de Craſnoyar ſur » le Jéniſei, ſans autre compagnie que » celle d'un jeune Suédois, de qua» torze à quinze ans. Le commandant » de Craſnoyar m'avoit, à la vérité, » donné un conducteur Ruſſe, qui » devoit m'accompagner dans la rou» te, mais il s'étoit enfui, & je me

(*f*) *Tome II, pag.* 21.

» trouvai réduit à traverser seul avec
» mon jeune homme de vastes dis-
» tricts, qui n'étoient habités que par
» des payens. J'avois fait construire
» un train de bois sur lequel je des-
» cendis la riviere de Czulim jusques
» dans le fleuve Oby, & j'étois muni
» d'un ordre du commandant de
» Crasnoyar, qui m'autorisoit à pren-
» dre de distance en distance cinq
» Tatars ou payens pour ramer. Etant
» ainsi seul, & abandonné de mon
» conducteur Russe, je montrai moi-
» même mon passeport aux Tatars,
» qui me prêterent sur le champ tout
» le secours qui dépendoient d'eux, &
» me conduisirent paisiblement d'une
» cabane à l'autre. Je peux dire aussi
» à leur louange qu'ils ne me prirent
» rien du tout, quoiqu'il leur étoit
» très-facile de me voler, puisque je
» dormois la nuit sur mon train de
» bois, & que souvent ils s'étoient re-
» levés trois ou quatre fois avant que
» je fusse éveillé. J'avoue volontiers
» que je n'aurois pas risqué de voya-
» ger aussi solitairement entre To-

» bolsk & Moscow, où les Russes Rosbonickes, quoique chrétiens, n'auroient certainement pas manqué de m'enlever la plus grande partie de mes effets. Certaines raisons m'obligerent même de m'arrêter pendant quinze jours parmi les Ostiakes sur le fleuve Oby ; m'étant logé avec eux, le peu de pelleterie que j'avois avec moi resta pendant tout mon séjour dans une tente ouverte & habitée par une nombreuse famille, sans qu'on m'ait pris la moindre chose.

» Je rapporterai encore ici, dit M. Stralhenberg, un trait d'une honnêteté extraordinaire arrivé parmi ces peuples à un Russe, qui me l'a raconté lui-même. En allant de Tobolsk à Beserow, ville située à douze journées au nord de la premiere, il passa la nuit dans une des tentes des Ostiakes. Le lendemain matin, il perdit à environ une lieue de-là une bourse, dans laquelle il y avoit à peu près cent roubles. Comme les routes de ces pays-là ne sont gueres

» fréquentées, le fils de l'Ostiake allant
» quelques jours après à la chasse,
» passa par hasard à l'endroit où cette
» bourse étoit tombée. Il la vit, mais
» ne la ramassa point. De retour en
» sa tente, il se contenta de dire qu'il
» avoit vu sur le chemin une bourse
» pleine d'argent, & qu'elle y étoit
» encore. Son pere le renvoya aussitôt
» sur le lieu, & lui ordonna de la cou-
» vrir d'une branche d'arbre, afin de
» la dérober aux yeux des passans, &
» de la faire reprendre à sa place par
» le propriétaire, si jamais il venoit
» la chercher. Cette bourse resta ainsi
» pendant plus de trois mois. Lorsque
» le Russe, qui l'avoit perdue, revint de
» son voyage, il alla encore se loger
» chez le même Ostiake. Il lui raconta
» qu'en partant de chez lui, lorsqu'il
» avoit passé, il avoit eu le malheur
» de perdre sa bourse. A ce propos,
» l'Ostiake témoigna beaucoup de
» joie. *C'est donc toi*, lui dit-il, *qui a*
» *perdu une bourse? Sois tranquille, je*
» *vais te donner mon fils, qui ira te*
» *montrer l'endroit où elle est; tu n'as*

» *qu'à la reprendre.* En effet, il la
» trouva à la même place où elle étoit
» tombée «.

A l'exception des Wayvodes que la cour de Russie établit parmi les Ostiakes pour les gouverner & lever les impôts, il n'y a que très-peu de distinction entr'eux pour le rang & la qualité. Quelques-uns, à la vérité, prennent le titre de Knées, & s'approprient le domaine de certaines rivieres ; malgré cela, ils ne sont que peu respectés des autres, & ces Knées n'exercent aucune sorte de jurisdiction. Chaque pere de famille a l'inspection de sa maison, & termine les petits différends qui peuvent y survenir. Dans des affaires graves, ils ont recours aux Wayvodes, ou bien ils appellent les prêtres de leurs idoles pour les juger. Le différend se termine ordinairement par une sentence que le prêtre prononce, comme si elle lui étoit inspirée par l'idole même.

La religion des Ostiakes consiste à rendre quelque culte à des idoles, qui sont de deux sortes. Il y en a de pu-

bliques qui ſont en vénération à toute la nation, & d'autres que chaque pere de famille ſe fabrique lui-même, & que l'on adore en particulier. Les unes & les autres de ces idoles ne ſont communément que des troncs d'arbres, ou des bûches arrondies par le haut pour repréſenter une tête. Deux trous marquent les yeux, une autre la bouche; le nez n'eſt pas non plus oublié; mais tout eſt ſi groſſierement façonné, qu'il n'y a qu'un Oſtiake qui puiſſe y reconnoître une divinité. En 1714, lorſqu'on baptiſa pluſieurs mille Oſtiakes, on trouva parmi eux quelques idoles publiques d'une belle fonte, leſquelles paroiſſent leur être venues de la Chine. Ils adoroient auſſi de belles plaques, ſur leſquelles étoient repréſentés en relief divers animaux, tels que des cerfs, des chiens, &c.

Leurs idoles particulieres ſont couvertes d'étoffes de ſoie ou d'autres, ſuivant les facultés de la famille. Si ces idoles paroiſſent ne pas s'intéreſſer aſſez à leurs petites fortunes, il les dépouillent, les maltraitent, & quel-

quefois même les jettent au feu, ou dans la riviere. Alors ils s'en fabriquent d'autres ; mais lorsque ces misérables sont heureux, & qu'ils croient avoir à se louer de la protection de ces fausses divinités, il n'y a point d'honneurs dont ils ne les comblent à leur maniere. Ils les caressent tendrement, les couvrent de peaux de renards noirs & de zibelines, les placent à l'endroit le plus honorable de leurs cabanes, & leur offrent en sacrifice des animaux, des poissons, avec la graisse desquels ils leur frottent la bouche.

Pour l'ordinaire, le pere de famille est le grand-prêtre & le sorcier. C'est lui qui fabrique les idoles ; c'est lui qui offre des sacrifices aux divinités, qui les consulte, & qui rend les oracles qu'elles lui dictent. La méthode de consulter les idoles avant d'aller à la chasse, à la pêche, se pratique ici comme en Laponie. Quelques Ostiakes ont aussi des tambours, qui leur servent de même qu'aux Lapons.

Lorsqu'une femme a perdu son

mari, dit M. Muller, elle témoigne sa douleur, en faisant fabriquer une idole, qu'elle habille des vêtemens du défunt. Elle l'a couche ensuite avec elle, & l'a place pendant tout le jour devant ses yeux afin de s'exciter à pleurer. Elle continue la même cérémonie pendant une année entiere. Ce temps passé, l'idole est dépouillée & releguée dans quelque coin, jusqu'à ce qu'on en ait besoin dans une autre occasion. Une femme qui n'observeroit pas cet usage, seroit déshonorée; elle passeroit pour n'avoir pas aimé son mari, & sa fidélité seroit violemment suspectée.

Les dogmes de leur religion ne sont pas en aussi grand nombre que les pratiques. » En voyageant parmi » eux, rapporte M. de Stralhenberg, » je leur demandai où ils croyoient » que leurs ames alloient après la » mort, ils me répondirent que ceux » qui mouroient d'une mort violen- » te, ou dans une guerre contre les » ours, entroient droit dans le » ciel; mais que ceux qui mouroient

» dans leur lit, ou d'une mort ordinai-
» re, étoient obligés de servir pendant
» longtemps auprès d'un dieu févere
» au-dessous de la terre. Ceci, dit notre sçavant militaire, fait présumer, que ces Ostiakes descendent des premiers Cimbres qui ont d'abord habité la Russie, & auxquels Valere-Maxime attribue cette même façon de penser à l'égard de la mort. Les Cimbres, dit cet historien, sautent de joie dans une action, comme allant mourir glorieusement; au contraire, lorsqu'ils sont malades, ils gémissent & se lamentent comme étant menacés d'une mort ignominieuse.

Les Ostiakes, quoique voisins des Samojédes, en différent cependant beaucoup par le langage. Ils ne peuvent s'entendre sans interprête. La langue Ostiake a bien plus de rapport avec celle des habitans de la Permie, d'où l'on croit qu'ils se retirerent lorsque le Christianisme y fut introduit. Le nom d'*Ostiake* qui leur a été donné par les Russes, indique en quelque façon leur origine. C'est comme qui

diroit *restant* ou *reste d'une autre nation*. Le nom qu'ils se donnent dans leur langue est, *Choutiscki*, & le pays qu'ils habitent ils l'appellent *Gandimieck*.

GOUVERNEMENT.

Ils ont, comme nous avons dit, un Wayvode ou Gouverneur, établi par la cour de Russie, qui perçoit les tributs, & juge les différends d'importance qui surviennent entre eux. Comme il est d'usage de leur faire prêter serment de fidélité à l'Empereur, c'est le Wayvode qui le reçoit; voici la formule de ce serment. On les mene d'abord dans une cour, où il y a une peau d'ours étendue par terre, avec une hache, & un morceau de pain sur un couteau qu'on leur présente. Avant de le manger, ils prononcent les paroles suivantes. *Au cas que je ne demeure pas toute ma vie fidele à mon souverain, & que je me révolte contre lui, de mon propre mouvement & avec connoissance, que je néglige de lui rendre les devoirs qui lui*

ſont dûs, ou que je l'offenſe en quelque maniere que ce ſoit; puiſſe cet ours me déchirer au milieu des bois, ce morceau de pain que je vais manger m'étouffer, ce couteau me donner la mort, & cette hache m'abbatre la tête.

Quelques tentatives qu'on ait faites pour rendre ces peuples bons chrétiens, on n'a jamais pu réuſſir. La diſperſion dans laquelle ils vivent au milieu des forêts, ce qui les prive de prêtres & d'égliſes; les anciennes habitudes de leurs peres, leſquelles leur ſont toujours préſentes, ſont autant d'obſtacles aux progrès de la religion chrétienne. Le pere Philotée, archevêque de Tobolsk, fut le premier qui entreprit la converſion des idolâtres de Sibérie. Il ſe rendit d'abord chez les Oſtiakes : il en baptiſa quelques-uns en 1712, & environ cinq mille dans les années 1713 & 1714 : mais tout le fruit que ces peuples ont retiré de ſa miſſion, c'eſt qu'ils ſe diſent chrétiens. Le ſont-ils en effet? on en peut juger par la vie qu'ils menent, & par l'idée qu'ils

avoient des peines & des récompenses futures en 1722, lorsqu'ils furent interrogés par M. de Stralhenberg.

Il n'y a peut-être point de peuple sur la terre plus stupide, dit ce sçavant Suédois, que les Ostiakes. Ceci se confirme par l'insensibilité avec laquelle ils voient arriver la mort. Ni les remedes, propres à l'éloigner, ni les moyens pour la prévenir; rien n'est employé, ni recherché. L'excessive malpropreté, dans laquelle ils sont toujours plongés, les viandes crues & infectées, dont ils se nourrissent, leur causent des maladies scorbutiques & autres semblables à la lepre, si terrible, qu'on peut dire qu'ils pourrissent tout vivans. Le sentiment que la nature a si profondément gravé dans tous les hommes, pour leur conservation, & l'horreur que toutes les créatures ont de leur destruction, n'ont pas lieu parmi les Ostiakes. Leur survient-il un ulcere au visage, à un bras, à une jambe ou à quelqu'autre partie du corps? ils n'y font pas la moindre attention. Ils voient cette espece de

gangrene gagner petit-à-petit toutes les autres parties ; & leurs membres pourris se séparer de leur corps, les uns après les autres, sans se plaindre, & avec une résignation apathique, qui se rencontre à peine dans les animaux les plus stupides.

Leurs enterremens se font sans cérémonie. On habille le mort, & on l'enterre en mettant à côté de lui son couteau, son arc, ses flèches, & les ustensiles de ménage qu'il possédoit. Si c'est en hiver, on le laisse caché dans la neige, & lorsque l'été est venu, on l'enterre.

La Sibérie étant encore habitée par différentes nations payennes, comprises sous le nom générique de Tartares, parce qu'ils mènent à peu près tous le même genre de vie, nous allons essayer de faire connoître tous ces peuples, en rapportant leurs noms, & les différences sensibles qui se trouvent dans leurs traits, leurs mœurs, leurs usages, & leurs pratiques religieuses.

A l'orient des Ostiaks se trouve

vent les Tungufes, ou Tingifes. C'eft la nation payenne la plus nombreufe de Sibérie, & celle qui s'y eft le plus étendue; elle eft compofée d'environ quatrevingt à cent mille hommes. On croit que le nom de Tungufes, qui, en langue Tartare, veut dire un cochon, a été donné par dérifion à ces peuples (g), parce qu'ils nourriffent beaucoup de cochons, & qu'ils ne font aucun fcrupule d'en manger, ainfi que les autres Tartares. Ils occupent la plus grande partie de la Sibérie orientale. Les Ruffes en diftinguent trois branches principales, furnommées Konni, Olenni & Sabatfchi; c'eft-à-dire, qui fe fervent, pour leurs courfes, de chevaux, de rennes, ou chiens. Ils habitent dans les Way-

(g) Ce fait eft contredit par M. Gmelin. Cet académicien dit formellement que les Tungufes ne nourriffent d'autres animaux domeftiques que des rennes; & que les cabanes de ces peuples, qu'on ne trouve jamais qu'au nombre de cinq ou fept au plus, ne font habitées que par des créatures humaines, *tom. II, pag.* 207.

vodies de d'Ilimsk, de Jeniſeisk, d'Irkuſtk, & de Nerzinsk, juſques ſur les bords du fleuve d'Amur, ou de Sagalhien-oula.

En général tous les Tunguſes ſont grands, bienfaits, & robuſtes ; ils ont le viſage aſſez large, mais le nez moins écraſé, & les yeux plus ouverts que les Tartares Calmouques : leurs cheveux ſont noirs, & ils les laiſſent flotter ſur leurs épaules après les avoir liés près de la tête. Ils ſont ſur-tout remarquables par leur longueur. Iſbrant-Ides dit avoir vu un Knées ou Prince Tunguſe-Konni qui avoit des cheveux ſi longs, qu'ils lui faiſoient trois fois le tour des épaules. Après l'avoir enivré d'eau-de-vie, on les meſura, & on trouva qu'ils avoient quatre aunes de Hollande de longueur. Un des fils de ce Knées, qui l'accompagnoit, & qui n'avoit que ſix ans, avoit des cheveux d'une aune de long.

Leurs habillemens (*h*) ſont faits de peaux de renne, le poil en dehors

(*h*) Journal de M. Gmelin *tom.* II, *pag.* 212.

auſſi bien en été qu'en hiver. Les femmes ſont habillées de la même façon, à l'exception qu'elles tournent le poil de leurs peaux en dedans. Ces habits ne paſſent pas le genou, les bords inférieurs ſont ornés de franges de fil, qui pendent juſqu'à la moitié de la jambe. Dans leurs habits de cérémonie, les femmes ont par-deſſus cette premiere péliſſe, une eſpece de corſet de même étoffe, ouvert ſur la poitrine, & qui ne deſcend que juſqu'aux hanches. Le poil de ce corſet eſt tourné en dehors. En été, les deux ſexes portent au bras un petit pot, dans lequel il y a un morceau de bois pourri embrâſé. La fumée qu'il jette ſert à les garantir de moucherons, qui ſont en quantité dans leurs contrées.

Ces peuples, ainſi que les Oſtiakes, n'ont aucune habitation fixe. Ils tranſportent leurs cabanes ſucceſſivement aux endroits les plus propres à la chaſſe ou à la pêche, dont ils tirent leur ſubſiſtance. Les richeſſes des Tunguſes Oleni, conſiſtent dans le nombre de leurs rennes. Celui qui en a cinquan-

te, dit M. Gmelin, est très-riche. Vingt de ces animaux rendent un homme passablement riche ; dix, un Tunguse aisé ; & six annoncent un homme du commun. Dans mon voyage, continue notre académicien, j'ai vu peu de Tunguses qui en eussent plus de six, & beaucoup qui en avoient moins.

Ils fournissent aux Russes les plus belles zibelines. Nous ne croyons pas devoir passer sous silence un usage pratiqué par les Russes de ces contrées, lorsqu'ils vont à la chasse aux martres : peut-être pourroit-il être de quelque utilité.

Cette chasse exigeant qu'on se tienne dans des lieux deserts, très-éloignés, & pendant tout un hyver, il arrive quelquefois que l'excès du froid gele le levain que portent les chasseurs pour faire du pain, & lui ôte toute sa vertu. Dans cette extrémité, ils dépouillent un tronc de sapin, & raclent avec un couteau la pellicule renfermée entre l'arbre & l'écorce extérieure. Cette parenchyme est douce & remplie de sucs. Ils la font cuire pendant une

heure, en y ajoutant de la farine de seigle, & ensevelissent ensuite le tout dans la neige. Environ douze heures après, ils retirent cette composition. La fermentation a déjà commencé à se faire, ils prennent le marc qui se trouve au fond du vase, & s'en servent comme de levain pour faire du pain de seigle ou autre (*i*).

Les Sabatschi - Tunguses, c'est-à-dire, ceux qui se servent de chiens pour leurs traîneaux, font aussi leur nourriture de ces animaux : c'est même le plus grand régal qu'ils connoissent.

Il n'en est pas de même des autres, c'est-à-dire, des Tunguses-Konni. Ils nourrissent des chevaux, des moutons, des chévres, &c. ; & ils s'habillent des peaux de ces animaux, ainsi que les Tartares-Mongales leurs voisins, & portent des bottines à la Chinoise. Ils se servent des mêmes armes qu'eux. Ils ne cultivent point les terres non plus ; mais ils font une sorte de pain avec des

(i) *Abies foliis fasciculatis obtusis. Flor. Sib.* pag. 176, paragraphe 21.

oignons de lys jaunes qu'ils font sécher, & dont ils font une sorte de farine propre à préparer une bouillie qu'ils trouvent délicieuse.

Ces mêmes Tunguses montent très-bien à cheval, ainsi que leurs femmes, & leurs filles, qui ne sortent jamais sans être bien armées. A leur boisson ordinaire, qui est l'eau, ils ajoutent encore du lait de jument mêlé avec de la graisse ou du beurre. Ils boivent aussi du thé, lorsqu'ils peuvent en avoir, & font une espece d'eau-de-vie, en mêlant du lait de cavale frais avec d'autre lait aigri, & faisant distiller le tout sur le feu. Cette liqueur est aussi claire que l'eau-de-vie de grains, & enivre aussi facilement.

La religion de tous ces Tunguses est la même, à peu de choses près. Ils sont tous payens, reconnoissant un premier principe; mais ils ne lui rendent aucune sorte d'adoration. Dans les nécessités de leur vie errante, ils s'adressent à des idoles de figure humaine, qu'ils font eux-mêmes, comme les Ostiakes, & qu'ils honorent d'un culte semblable. Ils ont des especes de prêtres qu'ils

appellent Schamans. Leurs fonctions sont plutôt celles de véritables sorciers que de prêtres consacrés à la religion. Ceux qui habitent dans le voisinage des Mongales, ont emprunté d'eux beaucoup de pratiques religieuses, qui rendent leur culte fort différent de celui des autres peuples de Sibérie. Ils ont des idoles de fonte de cuivre passablement faites, auxquelles ils font des sacrifices avec beaucoup de cérémonie & de vénération.

Parmi les peuples payens de Sibérie, les schamans des Tunguses passent pour fort habiles négromanciens ; & on vient les consulter quelquefois de deux ou trois cent lieues. Quelqu'un veut-il recouvrer une chose volée, ou sçavoir l'événement de telle ou telle affaire ? il faut qu'il commence d'abord par payer au schaman un certain prix convenu avec lui pour la consultation ; puis le schaman met une robe garnie de toutes sortes de vieilles férailles, de figures d'oiseaux, de poissons & d'autres animaux aussi de fer, qui tiennent les unes aux autres par des mailles de

même métal ; de façon cependant que cette robe peut se plier. Ses jambes & ses pieds sont couverts d'une chaussure de semblable étoffe ; & dans les mains il a des pattes d'ours aussi de fer, qui lui servent de mitaines. Sa tête est surmontée d'un bonnet orné de ferailles, & de deux hautes cornes de fer placées au dessus du front.

Ainsi équippé, il prend dans sa main gauche un tambour de sa façon, & dans la droite un petit bâton couvert de peaux de rats : puis, sautant & gambadant en croisant les jambes, tantôt par devant, tantôt par derriere, il se trémousse si fort que le cliquetis des ferailles de sa robe, joint au bruit qu'il fait en frappant sur son tambour, & aux hurlemens qu'il pousse de temps en temps, produit un tintamarre affreux. Pendant toute cette danse infernale, il a les yeux fixés sur l'ouverture qui est au haut de sa hute. Il ne cesse de faire du bruit, de sauter & de hurler qu'après qu'il a vu l'oiseau noir, qu'on croit qui vient se poser sur le toît de la cabane de ce magicien. Au

moment que cet oiseau a été frappé des regards de notre sorcier, il disparoît, & celui-ci tombe par terre tout hors de lui-même. Il demeure environ un quart d'heure dans cet état, sans mouvement ni sentiment. Il revient ensuite à lui, se releve sain & sauf, & donne la réponse sur l'affaire dont il s'agit. Les Tunguses disent que ces réponses ne manquent pas d'être fort justes, ou vérifiées par les événemens subséquens; & ils y ajoutent foi comme à des vérités infaillibles. Au reste, si l'habileté de ce magicien prétendu ne mérite pas notre attention, il faut au moins remarquer que son adresse à faire des duppes est assez bien raisonnée. En considérant cette attention de se faire payer d'avance, & de dire que l'oiseau noir disparoît au moment qu'il le voit, on ne peut disconvenir que ce ne soit là l'invention d'un génie de ces contrées; & elle ne se sent pas de la stupidité qui y est si commune. Isbrant-Ides, dans son voyage de la Chine, dit avoir visité un de ces schamans ou sorciers des Tunguses, & son récit

s'accorde parfaitement avec le précédent. Il rapporte que ce sorcier avoit douze femmes, & que son habit étoit si pesant qu'on avoit peine à le lever.

Ces peuples, ainsi que plusieurs autres, par une superstition aveugle, allument des branches de genevrier (k) dans leurs cabanes, lorsqu'ils sont malades. Ils croient que la fumée de ces branches a la vertu de guérir toutes sortes de maladies, & de chasser les maléfices des sorciers. Lorsque cette fumigation ne réussit pas, ils prennent en décoction les feuilles mêmes de l'arbrisseau. Ils se servent aussi de la fumée de ces feuilles pour rappeller à la vie leurs enchanteurs, lorsqu'ils tombent par terre, après avoir fait mille contorsions, dans la persuasion que cette défaillance du schaman est causée par le diable, qui lui parle, tandis qu'elle ne provient que des sauts & de la danse trop longtemps prolongée.

Les mariages se font chez les Tun-

(k) *Juniperus foliis inferne adnatis, &c. Flor. Sib. Tom. I, pag. 184, & 185, paragraphe. 35.*

guses ainsi que chez tous les autres peuples payens. Le futur fait présent aux parens de la fille d'un certain nombre de rennes ou de pelleteries. Dès-lors le contrat est fait ; & le même jour le Tunguse entre en jouissance des droits de mari.

La polygamie est permise à tous ces peuples par les principes de leur religion ; mais souvent la pauvreté les met hors d'état de les suivre. L'avanture suivante, dont M. Gmelin a été le témoin, & qu'il rapporte dans son journal, fera juger des mœurs des Tunguses.

Il y avoit deux ans, dit cet académicien (*l*), qu'un Tunguse avoit perdu sa femme. Quoiqu'il fut âgé de soixante-dix ans, il se sentoit du goût pour le mariage. Il résolut de le satisfaire. Ce fut une affaire bientôt terminée : mais il fit la folie de prendre une femme, qui avoit à peine atteint la moitié de son quatrieme lustre. Cette jeune Tungusine fut apparemment peu

(*l*) *Tom. II pag.* 213.

satisfaite du vieillard : elle en témoigna du déplaisir. Le fils que le Tunguse avoit eu de son premier mariage s'apperçut du mécontentement de sa belle-mere, & s'empressa de le faire cesser, en se substituant aux droits de son pere. Il y réussit. Tous trois vécurent contens & tranquilles assez longtemps. Le mari ne se doutoit pas de l'infidélité de sa femme. Un jour le hazard l'en rendit témoin. Sans doute qu'il se plaignit ; mais sa femme & son amant trouverent qu'il avoit tort. Ils se crurent offensés l'un & l'autre du trouble qu'il apportoit dans leurs plaisirs. Ils tomberent sur le pauvre vieillard & le battirent cruellement. Cette affaire, arrivée pendant mon séjour à Ilimsk, prouve que, ni la fidélité conjugale, ni le respect filial ne sont beaucoup en honneur parmi ces peuples ; que jamais les mariages inégaux n'ont été autorisés par la nature ; & que très-rarement ils ont des suites avantageuses.

Les Tunguses ont, à l'égard de leurs morts, d'autres pratiques que les Ostiakes. Aussitôt qu'une personne a

rendu l'ame, on porte son corps tout nud sur un arbre. On place près de lui son arc, ses flèches & tous les ustensiles qui lui étoient les plus nécessaires en cette vie. On couvre le tout de broussailles, afin que le cadavre ne puisse pas servir de pâture aux animaux. Ils ont aussi l'attention de ne placer ces morts que dans des lieux déserts, fort éloignés des chemins; où il ne passe que des gens de leur croyance.

Lorsqu'ils veulent honorer quelqu'un après sa mort, ils placent son corps sur un échaffaud qu'ils dressent exprès, & ils le couvrent aussi de broussailles & de branches d'arbres.

Quelques autres Tungures enterrent leurs morts avec leurs habits & leurs armes. On éleve quelques pierres au lieu de la sépulture, sur laquelle on immole un cheval (*m*), ou un autre animal.

(*m*) Cette pratique, qui a été de tout temps & qui est encore en usage parmi les habitans de la grande Tartarie, indique bien que tous ces peuples payens de Siberie en sont sortis.

On diſtingue encore en Sibérie les Iakutes, les Jukagres, les Burattes, les Bratſchi, les Tſchalatzi, les Truktſchi, les Olutorski, les Liontori, les Koraiki, les Kamtſchadales, les Kurili, & quelques autres dont on ne connoît guère que les noms. Les premiers habitent tout le long de la Lena. Ils ne différent en rien des Tunguſes-Sabatſchi, ſi ce n'eſt qu'ils paſſent pour les peuples les plus malins & les plus ruſés de toute la Sibérie. Ils avoient anciennement l'uſage d'enterrer, avec les corps des principaux de leur nation, quelques-uns de leurs domeſtiques les plus fideles; mais les Ruſſes le leur ont défendu. Ils ſacrifient à trois dieux inviſibles, qu'ils appellent Artengon, Schugo, Teugon & Tangara. Ils adorent auſſi le ſoleil, la lune, les cignes, l'aigle, les corbeaux, & quelques petites ſtatues qu'ils appellent ſcheitan, & qui ſont groſſiérement faites.

Les Jukagres habitent vers les bords de la Mer glaciale, à l'embouchure de la Lena; & ſont en tout ſemblables aux Samojédes, dont ils paroiſſent faire une branche.

Les Burattes sont établis au sud de la riviere d'Angara, à peu de distance du lac Baikal, entre le Jenisei & la Selinga. Ils paroissent être une sorte de Tartares-Mongales. Ils différent des Ostiakes, en ce qu'ils sont de grande taille, ressemblant beaucoup aux Tartares qui occupent actuellement la Chine, & en ce qu'ils ont des habitations fixées. Leurs cabanes sont faites de bois, couvertes de terre, avec un trou pratiqué au milieu pour l'issue de la fumée. Ils nourrissent toute sorte de bétail, dont ils mangent la chair crue séchée au soleil. Ils ont jusqu'à mille moutons, sans compter les chevaux, les vaches & les bœufs qu'ils montent ainsi que les chevaux. Leurs cabanes sont environnées de pieux sur lesquels ils étendent les peaux des animaux qu'ils tuent. Toute leur religion consiste à faire des salutations de tête devant les peaux qui entourent leurs cabanes. Ils se prosternent aussi devant le soleil & la lune, mais sans faire ni prieres ni invocations.

Lorsqu'ils veulent prêter serment

entre eux, ils se rendent vers le lac Bajkal, sur une montagne qu'ils regardent comme sacrée ; là, ils affirment ce qu'ils veulent faire croire ; & ils sont persuadés que celui qui feroit un faux serment ne pourroit descendre de cette montagne.

Les Bratschi sont voisins des Burattes & vivent de la même maniere. Quelquefois, pour s'attirer la bénédiction du ciel, dit M. Gmelin (n), un pere de famille consacre un cheval blanc, parce que cette couleur est fort en vénération parmi eux. Toute la cérémonie consiste à former une assemblée nombreuse, au centre de laquelle est le schaman. On amene ensuite le cheval ; le prêtre marmotte quelques paroles, lui donne un petit coup de la main & la cérémonie est achevée. Ce cheval est dès lors nourri & gardé avec un soin infini & exempt de travail. C'est un sacrilege que de le monter. Celui à qui il appartient vient-il à mourir ? le cheval sacré est sacrifié

(n) Tom. III, pag. 33.

à ses manes, & les assistans le mangent avec délices.

Les autres peuples que nous avons nommés sont les habitans du Kamtschatka. Il est bon de remarquer, avant que de parler de ce nouveau pays, qu'on voit en Sibérie, particulierement proche la ville de Crasnoyar, sur le fleuve Jenisei, quelques hommes qui restent d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreuse, suivant M. de Stralhenberg. On l'appelloit Piegaga ou Piestra horda, qui veut dire la horde bigarrée, tachetée ou tigrée. Aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes dispersés de côté & d'autre. » J'ai vu, dit M. de Stralhenberg, un de ces hommes bigarrés à Tobolsk. Ses cheveux » étoient coupés à un doigt près de la » tête, qui étoit marquetée de taches » blanches comme de la neige, par» faitement rondes, & de la largeur » d'une piéce de vingt-quatre sols. Il » étoit à peu près tacheté de même sur » le corps; mais les taches y étoient

» d'un brun noirâtre, & moins régu-
» lieres que sur la tête. Je suis persua-
» dé, continue l'officier Suédois, que
» ce Tatar auroit gagné de l'argent
» à se montrer en Europe; à Tobolsk
» on ne faisoit qu'en rire.

» En voyageant plus loin dans la
» Sibérie, j'ai trouvé plusieurs autres
» hommes bigarrés, mais différem-
» ment du premier que j'avois vu.
» Leurs têtes n'étoient pas marque-
» tées comme la peau des tigres; les
» taches étoient irrégulieres, allon-
» gées, comme on en voit aux chiens
» & aux chevaux; d'autres étoient
» ovales, ou différemment figurées;
» & l'on voyoit sur leur corps la mê-
» me bigarrure par-ci par-là. J'en ai
» vu un qui avoit la moitié de la tête
» blanche comme de la neige, &
» l'autre entiérement noire. J'ai de-
» mandé à ces Tatars si ces taches leur
» venoient de naissance. Ils m'ont
» répondu qu'il y en avoit qui les ap-
» portoient en venant au monde, &
» que chez d'autres c'étoit des suites
» de maladies.

L'auteur

L'auteur des notes sur l'histoire des Tatars (*o*) dit s'être informé, d'un grand nombre de personnes, de l'existence de ces hommes bigarrés, sans en avoir jamais trouvé une seule qui l'eût assuré qu'elle en avoit vu un; » de façon que je crois, ajoute-t-il, » que tout ce qu'on débite à ce sujet » n'est qu'une fable.

M. Gmelin (*p*) est du même avis. Il nie formellement qu'il y ait jamais eu en Sibérie une tribu d'hommes tigrés. Il reproche nommément à M. de Strahlenberg de s'être abusé sur ce fait. Comme il est pourtant vrai qu'on voit quelques hommes tachetés de différentes marques irrégulieres, il assure qu'elles proviennent des maladies que leur cause la malpropreté excessive dans laquelle vivent ces peuples.

Le Kamtschatka est, comme nous avons dit, un grand pays, le plus oriental de notre continent. Le hazard le fit découvrir en 1648, pa

(*o*) Histoire des Tatars, *pag.* 494.

(*p*) Préface du *tom.* II.

des Russes qui étoient partis de l'embouchure de la Lena en tirant à l'est. Quand le vent soufflоit du nord & renvoyoit les glaces vers la terre, ils se réfugioient dans les embouchures des rivieres, & reprenoient ensuite leur route, après que le vent avoit changé de direction. C'est de cette façon qu'ils découvrirent le Kamtschatka. Dans la suite, d'autres Russes y vinrent par terre : mais tous ces différens voyages ne l'avoient pas soumis à la Russie. Ce fut l'ouvrage d'un Cosaque (*q*) nommé Atlassow, qui avoit été envoyé à l'orient de la Sibérie, par le Czar Pierre, pour examiner ce pays & en faire son rapport. Cet officier, après avoir parcouru les côtes les plus orientales, accompagné d'une centaine de soldats, soumit quelques peuples sauvages; lia amitié avec d'autres dont il acheta des fourrures, & vint à Moscow rendre compte de ce qu'il avoit vu.

(*q*) On a vu plus haut que toutes les troupes de Sibérie portoient le nom de Cosaques.

La paix de Neuſtadt étant concluе le czar Pierre s'occupa du Kamsſchatka. Il fit partir, en 1725, le capitaine Beering, Danois, à qui il remit lui-même, peu de temps avant ſa mort, les inſtructions concernant ce voyage. Ce capitaine, convaincu par ſes yeux qu'il n'y avoit aucune liaiſon entre l'Aſie & l'Amérique, & croyant avoir rempli ſa miſſion, revint à Péterſbourg en 1730.

L'impératrice Anne, qui avoit ſuccédé à Pierre, fit partir, en 1731, pour le Kamtſchatka, le même Beering, à qui elle aſſocia les capitaines Spangenberg & Tſchirikow. Spangenberg partit le premier au printems de 1739, & revint en 1740, après avoir abordé au Japon, en ſuivant cette longue ſuite d'iſles qui ſe trouvent près du Kamtſchatka.

Le même capitaine eut ordre de faire un ſecond voyage en 1741 & 1742, pour faire de nouvelles découvertes; mais ſon vaiſſeau, bâti à la hâte, avec du bois qui n'étoit pas ſec, fit eau & l'obligea bientôt au retour.

Beering & Tſchirikow mirent à la voile en 1741. Le premier portoit ſur ſon vaiſſeau M. Steller, médecin très-verſé dans l'hiſtoire naturelle, envoyé par l'académie de Pétersbourg, pour prendre des connoiſſances ſur les productions de ces contrées. M. de Liſle de la Croyere, profeſſeur en aſtronomie, étoit avec le capitaine Tſchirikow. Quoique ces deux capitaines ne duſſent pas ſe quitter, ſuivant leurs inſtructions, ils n'en furent pas les maîtres. Huit jours après l'embarquement, des tempêtes & des brouillards les ſéparerent. Ils atteignirent les côtes de l'Amérique en différens lieux, ſans avoir connoiſſance l'un de l'autre.

Après avoir couru les côtes de l'Amérique au nord de la Californie l'eſpace de trois cent lieues, Beering fut aſſailli d'une tempête affreuſe qui dura dix-ſept jours. Le mois d'octobre étoit près d'expirer. On agita ſi l'on hiverneroit ſur les côtes d'Amérique, ou ſi l'on feroit un dernier effort pour gagner le port d'Avatſcha. Le dernier ſentiment prévalut & cauſa la mort du

capitaine. Le 5 novembre son vaisseau donna sur un banc & s'y brisa. Tout le monde se sauva à terre assez heureusement avec ce dont on avoit besoin. Les vagues y apporterent encore les débris du vaisseau. On les rassembla précieusement pour s'en servir par la suite à quitter cette triste demeure.

Cette Isle étoit deserte & sans arbres. Mais comme le rivage étoit couvert de bois que la mer apportoit, les Russes se bâtirent des cabanes dans ce desert, & lui donnerent le nom d'isle de Beering.

Ce fut-là aussi que cet infortuné capitaine mourut le 8 décembre, consumé par la tristesse & par le regret de ne pouvoir retourner au Kamtschatka. Livré à son chagrin, il refusa de boire & de manger pendant plusieurs jours; & resta assis sur le sable sans vouloir qu'on le transportât dans une cabane.

» Pour nous autres jeunes gens, dit » un officier de marine qui étoit de » cette expédition (*r*), nous résistâ-

(*r*) Lettre d'un officier de la marine Russienne, *pag.* 59, & *suivantes.*

» mes avec fermeté ; & nous nous mî-
» mes en devoir de jouir encore de
» la vie & de tirer tout le parti possible
» de notre prison. Avant nous, l'isle
» de Beering n'avoit été que la retraite
» des bêtes marines, qui y viennent
» respirer l'air, s'accoupler, & y faire
» leurs petits. Nous pouvions, dans
» les commencemens, considérer ces
» animaux de fort près, sans qu'ils
» prissent l'épouvante ; mais comme
» nous en tuâmes un grand nombre
» à coups de fusil, la terreur les prit
» bientôt & nous eûmes beaucoup de
» peine à les approcher. Nous en ti-
» rions à la fois notre nourriture &
» de belles peaux. De précieuses dé-
» pouilles de magnifiques castors, fu-
» rent des dédommagemens qui nous
» consolerent un peu dans nos souf-
» frances. A l'approche du printemps
» de 1742, nous bâtîmes une grande
» chaloupe couverte des débris de
» notre vaisseau, nous l'agréâmes de
» notre mieux, nous la montâmes de
» de voiles ; enfin, nous la mîmes en
» état de soutenir la mer assez long-

» temps, s'il ne survenoit point de
» tempête.

» Le 17 août suivant, nous nous » confiâmes à la mer; &, après neuf » jours de navigation, par un temps » très-beau & très-calme, nous arri» vâmes heureusement au fort de » Saint-Pierre, ou d'Avatscha «.

La navigation de Tschirikow, sans être aussi malheureuse, ne fut gueres moins dure. Il courut aussi, pendant plus de cent mille, les côtes de l'Amérique (ſ), qui sont au nord de la Californie. L'abord de ces terres étoit défendu par des rochers escarpés, battus par une mer profonde,

Ce capitaine envoya à terre un pilote & dix hommes d'équipage pour prendre connoissance du pays. N'en ayant eu aucunes nouvelles pendant six jours, il y renvoya encore le botsman avec trois autres hommes; ni les premiers, ni ceux-ci ne reparurent

(ſ) Suivant l'estime qu'on a faite de ces terres, elles sont situées vers le 56 dégré de latitude, entre le 235 & le 240 dégré de longitude.

plus. On attendit pluſieurs jours, mais en vain. On vit ſeulement une femme ſur le rivage ; & le lendemain que le botsman eut deſcendu à terre, deux hommes, en deux canots différens, vinrent de l'endroit où le pilote & le botsman étoient abordés. Ces ſauvages s'étant approchés aſſez pour ſe faire entendre, ſe mirent à faire de grands cris, & s'en retournerent. Tſchiriskow n'ayant plus de chaloupes à envoyer à terre, remit à la voile le 27 juillet pour retourner au Kamtschatka.

Enfin, après avoir lutté ſouvent contre les vents, après avoir été fort inquiété par les brouillards, perdu une de ſes ancres, & beaucoup de monde par le ſcorbut, il aborda au mois d'octobre 1742 au port d'Avatſcha, cinq mois après en être parti.

Tſchirikow étoit réchappé de cette maladie, dont il avoit auſſi été attaqué. M. de Liſle de la Croyere n'eût pas le même bonheur. Il mourut entre les bras des ſoldats qui le deſcendoient dans la chaloupe pour le mettre à terre, à la vue même du port.

On avoit vu vingt-un canots de cuir chacun avec un homme, sans pouvoir lier conversation avec eux. M. de la Croyere dit que ces hommes lui avoient paru assez semblables aux sauvages du Canada, où il avoit servi pendant dix-sept ans dans les troupes de France.

M. Steller, qui a été témoin de la mort de Beering, & qui a resté pendant huit mois dans cette isle deserte, à laquelle on a donné le nom de ce capitaine infortuné, a publié différens mémoires sur les animaux marins qu'il y a observés. Tels sont les veaux-marins, l'ours-marin, le lion-marin & le castor. Nous avons déjà traité des premiers de ces animaux, & nous traiterons des derniers à l'article du Canada. Il ne nous reste à parler que de l'ours & du lion-marin...

OURS-MARIN.

Il eſt certain, dit notre ſçavant naturaliſte (*t*), que ſoit qu'on conſidere ſa conformation extérieure, ſoit qu'on examine ſes mœurs & ſa façon de vivre, il n'y a point d'animal qui reſſemble davantage à l'ours.

L'ours-marin a ſix à ſept pieds de long & quatre pattes, comme les veaux-marins; c'eſt-àdire, ſes deux pieds de devant ne ſont qu'une membrane écailleuſe, plus propre à nager qu'à marcher ſur terre, mais cependant aſſez dure pour qu'elle puiſſe ſervir à ſoutenir l'animal. Il en eſt de même des pieds de derriere. Ils ſont diviſés en cinq eſpeces de doigts, avec de petits ongles de deux lignes de long.

Son muſeau eſt allongé comme celui de l'ours terreſtre. Il a auſſi de petites oreilles d'un pouce huit lignes; & ſa

---

(*t*) *Novi commentarii academiæ Petropolitanæ*, *Tom.* II, *pag.* 231.

gueule est armée de deux rangs de dents au nombre de trente-six.

La peau de ces animaux est couverte d'un poil brun, mais beaucoup plus noirâtre dans les mâles que dans les femelles. Celles-ci sont aussi moins grandes, moins épaisses & moins féroces. Ces animaux se tiennent ordinairement dans des isles desertes, où ils s'accouplent, & élevent leurs petits depuis le mois de juin jusqu'à la fin de celui d'août. On les voit alors en grand nombre sur les côtes méridionales du Kamtschatka.

Les observations que M. Steller a faites sur ces animaux, dont il a, dit-il pris plaisir à examiner la vie & les actions, nous ayant paru propres à amuser & à fournir des armes contre les Cartésiens, nous nous sommes proposés de rapporter celles qui concourent à notre dessein.

L'ours-marin mâle a huit, quinze & même jusqu'à cinquante femelles, sur lesquelles il exerce un empire absolu; & il paroît les conserver avec beaucoup d'inquiétude. Dès qu'une de ses fem-

mes approche d'un autre mâle, il entre en fureur & roule des yeux enflammés de jalousie, qui dégénèreroit bientôt en férocité funeste à la femelle, si elle ne se rapprochoit de ses compagnes & de son mari. Quoiqu'on voye ordinairement ces animaux par milliers sur le rivage, ils sont cependant divisés par troupeau, chacun composé d'une seule famille que forment le pere, les meres, les enfans & les petits enfans. Leur nombre monte quelquefois à cent vingt & cent cinquante.

Lorsqu'une femelle veut mettre bas, elle se retire à l'écart, mais toujours sous les yeux de son mari, qui veille à sa défense. Elles ont communément un petit ou deux. Ils naissent les yeux ouverts. Leur mere, ainsi que la chienne, coupe avec ses dents le cordon ombilical, le leche jusqu'à ce qu'il soit desséché, & avalle l'arriere-faix avec beaucoup d'avidité. Quelques jours après avoir mis bas, les femelles rejoignent le troupeau avec leurs petits, & semblent chercher à réparer leurs forces par un sommeil fréquent &

par le repos. C'eſt un plaiſir fort amuſant que de voir tous ces petits ourſins courir ſur terre, prendre leurs ébats entre eux, & faire mille petits jeux comme de jeunes chiens. Ils s'exercent ſur-tout à ſe renverſer. Lorſqu'un des deux eſt terraſſé, le pere accourt, en murmurant, pour ſéparer les combattans. Il baiſe le vainqueur; il le careſſe en le léchant à la tête & à la poitrine; puis il fait ſemblant de vouloir le renverſer avec ſon muſeau. Le petit ſe roidit & oppoſe toutes ſes forces aux efforts ſimulés de ſon pere. Plus il fait de réſiſtance, plus le pere redouble ſes careſſes, & montre de joie d'avoir un enfant ſi digne de lui: au contraire, il paroît faire très-peu de cas de ſes petits qui ſont lâches & pareſſeux.

Ces animaux chériſſent leurs femelles & leurs enfans avec une tendreſſe extrême; mais ils les traitent en deſpote qui ne veut jamais éprouver la moindre réſiſtance. On nous en donne des exemples ſi ſinguliers que nous nous ferions un ſcrupule de les omettre.

» Si nous trouvions, dit notre sçavant
» naturaliste, des gîtes de femelles
» d'ours - marin, quelquefois l'une se
» sauvoit vers le mâle, en tenant son
» petit dans sa gueule. D'autres fois,
» surprise par la crainte & emportée
» par la timidité, elle prenoit la fuite,
» & laissoit à notre discrétion les petits
» dont nous ne manquions pas de
» nous saisir. Alors le mâle accouroit
» en frémissant horriblement près de
» sa femelle ; il la saisissoit avec ses
» dents, & l'enlevant de terre, il la
» précipitoit deux & même trois fois
» sur les pierres, jusqu'à ce qu'elle
» restât sans vie. Dès que cette malheu-
» reuse femelle avoit un peu repris ses
» forces, elle se traînoit en rampant, &
» d'un air consterné auprès de son
» bourreau : elle le baisoit en sanglo-
» tant, & en répandant des larmes
» avec tant d'abondance, qu'elles for-
» moient un ruisseau sur sa poitrine.
» Cependant le mâle se promenoit
» fiérement çà & là en grondant, rou-
» lant des regards horribles, & tour-
» nant la tête avec inquiétude de côté

» & d'autre, comme l'ours de terre lorf-
» qu'il eft irrité. Enfin, remarquoit-il
» que nous nous éloignions en em-
» portant fes petits ? il verfoit des lar-
» mes avec plus d'abondance encore
» que fa femelle. Nous avons obfervé
» que la même chofe lui arrive, lorf-
» qu'il a reçu des bleffures confidé-
» rables, ou lorfqu'il ne peut fe ven-
» ger des offenfes de fes ennemis «.

Ces animaux étant vieux, abandonnés de leurs femelles par rapport à leur impuiffance, ils menent, dit M. Steller, une vie monaftique; ils la paffent dans l'abftinence, l'oifiveté, l'inaction, & un fommeil prefque continuel. Les vieux ours-marins font très méchans, hargneux & féroces. Ils reftent un mois entier à la même place fans boire ni manger, & fe jettent fur les animaux qui les approchent de trop près: ils fouffriroient plutôt cent fois la mort, que de quitter leur gîte.

Les mâles fe livrent entr'eux des combats cruels, qui ne finiffent que par des bleffures profondes, qu'on croiroit faites avec un fer tranchant.

Il est rare de voir à la fin de juillet un de ces animaux, sans une plaie considérable.

Il y a quelques endroits de cette isle, où l'on voit le rivage couvert d'un grand amas d'os de ces animaux, sans doute morts de vieillesse, ou des suites de leurs blessures.

Les ours-marins nagent avec tant de rapidité, qu'en moins d'une heure ils peuvent faire quatre à cinq lieues. Mais, lorsqu'ils sont sur terre, il en est autrement. » Je ne doute pas que ces
» animaux n'eussent massacré plusieurs
» de nos gens ; & même qu'aucun de
» nous n'eût échappé à leur fureur,
» s'ils eussent couru sur terre, aussi
» bien qu'ils nageoient. Malgré ce-
» la, il n'étoit pas prudent de les
» attaquer dans un terrein bien uni,
» à moins que d'avoir quelque rocher
» ou éminence, sur laquelle on pût
» se sauver comme dans une forte-
» resse. La raison en est que ces ani-
» maux ne peuvent grimper sur les
» lieux élevés qu'avec beaucoup de
» difficulté. C'est ce qui m'a sauvé la

» vie plusieurs fois. Une entre autres,
» étant assiégé sur une éminence, de-
» puis plus de six heures, par ces ani-
» maux irrités; & voyant qu'ils ga-
» gnoient peu-à-peu du terrein
» sur moi, je me suis vu obligé de
» grimper, avec le plus grand pé-
» ril, jusqu'à la cime de mon rocher
» pour me dérober à leur fureur «.

LION-MARIN (*u*).

La ressemblance exacte qui se trouve entre le lion-marin & l'ours dont nous venons de parler, nous dispensera de traiter de sa configuration extérieure. La seule différence qui se remarque d'abord entre ces deux animaux, c'est que le lion-marin est une fois aussi gros

(*t*) Cet animal est commun dans l'isle de *Juan Fernandès*, dans la mer du sud, sous le 33 degré 40 minutes de latitude meridionale à cent dix lieues du continent du Chily. L'auteur du voyage de l'amiral Anson en a donné la description, *liv. II*, *pag.* 101.

Tout ce qu'il dit des lions-marins est confirmé par M. Stelier.

que l'ours : les plus grands pésent seize cent livres, & peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, & en circonférence depuis huit jusqu'à quinze.

Quoique cet animal paroisse très-redoutable au premier aspect, il n'est cependant rien moins que courageux ; ce n'est qu'à l'extrêmité, & lorsqu'il ne peut fuir, qu'il se détermine à combattre. Dès qu'il apperçoit un homme, il se sauve en mer. Si, lorsqu'on le surprend endormi, on le frappe d'un bâton, il est saisi d'effroi, il pousse de grands cris, & prend la fuite ; mais il semble que ses membres, glacés par la crainte, se refusent à ses desirs. Si cependant il n'a pas la liberté de s'enfuir, le désespoir le saisit, la rage l'anime, les transports de sa fureur s'annoncent par des frémissemens horribles. Il agite sa tête irritée, il roule des yeux pleins de colére & de feu ; & s'élance sur son ennemi. Peu s'en est fallu, dit M. Steller (*x*), que je n'aie été

(*x*) *Novi commentarii*, *tom.* *II*, *pag.* 262.

moi-même la victime de cette funeste expérience.

Un lion-marin n'a jamais plus de trois ou quatre femelles. Ces animaux s'accouplent de même que l'ours-marin ; c'est ordinairement dans les mois d'août & de septembre, & les femelles portent neuf mois. Elles n'ont qu'un ou deux petits, qu'elles allaitent comme les animaux terrestres. Les mâles paroissent avoir beaucoup de tendresse pour leurs femmes ; & ils sont bien éloignés de les traiter avec la duteté que l'ours-marin a pour les siennes. Au contraire, ils répondent aux témoignages affectueux de leurs femelles, par des caresses, où il entre tant de douceur & de volupté, qu'on s'apperçoit aisément qu'ils les aiment avec passion.

Ces animaux mâles & femelles ne chérissent leur famille que médiocrement, & prennent assez peu de soin de sa conservation. Souvent la femelle s'endormant auprès de ses petits, les étouffe sous le poids de son corps, &

l'un & l'autre ne paroissoient pas émus de voir enlever leurs enfans. J'en ai même égorgé sous leurs yeux, dit M. Steller, dont je leur jettois les entrailles, sans qu'ils marquassent le moindre mouvement de sensibilité. Il est singulier que les petits lions-marins, ainsi que les petits ours de mer, ne sçachent pas nager aussitôt qu'ils sont nés. J'en ai fait moi-même l'expérience en en jettant à la mer, & j'ai remarqué qu'ils ne faisoient que battre l'eau fort irrégulierement avec leurs pieds ; de façon même qu'ils se seroient noyés, si je les eussent jettés fort loin du rivage.

Quoique ces animaux paroissent craindre beaucoup les hommes, j'ai remarqué que, dans le temps que leurs petits ne sçavent pas encore nager, ils s'habituent aisément à en voir. J'ai vécu pendant six jours entiers au milieu d'un troupeau de ces animaux ; &, dans un endroit un peu élevé où étoit placée ma cabane, ils étoient couchés de côté & d'autre autour de moi, examinant

attentivement mon feu, & toutes mes actions. Je me promenois quelquefois parmi eux, je prenois de leurs petits, je les égorgeois même sans qu'ils troublassent leur repos, & sans qu'ils cessassent de se livrer aux plaisirs de l'accouplement, auxquels ils s'adonnent avec une ardeur voluptueuse, absolument imperturbable. Quelquefois les mâles se battoient pour des femelles avec un acharnement si féroce, que pendant trois jours les combattans ne se séparoient que dans de courts intervalles, pour reprendre de nouvelles forces, qui ne s'épuisoient ensuite que par une perte de sang considérable. J'ai vu de ces animaux couverts de plus de cent blessures, dont le sang couloit avec une abondance effroyable.

Au rapport de tous ceux qui ont eu part à ces différentes expéditions au Kamtschatka, ce vaste continent est habité par plusieurs peuples sauvages, très-differens entr'eux. Les Tschalatki & les Tcuktschi, sont ceux qui demeurent le plus au nord de cette con-

trée. Ce sont deux nations alliées, qui ne sont connues des Russes que par leur férocité. Ils massacrent impitoyablement tous les Russes qu'ils rencontrent; &, lorsque l'on en fait quelques-uns prisonniers, ils se tuent eux-mêmes. Les Russes sont parvenus, à s'emparer d'une partie du pays des Tcuktschi, en exterminant les principaux de cette nation. Nous tenons le récit de cette conquête, ou plutôt de cette destruction, de M. l'abbé Chappe, qui l'a appris, à Tobolsk en 1761, d'un Tcuktschi même.

Chaque fois que les Russes attaquoient les Tcuktschi, ils en tuoient plusieurs au moyen de leur artillerie; mais le plus grand nombre se retiroit avec le Prince, ou chef de la nation, dans les terres les plus septentrionales, où ils étoient inaccessibles. De-là, ils revenoient en force surprendre les Russes, & égorger impitoyablement tous ceux qui tomboient entre leurs mains. Ceux-ci, perdant l'espérance de jamais soumettre ces peuples féroces, abandon-

nerent ces cantons pendant quelques années, & parurent n'avoir plus aucunes vues offensives.

Pendant ce temps-là, les Tcuktschi ayant consulté les Jakutes, sur ce qu'ils devoient faire, s'ils étoient attaqués de nouveau. Ceux-ci leur dirent qu'ils devoient s'attendre à être tous tués insensiblement par les Russes, s'ils continuoient à ne pas se défendre autrement qu'ils avoient fait, c'est-à dire, en combattant de loin avec leurs fléches. Ils leur conseillerent, dès qu'ils seroient attaqués, de fondre sur l'artillerie des Russes, en quoi consistoit leur principale force, en leur persuadant qu'ils en triompheroient aisément alors, parce qu'ils n'étoient jamais en grand nombre.

Les Tcuktschi eurent bientôt occasion de mettre ces conseils à profit, & ils n'y manquerent pas. Ils tomberent en furieux sur les Russes, & les massacrerent tous. On leur fit alors des propositions de paix; & on convint, de part & d'autre, de se rendre sans

armes auprès d'un certain fort. Ces conventions s'exécuterent ponctuellement ; tous les principaux de la nation vinrent à l'endroit indiqué, & désarmés. Les Russes s'y rendirent aussi sans armes, mais avec des armes cachées. Ils commencerent par faire boire les malheureux Tcuktschi, jusqu'à ce qu'ils eussent perdu la force de se soutenir. Alors ils en égorgerent une partie, & le reste se sauva. Après cette barbare expédition, les Russes firent une irruption dans le pays, & le ravagerent; mais les Truktschi se retirerent dans des endroits inaccessibles aux Russes.

Le Tcuktschi qui a fait ce récit, étoit neveu du Prince de la nation, qui avoit été massacré avec ses principaux sujets. Il avoit été fait prisonnier dans les expéditions dont on vient de parler. C'étoit un jeune homme qui vivoit en liberté à Tobolsk, où le Gouverneur fournissoit à sa subsistance. Cet infortuné Prince du sang Tcuktschi, dans le desir d'avoir sa liberté, fit prier

M.

M. l'abbé Chappe de le prendre à son service. Nous avons vu la lettre latine qu'un prêtre Russe écrivit à ce sujet à notre académicien.

Les Olutorski habitent le pays qui est au midi de celui des Tcuktschi : ils forment une nation très-puissante qui n'est ni moins cruelle, ni moins ennemie des Russes que les autres.

Les Koreiki, qui habitent au sud des Olutorski, parlent le même langage, mais n'ont pas la même férocité. Ils paient tribut aux Russes, & commercent avec les Jakutes, dont ils sont voisins, & à qui ils fournissent de très-belles peaux de zibelines. On ne voit point d'idoles chez eux, mais cependant ils ont des schamans ou prêtres, qui excercent la négromancie comme chez les Tunguses.

Au sud-est des Koreiki, on rencontre les Kamtzchadales, qui habitent la partie septentrionale de la presqu'isle du Kamtschatka. Ces peuples portent de grandes barbes, & des habits de différentes peaux d'ani-

maux. L'hiver, ils habitent dans des cabanes enfoncées en terre, & l'été, ils ont, ainsi que les Péruviens, des hutes de planches bâties sur des poteaux très-élevés, dans lesquelles ils montent avec des échelles. Leurs hutes, rassemblées au nombre de deux ou trois cent, sont fermées d'une enceinte. Ils se nourrissent de toute sorte d'animaux & de poissons. Ils mangent les derniers assez volontiers cruds. L'hiver, ils mettent le poisson dans une fosse, qu'ils couvrent d'herbes & de terre. Quoique la plupart du temps ce poisson soit pourri, ils le mettent dans un vase, où ils jettent des pierres brûlantes, qu'ils remuent jusqu'à ce que leur nourriture paroisse cuite.

Lorsqu'une femme met au monde deux jumeaux, les Kamtschadales ont la cruelle habitude d'étouffer un des deux; croyant que ce seroit un crime de les laisser vivre; parce qu'ils se persuadent qu'ils mourroient tous deux infailliblement.

Leur coutume envers les malades

n'eſt ni moins brutale, ni moins extraordinaire. Lorſqu'un homme ou une femme eſt attaqué de quelque maladie, mortelle ou non, ſes enfans même le portent au milieu des bois, été, hiver, n'importe. On le laiſſe-là avec de la proviſion d'une ſemaine; mais, malgré cette attention, il y a peu de malades qui en reviennent. Ils n'enterrent pas leurs morts, ils les donnent à manger aux chiens.

Les derniers peuples du Kamtſchatka ſont les Kurili : ils en occupent la partie la plus méridionale, qui s'étend juſques ſous le cinquantieme degré. Leur climat eſt auſſi beaucoup plus chaud que celui des peuples précédens. C'eſt dans leur pays que ſe trouvent les deux volcans dont nous avons parlé.

Les Kurili ſont de couleur brune, & ont de la barbe. Comme ils ſont beaucoup moins ſauvages que leurs voiſins, on les a cru une colonie de Japonois, dont on ſuppoſoit qu'ils n'étoient pas fort éloignés; mais on a re-

connu qu'ils en sont à plus de deux cent lieues. Ils rapportent qu'il vient de temps en temps chez eux de grands vaisseaux qui sont chargés d'étoffes de soie & de coton, avec des vases de terre fine.

Atlassow, cet officier de Cosaques, à qui est dûe la conquéte de ce pays, trouva un homme échappé du naufrage d'un de ces vaisseaux, qui étoit effectivement un Japonois. Aussitôt qu'il vit une image qu'avoient les Russes, il se mit à pleurer, en faisant entendre qu'il y en avoit aussi dans son pays ; qu'on y voyoit beaucoup d'or, des palais construits de terre vernissée, de beaux meubles d'argent, & qu'on n'y portoit point de fourrures. M. de Stralhenberg vit ce Japonois passer à Tobolsk. » Nous lui demandâmes, » par un interprête, dit cet officier, » si l'on ne donnoit pas au Kamtschatka le nom de Jesso ; à quoi il ré- » pondit d'une maniere affirmative «.

Mais M. de Stralhenberg se trompe. Il est prouvé que par l'isle de Jesso,

Il ne faut pas entendre que le Kamtſchatka ſoit l'iſle découverte par les Hollandois en 1643. Le Kamtſchatka ne s'étend que juſques ſous le cinquantieme degré ; au lieu que la terre de Jeſſo, découverte par les Hollandois, commence environ au trente-cinquieme degré, & finit au quarante quatrieme degré trente minutes.

Le célébre hiſtorien du Czar Pierre a parlé du voyage de Béering & de Tſchirikow ; mais il en a tiré une conſéquence, fort éloignée d'être juſte, que nous croyons à propos de relever. Après avoir dit que ces capitaines toucherent aux côtes d'Amérique, il ajoute : » Ce paſſage, ſi longtemps » cherché par les mers du nord, fut » donc enfin découvert (*x*) ; mais on ne » trouva nul ſecours ſur ces côtes dé» ſertes. « Cet illuſtre écrivain n'a pas fait attention que les Ruſſes étant partis du fleuve Léna, qui eſt à l'orient

(*x*) *Tom I, pag. 60.*

de la Nouvelle-Zemble, ce passage ne devenoit d'aucune ressource pour l'Europe, puisque le trajet de l'océan septentrional dans la Mer glaciale étoit toujours impraticable, & par le détroit de Weigatz, & par le tour de la Nouvelle-Zemble à cause des montagnes de glace, dont ces endroits sont remplis en tout temps ; & d'ailleurs ce passage, trouvé par Béering, n'avoit jamais été cherché. Les Hollandois & les Anglois, qui semblent avoir mis l'obstination la plus ardente à la recherche d'un passage aux Indes par le nord, n'ont jamais dépassé la Nouvelle-Zemble. Ainsi, il ne résulte autre chose de la decouverte des capitaines Russes, qu'une assurance certaine que l'Assie ne tient pas à l'Amérique par cette extrémité. Il est toujours douteux, s'il en est de même de la côte qui régne entre l'embouchure de l'Oby & celle de la Léna.

Pour ce qui est du langage de tous les peuples dont nous avons parlé, chacun paroît avoir un idiome parti-

culier, quoiqu'ils aient bien des mots communs à tous. M. de Stralhenberg distingue six dialectes, qui lui donnent occasion de distinguer les Tartares de Sibérie en six peuples différens. Nous n'avons pas cru devoir nous attacher à cette distinction, parce que, se trouvant très-peu de variété dans les mœurs, les usages & les habillemens de ces peuples payens, il nous a paru raisonnable de présumer qu'ils avoient tous une même origine ; les anciens *Scythes*. Si la différence du langage & des traits semblent affoiblir cette présomption, il ne faudroit, pour dissiper toute contrariété à cet égard, que faire attention à l'éloignement où chaque peuple se trouve aujourd'hui de sa terre natale, aux impressions constantes d'un climat étranger, aux besoins que les circonstances ont dû faire naître, & aux occupations qu'elles auront exigées ; enfin à l'ancienneté de leur émigration, & à la communication plus ou moins fréquente qu'ils auront eue avec des peuples

moins barbares qu'eux. Ce concours de causes, sinon certaines du moins probables, peut rendre raison de toutes les différences qui se trouvent parmi les peuples payens de Sibérie.

L'auteur des notes, insérées dans l'histoire généalogique des Tatars & Stralhenberg, sont favorables à cette opinion (*y*). Il paroîtroit sans doute bien plus simple à M. de Voltaire d'adopter son systême sur l'origine des Lapons, & d'en faire l'application aux Tartares de Sibérie; mais rien n'est moins probable que ce qui lui paroît incontestable. Voyons si cet illustre écrivain, qui prétend démontrer par des raisonnemens que les Lapons sont indigênes dans leurs contrées, ainsi que

---

(*y*) Voyez ces écrivains. Le premier, *partie III*, *page* 242. Le second, *tome II* de la description de l'empire Russe, *page* 150.

Voyez aussi un mémoire intitulé: Vues générales sur l'origine & les mêlanges des anciennes nations, &c. inséré au *tome XVIII des mémoires de l'académie des belles-lettres*.

les rennes, a mis autant de solidité dans son systême, que d'agrémens dans sa diction.

On peut consulter ce passage au *tome premier de l'histoire de Russie, page* 18, *& au troisieme volume de l'essai sur l'histoire générale des nations, page* 6 *&* 7, *édition in*-8°., indépendamment des raisons théologiques qui nous portent à croire que l'espece humaine n'a qu'une seule & même source. Est-ce raisonner bien profondément, que de dire » qu'il n'est pas » vraisemblable que les habitans » d'une terre moins sauvage que la » Laponie, aient franchi les glaces » & les deserts pour se transplanter » dans des terres si stériles; qu'une » famille peut bien être jettée par la » tempête dans une isle déserte & la » peupler, mais qu'on ne quitte point » dans le continent des habitations » qui produisent quelques nourritu» res, pour aller s'établir sur des ro» chers couverts de mousse, où l'on » ne peut vivre que de lait de rennes

» & de poiſſons «. Non, ſans doute; rien de moins naturel en effet que d'abandonner ſa patrie de gaïté de cœur & ſans motifs, pour aller végeter ſur les rochers & dans des deſerts. Mais ſi une guerre funeſte vous oblige à la quitter, cette patrie ſi eſtimée, ſi le deſir de conſerver votre vie, votre liberté, votre religion vous en chaſſe. Délibére-t-on longtemps ſur le choix de la retraite? La plus inacceſſible aux ennemis n'eſt-elle pas la plus ſûre; la plus éloignée, la plus ſauvage, ne devient-elle pas la plus chere & la plus agréable? Et quand on a échappé aux méchans avec ſa famille, reſte-t-il d'autres craintes? Celle de périr de miſére, de courir mille dangers, peut-elle arrêter dans leur fuite des êtres qui cherchent leur conſervation? c'eſt la loi de la nature. Le péril évité, on ſe félicite de ſon bonheur: on ſe conſole, avec les compagnons de ſon infortune, des privations que l'on ſubit: on s'accommode aux circonſtances où l'on ſe trouve. Le beſoin, la né-

cessité prescrivent des loix, mais ils excitent l'industrie. C'est dans elle que l'homme trouve en tout temps de quoi alléger ses maux. L'habitude de les souffrir empêche dans la suite d'en ressentir toutes les incommodités. Les générations subséquentes, élevées dans les travaux de leurs peres, ne peuvent desirer d'autres situations, parce qu'ils n'en connoissent pas de plus douces.

Quant à la comparaison que cet écrivain célébre fait des Islandois avec les Lapons, & à la conséquence qu'il en déduit, il faudroit, pour qu'il n'y manquât ni justesse ni vérité, que l'ordre de l'émigration de ces deux peuples fut de même date; que la communication qu'ils ont eue avec des peuples policés eut été toujours égale; & enfin que le climat d'Islande ne fut pas plus doux que celui de Laponie. Mais toutes ces suppositions sont contre la vérité. Pour s'en convaincre, il faut lire la nouvelle description physique, historique, civile, &c. de l'Is-

lande traduite de l'Allemand de M. Horrebows, envoyé exprès dans cette isle par le Roi de Dannemarck, pour en prendre des connoissances exactes (z).

(z) Elle se trouve chez Charpentier, libraire, quai des Augustins, *deux volumes in-12.* Nous avons donné l'extrait de l'ouvrage Allemand dans notre premier volume. On peut y avoir recours.

TERRE DE JESSO.

Les ſentimens ont été longtemps partagés ſur le véritable état de la terre de Jeſſo. Les uns la donnoient pour une iſle ; les autres prétendoient qu'elle faiſoit partie du Kamtſchatka. Le temps a vérifié que cette derniere opinion étoit deſtituée de fondement. Au reſte, les connoiſſances que l'on a ſur ce pays ſont aſſez vagues & en ſi petit nombre, qu'elles n'apprennent autre choſe, ſinon que c'eſt une iſle peu éloignée du Japon ; puiſqu'en 1622 elle ſervit de retraite à pluſieurs chrétiens de cet empire qui y paſſerent, conduit par le P. Jérôme Déſanges, lequel ſouffrit le martyre l'année ſuivante à Jédo, capitale du Japon.

C'eſt par ce miſſionnaire, Jéſuite Sicilien, qu'on eut les premieres nouvelles de cette terre. Les Hollandois

qui y aborderent en 1643 sur le vaisseau nommé Kastricum, ajouterent de nouvelles connoissances à celles que l'on avoit eues du martyr Jésuite ; mais, malgré cette réunion, on est aussi mal informé du véritable état de ce pays que de son étendue (*a*). On

(*a*) M. Danville, dans sa carte générale de la Tartarie Chinoise, ne donne à l'isle de Jesso que quatre degrés d'étendue, la faisant commencer au quarantieme degré, & finir au quarante-quatrieme. Il dit qu'on a des raisons pour conjecturer que la terre de Jesso peut être bornée à cette hauteur. D'autres géographes, & même le plus grand nombre, étendent la côte septentrionale de Jesso jusqu'au cinquantieme degré. Au reste, pour avoir des éclaircissemens un peu satisfaisans sur le véritable état de la terre de Jesso, il faut consulter les considérations géographiques & physiques que M. Buache a publiées en 1752 & 1754 sur les nouvelles découvertes au nord de la grande mer, appellée vulgairement la mer du Sud. Les auteurs Anglois de l'histoire universelle, *tome* XX, *année* 1763, ont aussi parlé de la terre de Jesso, à la suite de l'histoire du Japon. Ils semblent avoir copié ce que M. l'abbé de Marsy dit de cette terre dans son histoire moderne, d'après le P. Charlevoix. On est étonné que ces écrivains aient mis en question, *page* 526 & 635, de sçavoir si Jesso ne tient

le représente en général comme un terrein montagneux, couvert de bois, & presque inculte. En quelques endroits, on voit différentes sortes d'arbres fort droits & fort hauts, dont on ne nomme pas l'espece ; en d'autres, on n'y a vu que des aunes, des bouleaux & des montagnes fort élevées, couvertes d'oseille d'une hauteur extraordinaire. Il s'y trouve aussi des vallées, qui produisent des mûres, des groseilles, des framboises & des lis de sept à huit pieds de hauteur.

---

point à l'Amérique, & de voir qu'ils assurent que, dans le cas où ces deux terres sont séparées par un détroit, le passage en a été impraticable jusqu'à présent, par rapport aux montagnes de glaces qu'on y rencontre en tout temps. Les navigations des Russes, en 1735, & particulierement le voyage du capitaine Spangenberg, dont nous avons parlé, auroient dû apprendre à nos sçavans étrangers, qu'il est certain que le pays de Jesso ne tient pas à l'Amérique, que le passage qui se trouve entre les deux côtes n'est point impraticable, puisque cette mer est sous un climat assez tempéré, & que Spangenberg aborda au Japon, après être parti de l'embouchure de la Léna.

Les rivieres ſont bordées de roſeaux très-gros & très-hauts, ainſi que le Sagalhien ou l'Amur; la grève, le long de la mer, eſt couverte de roſiers, qui portent des roſes rouges d'une odeur agréable. Ce qui eſt particulier, c'eſt que ces roſiers pouſſent à travers les écailles d'huitres, dont toue le terrein eſt couvert. Au rapport des Hollandois, le pays de Jeſſo nourrit des ours, des élans, des rennes, des cerfs, & d'autres animaux, dont la fourrure eſt précieuſe. Il ne s'y trouve aucune ſorte de bétail. Les oiſeaux qu'on y voit ſont des aigles, des faucons, des cignes, &c.

On conjecture qu'il s'y trouve des mines d'or, d'argent & de cuivre. Il eſt à préſumer même que les mines d'argent y ſont très-communes, puiſque la plupart des habitans portent aux oreilles des anneaux de ce métal, ainſi que différens autres ornemens, dont ils parent leurs ſabres & leurs cols.

C'eſt à quoi ſe réduit tout ce qu'on trouve dans les relations des miſſion-

naires & des Hollandois, sur l'histoire naturelle de Jesso. Ils se sont un peu plus étendus sur la description des habitans; mais non pas encore assez pour ne laisser aucuns desirs à cet égard.

PEUPLES DE JESSO.

Tous les habitans de Jesso se ressemblent; il sont d'une taille ramassée, courts & gros. Leurs traits sont assez beaux, sans avoir le nez applati comme les Tartares & les Chinois. Ils ont le front plat & le teint jaunâtre, avec des yeux noirs, & une barbe longue & fort épaisse. Leurs cheveux sont longs. Les femmes y sont moins noires que les hommes; elles se coupent les cheveux autour de la tête, de façon qu'ils ne leur couvrent pas le front & le visage comme cela arrive aux hommes. Quelques-unes les portent noués & attachés sur la tête. Les hommes & les femmes ont aux oreilles des anneaux d'argent ou d'or, ainsi qu'aux doigts. Les pauvres y passent des fils de soie.

L'habillement des deux sexes consiste en de longues robes; de peaux d'animaux en hiver, & en été d'étoffes de soie ou de lin, ou d'une espece de chanvre qui vient naturellement dans le pays. Le luxe dans les habits, & la méthode d'en changer souvent, sont inconnus ici. Dès qu'un Jessois a mis une fois un habit, il ne le quitte plus: il ne lave jamais, & il le garde jusqu'à ce que la vetusté le fasse tomber par lambeaux.

Les habitations Jessoises sont simples, & beaucoup plus propres qu'on ne le croiroit. Elles sont communément bâties sur la pente des collines, & rarement on en trouve plus de quinze ou vingt rassemblées en un même lieu. Nous avons tant de fois parlé de cabanes de sauvages, qu'il est aisé de se figurer que celles des Jessois ne sont pas autrement construites que les hutes que nous avons décrites. On remarque dans celles-ci qu'elles sont spacieuses, & qu'il s'y trouve une chambre séparée pour les femmes en couches, où les hommes n'entrent pas

pendant deux ou trois ſemaines. Les Hollandois diſent qu'elles reſſemblent beaucoup aux maiſons des payſans de Hollande. Des nattes de jonc ſervent à la fois à ces chambres de pavé, de table, de ſiege, & le plus ſouvent de lits. Tous les meubles conſiſtent en quelques uſtenſiles de cuiſine de terre brune, proprement verniſſée, & quelques petites pieces d'argenterie. Quelques-uns ont auſſi des chaiſes & des lits qui leur viennent du Japon, ainſi que des robes & des étoffes qu'ils ſuſpendent dans leurs maiſons pour les embellir.

Ces peuples ne connoiſſant pas l'agriculture ; la chaſſe & la pêche fourniſſent à leur ſubſiſtance. Ils n'ont pas plus de délicateſſe dans leur nourriture, que de propreté dans leurs habillemens. Tous leurs alimens, viande, racines, ou poiſſon, ſont aſſaiſonnés avec de l'huile de baleine, dont l'odeur ſeule dégoûteroit le plus hardi Européen. De petits bâtons, comme à la Chine, leur ſervent de fourchettes.

Les Jeſſois ne paroiſſent avoir que

des idées très-confuses de la divinité. Ils rendent hommage au soleil & à la lune, qu'ils regardent comme les auteurs de tous biens. Ils révérent aussi des êtres invisibles, qui sont, suivant eux, les maîtres des montagnes, des bois, des mers, & des rivieres. Mais le culte qu'ils leur rendent, n'est ni fixe ni réglé. Celui du soleil & de la lune est de même très-irrégulier, car ils n'ont ni prêtres, ni aucune pratique extérieure de religion. L'usage de l'écriture est absolument inconnu, & l'histoire du pays se transmet par tradition.

Les hommes s'occupent de chasse, de pêche, & à faire une partie des instrumens nécessaires à ces exercices. Leurs armes ordinaires sont les flèches, & une espéce de coutelas ou épée fort courte, comme on en voit au Japon. Ils l'attachent à une sangle comme les Persans. Le carquois est au côté droit, pendu à une écharpe autour de leur tête. Leurs arcs ont quatre ou cinq pieds de long, & sont faits de bois d'aune. Les flèches sont longues & bien travaillées.

Leurs canots ne ſont autre choſe que des troncs d'arbres creuſés, à quoi ils ajoutent quelques planches pour relever les côtés, ce qui leur donne environ un pied de bord. C'eſt dans ces petits bateaux qu'ils vont attaquer les veaux-marins & les baleines avec des harpons d'os, dont la pointe eſt armée de fer ou de cuivre. Ils ont tout ce qui leur eſt néceſſaire à cette pêche, & des ſaines pour prendre des autres poiſſons, telles que celles dont on ſe ſert en Hollande.

Les femmes on le ſoin du ménage, d'aprêter à manger, & de faire des habits & des nattes. Elles filent auſſi entre leurs mains cette eſpece de chanvre ſauvage dont il a été parlé, & elles en font d'aſſez bon fil.

On n'a remarqué aucune police, aucune forme de ſubordination ni de gouvernement parmi cette nation, ſinon qu'il ſe trouve des Princes auxquels on paie des tributs, mais qui n'exercent nulle juriſdiction.

Cette région ne renferme point de place qui mérite le nom de ville. La

capitale de tout le pays, qui se nomme Matsmay, & où leur Prince fait sa résidence, n'est que très-peu considérable par son étendue, par sa richesse & ses édifices. C'est de cette ville que ce Prince part tous les ans pour aller à Jedo rendre hommage à l'Empereur du Japon, & lui payer le tribut ordinaire, qui consiste en or, en plumes d'oiseaux, & en fourrures précieuses. L'ignorance des Jessois, & l'espece d'anarchie dans laquelle ils vivent, indiquent assez que la nature seule les dirige. Comme elle, leurs actions, leurs mouvemens sont droits, sans artifice, sans prétentions. On nous assure que ces peuples sont affables & civils envers les étrangers, & surtout envers ceux qui se familiarisent avec eux, & qui ont un air ouvert. Ils témoignent beaucoup de modestie; &, lorsqu'ils doivent paroître devant eux, ils font la révérence en inclinant la tête, & en portant la main sur leur poitrine. Ils sont bientôt apprivoisés, mangent & boivent aussi librement qu'ils font entr'eux.

Chaque homme prend ordinairement deux femmes, mais une seule, dit le P. Desanges, en porte le nom, & en a tous les droits. Leurs enfans sont tous blancs, lorsqu'ils viennent au monde. Toutes les femmes paroissent avoir beaucoup de modestie. Quand elles allaitoient leurs enfans, disent nos navigateurs dans leur journal, elles faisoient ensorte que nos Hollandois ne pouvoient rien voir de leur sein, dont elles ne découvroient que ce qu'il en falloit pour la bouche de leurs enfans (*b*). Elles portent ces enfans avec elles, suspendus sur leur dos par une sangle arrêtée autour de leur front. Si les petites filles, ajoutent-ils, qui courent quelquefois toutes nues par un beau temps, rencontroient quelques-uns de nos gens, elles témoignoient assez, en baissant la tête, & en croisant les jambes, la honte qu'elles avoient de paroître en cet état.

La jalousie est fort commune parmi ces peuples, & les porte aux extrémi-

---

(*b*) Voyages au nord, *tome III*, *page* 50.

tés les plus violentes. Un étranger ſurpris avec une femme ou une fille, eſt maſſacré impitoyablement. On l'étend par terre tout de ſon long, deux hommes lui tiennent les bras, & deux autres les jambes; le cinquieme, qui eſt chargé de l'exécution, tenant à deux mains une maſſue de fer, prend ſon élan à dix ou douze pas du criminel, & vient en danſant en décharger un coup ſur la tête de ce miſérable; puis on lui en donne encore pluſieurs autres ſur la poitrine. Les Jeſſois traitent de même les priſonniers deſtinés à la mort.

Ce rapport des Hollandois, au ſujet du ſupplice des adultéres, n'eſt pas conforme à celui du P. Deſanges, qui dit qu'en pareille circonſtance, le mari ou les parens de la femme ſéduite, ont ſeulement le droit d'ôter les armes au ſéducteur, ou tout au plus de le dépouiller toutes les fois qu'ils le rencontrent.

Cette différence vient peut-être de ce que le P. Deſanges n'a parlé que de la façon dont ils en uſent avec ceux

de

de leur nation, & que le récit des Hollandois se rapporte aux étrangers.

Les Japonois sont les seuls avec lesquels ces peuples fassent commerce. Ils portent au Jessois du riz, du sucre, des robes de soie, des pipes de cuivre, du tabac, du fer, des haches, des couteaux, des pendans-d'oreilles d'argent, des anneaux de différens métaux pour les oreilles & pour les doigts, & de petits vaisseaux vernissés propres à mettre les alimens. En échange, ils prennent du poissoin, des langues, & de l'huile de baleine, des fourrures, des plumes de plusieurs sortes d'oiseaux, de l'or & de l'argent qui se ramassent dans le sable de différentes rivieres. On rapporte que ce commerce se fait avec beaucoup de candeur & de bonne foi, sans ombre de fraude & de déguisement.

Ce qui facilite encore le commerce de ces peuples, c'est que le langage Jessois a beaucoup de rapport avec celui des Japonois ; la communication fréquente qu'ils ont ensemble a

fait disparoître peu-à-peu les différences qui s'y trouvoient, & rend familiere aux Jessois la langue Japonoise.

Nous avons remarqué, disent nos voyageurs Hollandois, que, lorsqu'ils buvoient auprès du feu, ils jettoient quelques gouttes d'eau en divers endroits du feu, comme par forme d'offrande. Ils plantent aussi autour de leur cabane de petits bâtons coupés, au bout desquels il y a de petits étendards, & nous en vîmes de même façon suspendus dans leurs maisons. Quand il se trouve un malade, on coupe de longs éclats de bois, on les lui lie sur la tête & sur les bras, & on le laisse en cet état.

En l'année 1643, il mourut à Acqueis, bourg de Jesso, beaucoup de monde de froid & de famine. Ils couvroient ces corps morts d'écailles d'huîtres, mais ils les mettent ordinairement dans de petites caisses, qu'ils tiennent élevées de terre sur quatre petits bâtons; &, au-dessus de ces cercueils, ils élevent une petite hute fort bien faite,

On ne voit point d'offrandes autour de ces bierres, comme sur les sépultures des Chinois.

Nous ne terminerons pas cet article, sans prévenir que le P. Charlevoix, dans son histoire du Japon, confond la terre de Jesso avec le Kamtschatka, & reprend meme Kœmpfer à ce sujet. Mais il est étonnant que l'auteur estimable de l'histoire moderne, qui a analysé le P. Charlevoix assez récemment, ait donné affirmativement la terre de Jesso pour le pays des Kurili, & placé le Kamtschatka derriere l'isle de Jesogarima. Vers le nord, dit-il, *page* 49, est un grand continent que les Japonois appellent Oku-jeso, c'est-à-dire, haut Jesso, les Russiens, Kamtschatka, & la plupart de nos géographes, terre de Jesso, ou d'Yesso.... Il y a un de ces peuples que les Russiens appellent Kurili, & qu'ils regardent comme une colonie de Japonois.

C'est une conjecture qui n'est pas bien fondée. Les Jessois ont les oreilles percées, portent des tabliers, jet-

tent au feu quelques gouttes d'eau, & ont encore différentes pratiques, qui feroient croire qu'ils sont d'origine Tartare, plutôt qu'une colonie de Japonois, chez lesquels on ne trouve point les usages [illegible] nous venons de rapporter (*b*).

Il est certain, ajoute M. l'abbé de Marsy, » que ce peuple, qui habite » dans la partie méridionale de Jesso, » dépend de l'Empereur du Japon, » sous l'autorité duquel il est gou- » verné par le Prince de Matsumay : « c'est ce qu'il est impossible de démontrer.

On voit que cette erreur provient de l'auteur original qu'il consultoit. Mais ce qui, du temps du P. Charlevoix, étoit un problême, n'en étoit plus un en 1753, temps où l'on nous a donné l'histoire moderne, & où les Russes avoient publié les nouvelles découvertes qu'ils avoient faites depuis 1725 jusqu'en 1742. On voit qu'en

(*b*) Considération de M. Buache, *page* 97.

1729, le capitaine Beering ayant doublé le cap d'Oskoy, le plus méridional du Kamtſchatka, on a reconnu qu'il eſt a onze degrés du Japon; ce qui ne peut convenir à la terre de Jeſſo.

Il eſt facile encore de rectifier ces erreurs, & de démontrer que le pays des Kurili n'eſt pas la terre de Jeſſo; 1°. parce qu'on ne nous dit pas qu'on ait vu des volcans dans cette iſle, au lieu qu'il s'en trouve deux dans la partie méridionale du Kamtſchatka qu'habitent les Kurili. D'ailleurs ces peuples paient tribut aux Ruſſes, & non à l'Empereur du Japon.

Altaſſow qui, comme nous avons dit, pénétra le premier au Kamſtchatka, & dans le pays des Kurili, dit qu'il n'y vit ni argent, ni cuivre, ni autre métal. Au lieu que toutes les relations parlent de la terre de Jeſſo, comme d'un pays extrêmement fertile en mines de toute eſpece.

Les ſçavans auteurs Anglois de l'hiſtoire univerſelle avouent eux-mêmes, dans le tome XX de la traduction

Françoiſe, qu'ils ont mal à propos confondu le pays de Jeſſo avec la preſqu'iſle du Kamſtchatka, & qu'ils ont eu tort (*c*).

(*c*) *Page* 528.

GRANDE TARTARIE.

INTRODUCTION.

Les conquêtes du fameux Gengis-Chan (*a*) ayant rendu la Tartarie célébre en Europe, cette vaste région, que l'on connoissoit à peine, excita bientôt l'avidité des marchands, & la curiosité de plusieurs voyageurs, qui partirent pour ces contrées.

Mais ce qui ouvrit le chemin à ces

(*a*) Ce conquérant naquit en l'an 1164, & mourut en 1227, après avoir réduit sous son obéissance presque toute l'Asie. *Histoire du grand Gengiskan, par M. Petit de la Croix, in 12, 1710.*

entreprises, ce fut le zéle du pape Innocent IV. Ce souverain pontife prit la résolution d'envoyer des missionnaires aux successeurs du héros Tartare, pour leur persuader de cesser leurs conquêtes destructives, & les amener à la religion chrétienne.

En 1246, Jean-Plan Carpin (*b*), cordelier Polonois, reçut les ordres du pape, & partit, accompagné d'un nommé Benoît, aussi Polonois, pour se rendre à la cour de Kajukan, petit-fils de Gengis-Chan, & qui lui avoit succédé à l'empire. Le voyage de Carpin n'apportât pas plus d'avantages à la religion, que celui de plusieurs autres religieux de l'ordre des freres prêcheurs, que le même pontife fit partir les années suivantes.

Louis IX, Roi de France, connu

(*b*) On trouve l'extrait du voyage de Plano Carpini dans le septieme volume du recueil des voyages au nord, *pag.* 330, *édition d'Amsterdam.*

Dans le *Speculum Historiale* de Vincent de Beauvais, religieux de l'ordre de S. Dominique, & dans l'histoire générale des Voyages, *tom. VII*, *édition in-4°.*

plus glorieusement sous le nom de S. Louis, entreprit de suivre l'exemple des pontifes Romains. Il fit partir en 1253, dans les mêmes vues, un capucin nommé Guillaume Rubrusquis, à qui il ordonna de se rendre à la cour de Mangukan, qui avoit succédé à Kajukan en 1248. Cette ambassade n'ayant pas été plus heureuse que les précédentes, on revint de l'idée qu'on s'étoit formée de ces pieuses expéditions, & on ne songea plus à en faire de nouvelles. Il n'y eut que quelques papes (c) qui continuerent d'entretenir une sorte de liaison avec ces pays & les Princes Tartares, pendant l'espace d'un siecle, mais sans aucun fruit pour la religion.

Cependant si le zéle apostolique n'avoit eu aucun succès, relativement à la religion, il ne laissa pas que d'inspirer de la curiosité à différens

(c) Ces pontifes sont Alexandre IV en 1256, Nicolas IV en 1272, Boniface VIII en 1300, Clement V en 1307, Jean XII en 1322, Benoît XII en 1328 & 1341, Innocent VI en 1354, Urbain V en 1365, & Urbain VI en 1378.

voyageurs, en constatant l'existence d'un pays qu'on représentoit comme le plus riche du monde. Il faut convenir malgré cela qu'il n'est guères possible d'accorder quelque croyance aux relations de ces missionnaires anciens. On voit que leur zéle, quoiqu'il fut très-étendu, étoit encore fort au-dessous de leur crédulité. Tous leurs récits sont remplis d'absurdités si choquantes, de prodiges si singuliers, de faits si merveilleux, qu'ils nous retracent à chaque page la barbarie de ces siecles grossiers, où la raison humaine étoit ensevelie dans les ténébres de l'ignorance.

En 1272, Marc Paul, Vénitien, s'y rendit avec son pere & son oncle, par le simple motif du commerce. Son voyage eut un succès qui surpassa ses espérances.

Soixante ans après (en 1332), un Anglois, nommé Mandeville, employa trente trois ans à visiter les régions orientales; &, pendant plus de trois siecles, on ne connoît pas d'autre voyageur qui l'ait suivi.

Ce n'eſt qu'au commencement du ſiecle dernier, que les Jéſuites, voulant trouver une route par terre pour aller à la Chine, viſiterent une partie de la Grande Tartarie & du Tibet, dont ils ont donné une relation.

Nous avons auſſi celles des PP. Verbieſt & Gerbillon, miſſionnaires, qui firent différens voyages en Tartarie, à la ſuite de l'Empereur Cang-hi, ou par ſon ordre. On ne peut diſconvenir que les relations du P. Gerbillon, Jéſuite François (*d*), qui fit huit voyages dans la Tartarie orientale, ne répandent beaucoup plus de jour ſur cette contrée, que toutes les relations des autres voyageurs anciens & modernes. La faveur où il étoit auprès de l'Empereur de la Chine, l'étendue de ſes talens, & ſon habileté dans les mathématiques, le mi-

(*d*) Ces miſſionnaires jouent un grand rôle dans l'hiſtoire de la religion chrétienne établie à la Chine. Nous faiſons connoître quelles étoient leurs occupations à la cour de l'Empereur dans la deſcription de cet empire, qui fait la matiere des volumes ſuivans.

rent à portée de faire des observations aussi certaines qu'exactes dans les cantons qu'il parcouroit. C'est ce qui nous a fait attacher particulierement à ses journaux, & donner à ses récits la préférence qu'ils méritent sur tous ceux qui les ont précédés. Le P. Duhalde les a publiés dans le quatrieme volume de la description de l'Empire de la Chine.

Nous avons encore puisé des connoissances intéressantes sur ces contrées dans l'histoire généalogique des Tatars, dans la description de l'empire Russien par le baron de Stralhenberg, & dans différens auteurs.

GRANDE - TARTARIE (a).

Nous comprenons ici ſous le nom de Tartarie toute cette partie de notre continent ſituée en Aſie, & qui en fait près de la moitié. Ses bornes à l'eſt ſont la mer du Kamtſchatka ; au nord la Sibérie ; à l'oueſt, le royaume d'Aſtracan, dépendant de l'empire de Ruſſie, & la mer Caſpienne ; au ſud, la Perſe, le Mogol, les royaumes d'Arracan & d'Ava, & l'empire de la Chine.

Cette vaſte étendue de pays, qui comprend environ cent degrés de longitude, & vingt de latitude dans ſa plus grande largeur, eſt partagée en

(a) On donne le nom de Grande Tartarie à cette contrée, parce qu'elle eſt beaucoup plus étendue que l'autre, qu'on appelle la Petite Tartarie. Celle-ci eſt ſituée en Europe, ſur les bords ſeptentrionaux de la mer Noire.

différentes ſouverainetés, qui appartiennent à pluſieurs Princes, & à l'Empereur de la Chine.

Pour éviter la confuſion & répandre plus de clarté dans nos deſcriptions, il eſt bon de diviſer cette immenſe région en quatre parties.

Dans la premiere, ſeront renfermés la Grande-Bukarie, qui eſt le pays des Tartares Uſbecs, le pays de Charaſm, le Turkeſtan, qui contient la Caſatchia Horda, & les Karakalpaks leurs alliés. Ces différens peuples mahométans, étant voiſins de la Perſe, nous en parlerons à la ſuite de la deſcription de cet empire.

Le pays des Calmouques ou Eluths avec ſes conquêtes, c'eſt-à-dire, les états du Coutaiſch, dont le royaume de Caſghar, appellé la Petite-Bukarie, fait partie, formeront la ſeconde. C'eſt proprement la Tartarie indépendante.

La troiſieme diviſion comprendra le pays des Mongales, qu'on diſtingue en Tartares Orientaux, appellés Tartares Mantcheous, ou de Nieuche, deſ-

quels est sortie la famille régnante des Empereurs Chinois, & les Kalkas, ou Mongales qui habitent à l'ouest de la Chine.

Le pays de Tangut, ou de Thibet, occupé par le Grand Lama, sous la protection du Grand Cham des Calmouques, formera la quatrieme partie de la Grande-Tartarie. Nous en traiterons immédiatement après avoir décrit le Japon.

TARTARIE INDÉPENDANTE ;

OU

PAYS DES CALMOUQUES OU ELUTHS.

TOUT le pays habité par les Calmouques, en y comprenant la Petite-Bukarie, dont ils ſont les maîtres, s'étend en latitude depuis le quarantieme degré juſqu'au cinquantieme. Sa longitude comprend trente-quatre degrés, commençant au ſoixante-ſeizieme dégré, & finiſſant au cent dixieme.

Les bornes de cette région ſont, au ſud, le Tangut & la Grande-Bukarie ; à l'oueſt, le pays de Charaſm & le Turkeſtan, où habitent les Kirikaiſaquis ; au nord, la Sibérie, & à l'eſt, le pays des Mongales, ou le grand deſert de Goby ou de Chamo.

Dans cet état, le pays des Calmou-

ques n'a pas moins de quatre cent de nos lieues de longueur, & deux cent cinquante lieues dans sa plus grande largeur, en déclinant un peu du nord-est au sud-est.

Cette vaste région étant située dans un beau climat, est par-tout extrêmement fertile. Mais de son élévation, qui est peut-être la plus considérable du globe, il résulte un inconvénient désagréable ; c'est qu'en plusieurs endroits on manque d'eau. Le P. Verbiest met en évidence cette étrange hauteur, par le récit de ses opérations géométriques. Dans un voyage qu'il fit en 1683 dans la partie occidentale du pays des Mongales, qui est au même niveau que celui des Calmouques, ce missionnaire assure qu'ayant mesuré, par ordre de l'Empereur, la hauteur d'un endroit éloignée d'environ cent lieues de la grande muraille, il avoit trouvé qu'il excédoit en hauteur la mer la plus proche de Pékin de trois mille pas géométriques, ce qui fait une lieue commune de France.

Cette grande élévation fait encore que ce pays est très-froid, en comparaison des autres contrées qui sont situées sous la même latitude. Tous ceux qui l'ont fréquenté, s'accordent à dire que, même dans le cœur de l'été, le vent de nord est si pénétrant, qu'on a besoin de se bien couvrir la nuit pour n'en être pas incommodé; & que, dans le mois d'août, une seule nuit produit fort bien de la glace de l'épaisseur d'un écu & même de deux. Verbiest confirme ce rapport, en disant qu'aux mois de juillet & d'août, pendant son voyage, on étoit obligé de prendre, principalement la nuit, de gros habits & des fourrures. Le salpêtre, dont ces contrées sont remplies, dit ce missionnaire, concourt sûrement avec leur extrême élévation à produire un pareil froid. Souvent, à trois ou quatre pieds de profondeur, on en tiroit des mottes de terre toutes gelées, & même des morceaux de glace.

Bien que la plus grande partie des rivieres d'Asie prennent leurs sources

dans les montagnes de la Grande-Tartarie, cependant il se trouve beaucoup d'endroits où il n'y a pas d'eau; ensorte qu'elle ne peut être habitée que dans le voisinage des rivieres & des lacs. C'est aussi la raison pourquoi on trouve tant de deserts dans cette région. Les Russes les nomment *stepp*. Si l'on en excepte celui de Goby ou de Chamo qui est très-sabloneux, & s'étend l'espace de quatrevingt lieues, dans lequel on voit différentes branches ou mauvaises veines répandues çà & là, tous les autres stepps ne sont pas aussi affeux qu'on le croit. On y rencontre en différens endroits de bons pâturages, où l'herbe est très-abondante. Elle y croît en peu de temps, & devient très-haute; mais l'eau manquant à ses racines, elle se séche bientôt, & devient à rien. Au commencement du printemps, les habitans mettent le feu à cette herbe séche, & la flamme se répandant aussi loin qu'elle trouve de la substance, embrase quelquefois plus de cinquante lieues. La nouvelle herbe croît ensuite

avec tant de force, qu'en moins de quinze jours elle s'éleve à la hauteur de trois pieds ; ce qui prouve qu'il ne manque que de l'eau pour faire de ces terres les campagnes les plus fertiles du monde.

Les parties qui sont arrosées par les fontaines & les rivieres pourroient suffire à la subsistance du quadruple actuel des habitans, si elles étoient bien cultivées ; mais les Calmouques ne se donnent pas cette peine. Ignorant ce que c'est qu'agriculture, ils ne subsistent que du produit de leurs bestiaux qu'ils conduisent successivement, tantôt dans un canton, tantôt dans un autre ; jusqu'à ce qu'ils aient mangé tout le pays, qui est à leur discrétion.

Malgré sa fertilité, le pays des Calmouques ne produit point de bois de haute futaye de quelque espéce qu'il puisse être, excepté en quelques lieux vers les frontieres. Tout le bois qu'on trouve dans le milieu du pays, consiste en des arbrisseaux qui n'ont pas plus de huit à dix pieds de hauteur, & qui sont même très-rares.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici beaucoup de connoissances dans l'histoire naturelle du pays des Calmouques. Il n'a jamais été visité qu'à la hâte & sur les confins. Ainsi les notions que l'on a se réduisent à ce que nous avons pris soin de rassembler.

On ne nous a pas laissé la description d'une seule plante.

A l'égard des animaux, on rapporte qu'on trouve sur les montagnes, qui séparent la Calmoukie de la Sibérie, des goulus ou gloutons, des chévres sauvages qui habitent les montagnes qui séparent ce pays de la Sibérie, & une autre espece de chévres rousses qui restent dans les plaines.

Les chévres sauvages des montagnes y sont en grand nombre, & different peu des nôtres. Elles sont de la même espece que celles qu'on voit dans les Alpes & sur les montagnes de la Suéde (*a*).

Les chévres jaunes, dit le P. Ger-

(*a*) M. Linnæus en a donné la description. *Fauna Suecica*, *page* 15, n.

billon, font une espece particuliere de chévres propres à la Tartarie. Ce ne sont ni des gazelles, ni des daims, ni des chevreuils. Les mâles ont des cornes qui n'ont pas plus d'un pied de longueur fort droites, non pas cependant perpendiculaires, mais un peu inclinées sur le dos, & recourbées en devant & très-pointues. Elles sont très noueuses depuis leur racine jusqu'à la courbure qu'elles font à leur extrémité. Ils ressemblent à nos moutons par la tête, & aux daims par la taille & le poil, mais ils ont les jambes plus longues & plus minces. Ils sont extrêmement legers; &, comme ils courent longtemps sans se lasser, il n'y a point de chiens ni de levriers qui puissent les atteindre à la course. Ils ont la chair tendre, & d'assez bon goût. Ces animaux marchent en troupes fort nombreuses, & s'arrêtent volontiers dans des plaines désertes, où l'on ne trouve ni ronces ni buissons. Jamais on ne les voit dans les bois. Leur timidité est extrême. Dès qu'ils apperçoivent un homme,

ils courent jusqu'à ce qu'ils l'aient perdu de vue, sur une ligne droite, & toujours à la file, sans qu'on en voie jamais deux de front.

Un caractere particulier de ces animaux, c'est qu'ils ont, les mâles seulement, au gosier une protubérance, qui a cinq pouces de long & trois de large. Cette espece de goître croît, dit M. Gmelin, vraisemblablement avec l'âge, ou en proportion des cornes, car elle est à peine sensible dans un de ces animaux d'un an.

C'est à tort, continue notre observateur, que Messerschimid appelle cet animal *potamophobos*. Il n'a pas plus d'horreur pour l'eau que tous les autres animaux. Plusieurs Tunguses m'ont rapporté que, lorsqu'il est poursuivi par des chasseurs, il passe très-bien les fleuves à la nage. Ce qui prouve clairement que cet horreur de l'eau n'est qu'une prétendue fable, c'est ce que m'a raconté à Selenginsk le brigadier Bucholz. Il m'a assuré qu'une chévre de cette espece, qui avoit été apprivoisée & élevée dans sa maison, étoit si fort

attachée au domestique qui avoit soin d'elle, qu'elle le suivoit par-tout ; que même lorsque les circonstances exigeoient que ce domestique passa la Selinga, la chévre se jettoit à la nage dès qu'elle voyoit la nacelle s'écarter, & alloit le retrouver à l'autre bord (*b*).

On voit dans les plaines des liévres, des perdrix, des cailles, des faisans, & une sorte de grands oiseaux blancs qui ont les jambes, les pieds & le bec rouges, & qui paroissent être des grues.

Les lacs qui se trouvent en quelques endroits des frontieres, sont couverts de canards & d'oies sauvages, & peuplés d'excellens poissons.

Les Calmouques nourrissent un grand nombre de chevaux, des chameaux, des bœufs, des vaches & des moutons.

Tous ces animaux différent peu de ceux que nous connoissons, à l'exception des bœufs, des vaches & des mou-

(*b*) *Caprea campestris gutturosa cornibus nec ramosis, nec deciduis. Novi com. tome V, page 349.*

tons,

tons, qui paroiſſent être d'une eſpece particuliere.

M. Gmelin nous apprend (c) que les bois renferment une eſpece de bœufs ſauvages très-cruels & indomptables, que les Calmouques appellent *boucha*. Ils rapportent qu'à moins que cet animal ne tombe de ſa bleſſure lorſqu'il eſt atteint, il pourſuit le chaſſeur avec furie jusqu'à ce qu'il l'ait joint. Alors, il le prend avec ſes cornes, & le jette en l'air de toutes ſes forces. Mais ſa rage n'eſt pas ſatisfaite d'avoir fait ſauter ainſi ſon adverſaire une ſeule fois, il le reprend, & le jette en l'air une ſeconde, une troiſieme & même une quatrieme fois, jusqu'à ce qu'enfin il s'apperçoive qu'il ne donne plus aucun ſigne de vie. On m'a aſſuré encore, continue notre ſçavant, que ces mêmes bœufs enfonçoient quelquefois leurs cornes dans le corps d'un chaſſeur, de façon qu'ils le portoient ainſi planté ſur leurs têtes, jusqu'à ce que le cadavre tombât en morceaux.

(c) *Novi commentarii, &c., tome V, page* 340.

Cette même espece de bœufs est commune dans les montagnes du Tibet.

Les vaches des Calmouques son assez semblables aux nôtres par la forme du corps, mais elles ont toutes les cornes tournées sur le dos, & recourbées, par la pointe, un peu en dedans. Cette vache est noire par-tout le corps, excepté au front & à l'épine du dos, qui sont blancs. Son poil & la criniere qu'elle a au col sont très-longs, tel que le poil de bouc, & le fanon pend jusques sur ses genoux; son dos est relevé en bosse. Sa queue est comme celle d'un cheval, longue & blanche. Elle a les pieds faits comme ceux du bœuf, ceux de devant noirs & les autres blancs. A chaque paturon, en devant & en arriere, est une grosse houppe de poils très-longs. Sa fiente est comme celle de vache, mais un peu plus solide. Lorsqu'elle urine, elle pousse le corps en arriere au lieu de le porter en devant. Elle ne mugit point; mais grogne comme les cochons. J'en vis une, dit M. Gmelin, chez le Gou-

verneur de Sibérie, qui la nourriſſoit depuis longtemps, elle étoit très-féroce, & menaçoit de ſes cornes tout ceux qui l'approchoit, à la réſerve de celui qui lui apportoit à manger. Elle agite & préſente la tête pour frapper, de la même façon qu'un bélier qui ſe prépare au combat. La vue d'une vache domeſtique lui paroît inſupportable. Elle grogne dès qu'il s'en préſente une devant elle; & la menace juſqu'à ce qu'elle l'ait perdu de vue. Rubruſquis a dit que ces vaches ne peuvent ſouffrir l'accouplement, à moins qu'on ne chante; & qu'elles ont le rouge en horreur. J'ai oui dire à des Calmouques qu'ils n'avoient jamais entendu parler de la néceſſité de chanter lors de l'accouplement de ces animaux; &, quant à la ſeconde obſervation, je n'ai rien vu qui confirme le rapport de nos pieux relateurs. Les Calmouques nourriſſent deux eſpeces de vaches. La premiere, qui vient d'être décrite, ils l'appellent *ſarluk*; & l'autre *chainuk*. On m'a aſſuré qu'on en uſoit avec ces vaches, comme nous avec les nôtres.

Les moutons (*d*) sont beaucoup plus gros & plus grands que les nôtres, à qui ils ressemblent parfaitement : mais ils ont des cornes courbées en demi cercle, & qui forment plusieurs circonvolutions en rentrant en dedans. Leur queue a environ un pied de long, autant de large, ce qui la rend presque quarrée. Elle est divisée en deux parties par une ligne qui la traverse par le milieu de sa largeur. A mesure que la queue s'aggrandit, cette ligne se noircit, & devient plus obscure. Toute cette queue n'est qu'un morceau de graisse. Cette ligne de séparation y pénétre de façon, que, lorsque la queue est dépouillée de sa peau, elle présente la figure de fesses d'hommes.

Tous les Tartares, quoique sûre-

(*d*) *Ovis laticanda, Novi commentarii, tome V, page* 32 & 243.

Voyez aussi Hérodote, *liv.* 2. Elien, *liv.* 10, *chap.* 4. Ils disent que des brebis pareilles à celles-ci, qu'ils placent en Arabie, ont des queues de trois coudées qu'elles traînent après elles comme un char. Quelle fable !

ment issus d'une même source, se distinguent en trois branches, qui sont les Tartares appellés simplement de ce nom, & qui sont tous mahométans, les Calmouques & les Mongales.

La nation des Calmouques ou Eluths est la plus considérable des trois. Le nom de Calmouques, sous lequel elle est désignée particulierement, est un surnom qui lui a été donné par les Tartares mahométans, en haine de l'idolâtrie qu'elle professe. Les Russes, qui avoient emprunté ce nom des Tartares mahométans, nous l'ont ensuite transmis, & on ne les connoit pas en Europe sous un autre nom. C'est une injure pour ses peuples, qui prétendent avoir bien plus de droit au nom de Mongols ou Mongales, qu'on donne aux habitans de la Tartarie orientale, quoique ceux-ci ne soient que les descendans des Tartares chassés de la Chine en 1368. On ne sçait ni en quel temps, ni à quelle occasion le nom de Calmouque a commencé à s'introduire parmi les Tartares mahométans.

Les Calmouques ſont en général d'une taille médiocre, mais bien priſe & très-robuſte. Ils ont la tête groſſe & large, le viſage fort plat, le teint de couleur olivâtre & brûlé, les yeux noirs fort brillans, mais trop éloignés l'un de l'autre, & très-peu ouverts, quoique bien fendus. Leur nez eſt extraordinairement écraſé, & preſque ſi bien de niveau avec le reſte du viſage, qu'on n'en diſtingue gueres que le bout, ſous lequel on voit deux trous qui forment les narines. Ils ont les oreilles extrêmement grandes & ſans bords, très-peu de barbe, & des cheveux noirs auſſi forts que du crin. L'uſage eſt de les raſer entierement, à l'exception d'une ſeule touffe au ſommet de la tête qui tombe ſur leurs épaules, & qu'ils laiſſent dans toute ſa grandeur naturelle.

Pour réparer en quelque façon ces difformités, la nature leur a donné une fort jolie bouche, aſſez petite avec de petites dents blanches comme l'ivoire, une jambe parfaitement bien faite, & une juſte proportion dans tous les membres.

Les femmes Calmouques ont à peu près les mêmes traits que les hommes, mais moins grossiers. Toutes sont communément d'une taille avantageuse, & très-bien faites.

L'habillement de ces Tartares consiste en une toile de coton, qui est appellée par les Russes *kitayka*. Leurs culottes sont de même étoffe, ou quelquesfois de peaux de mouton, & extrêmement larges. Dans les contrées méridionales, ils ne portent point de chemise en été, & se contentent d'une peau de mouton sans manches, qui touche à leur peau, & dont la partie laineuse est en dehors. Les pans de cette veste se renferment dans leurs culottes, & leurs bras demeurent nuds jusqu'aux épaules. Mais, dans les cantons septentrionaux, ils mettent une chemise sous cette veste. Dans l'hiver, ils portent par-dessus une espece de robe de peaux de mouton qui descend jusqu'à mi-jambe, & dont la laine est tournée en dedans pour avoir plus de chaleur. Les manches de cette pellisse sont si longues, qu'ils sont obligés de

les retrousser lorsqu'ils veulent travailler. Un petit bonnet rond, orné communément d'une houpe de soie ou de crin d'un rouge éclatant & bordé de peau de renard ou autre leur tient lieu de chapeau. Leurs bottes, qu'ils portent continuellement, sont extrêmement grossieres, & d'une grandeur si excessive, qu'elles les incommodent beaucoup en marchant.

Les femmes sont à peu près habillées dans le même goût des hommes. En été, c'est la seule chemise de *kitayka*, & en hiver une longue robe de peaux de mouton, avec un bonnet semblable à celui des hommes.

Le rouge est la couleur favorite de ces peuples, ainsi que de tous les autres Tartares. Les Princes, quoique fort mal pour le reste de leur parure, ne manquent jamais de porter une robe d'écarlatte dans les occasions d'éclat. Les chefs de Hordes resteroient plutôt sans chemise que sans cette premiere robe, & les femmes de qualité auroient fort mauvaise opinion de leur parure, si cet ornement leur manquoit. Il n'y

a pas jusqu'aux gens du commun, parmi les Tartares, qui n'affectent de porter des robes d'étoffe rouge, pour peu qu'ils soient à leur aise. Ce goût s'est même répandu jusques chez les Tartares de Sibérie. En un mot; dans toute l'Asie septentrionale on tire plus d'avantage d'une piece d'étoffe rouge, que du triple de sa valeur en especes.

C'est dans des hutes portatives ou des tentes qu'habitent les Calmouques. Elles sont rondes & soutenues par de grands pieux d'un bois léger joints par des bandes de cuir, afin qu'on puisse les transporter avec plus de facilité. En dehors, ces hutes sont couvertes d'un feutre fort épais, qui les défend du froid & du mauvais temps. Au milieu du toît est une ouverture, qui sert à la fois de fenêtre & de cheminée. Directement au-dessous est placé le foyer. Les lits sont arrangés autour de la hute contre les parois.

Les Taiska ou chefs de tribus & autres gens de distinction, se bâtissent des logemens plus spacieux & plus commodes. Pour l'été, ils ont de gran-

des tentes de *kitayka* ; & pour l'hiver, des loges de planches couvertes de feutre, qu'on peut dresser & abattre en moins d'une heure.

Le petit nombre d'habitations fixes, qui se trouvent dans le pays des Calmouques, est bâti comme les hutes, à l'exception du toît qui a la figure d'un dôme. Mais on n'y voit ni chambres, ni fenêtres, ni greniers. Tout l'édifice est composé d'une seule piece d'environ douze pieds de haut. La porte de toutes ces habitations, soit fixes soit mobiles, est toujours tournée au sud, pour être à l'abri du vent du nord, qui, comme nous l'avons dit, est très-piquant dans toute cette contrée.

La nourriture ordinaire des Calmouques est la chair de cheval & de mouton. Ils mangent rarement de celle de bœufs ou de veaux. Jamais il ne touchent à celle de porc, ni à la volaille. Leur boisson ordinaire est du kammes (*e*), qui provient du lait de jument

(*e*) Ce kammes se fait en battant le lait de jument & le remuant extraordinairement dans une machi-

préparé. Ils préférent ce lait à celui de vache, parce qu'il est plus gras & plus fort. D'ailleurs cet usage vient aussi de la nécessité. On a observé que, dans presque toute la Tartarie, les vaches ne veulent pas se laisser traire. Elles nourrissent, à la vérité, leurs veaux, mais aussitôt qu'ils sont sevrés, elles ne souffrent plus qu'on touche à leurs mammelles; & elles perdent leur lait cette séparation.

Avec leur lait de jument, les Calmouques font encore une sorte d'eau-de-vie, qu'ils aiment beaucoup. Leur méthode est de commencer par le rendre aigre, ce qui ne demande que l'espace de deux nuits. Mettant ensuite ce kammes dans des pots de terre qu'ils bouchent soigneusement avec une

---

ne, de la même maniere qu'en France on bat le beurre. Lorsqu'une partie de ce lait s'est condensée & formée en beurre, celle qui reste liquide est le kammes; mais il est différent de notre petit-lait de beurre, en ce qu'il pique la langue aussi agréablement que le plus excellent vin. *Histoire de Gengis-Chan, chap. 50, page 456.*

ſorte d'entonnoir pour la diſtilation, ils en tirent ſur le feu une liqueur auſſi claire & auſſi bonne que de l'eau-de-vie de grain, après l'avoir paſſée deux fois par le feu. Ils appellent cette eau-de-vie arak ; ainſi que les Indiens, qui donnent ce nom à toutes les liqueurs fortes.

De même que tous les autres Tartares, les Calmouques aiment beaucoup à boire. S'ils ne ſont pas des ivrognes achevés, dit l'auteur des notes de l'hiſtoire généalogique des Tartares, c'eſt plutôt faute d'occaſion que de volonté. Lorſqu'ils peuvent avoir des liqueurs fortes, ils ne ceſſent d'en boire, que lorſqu'ils ne peuvent plus ſe ſoutenir ; en quoi ils différent beaucoup du reſte des Orientaux, qui ont l'ivrognerie en horreur, & à qui même la religion en fait un crime. Les Tartares veulent-ils ſe réjouir entre eux ? chacun apporte la proviſion qu'il a recueillie, & l'on ſe met à boire jour & nuit, ſans quitter la table, juſqu'à la derniere goutte. Ils n'ont pas moins de paſſion pour le tabac ; hommes,

femmes, enfans; tout le monde en fait un usage excessif.

Pour ce qui est du caractere de ces peuples, il est excellent. Les Calmouques sont attachés aux principes naturels de l'honnêteté, & ne cherchent à nuire à personne, pourvu qu'on ne les attaque pas. Ils sont extrêmement courageux; mais ils ne vivent pas de pillage, comme les Tartares mahométans, avec lesquels ils sont continuellement en guerre.

Ces peuples n'ont d'autres occupations que la chasse, & le soin de changer de résidence. Pour chasser avec plus d'avantage, ils s'assemblent tous à cheval, au nombre quelquefois de mille, deux mille, ou plus. Après avoir embrassé une grande étendue de pays par un vaste cercle, ils se rapprochent tous insensiblement d'un point marqué, en étrécissant toujours l'enceinte, & en formant deux ou trois à mesure que leur nombre devient trop considérable pour la circonférence de la premiere. De cette façon le gibier renfermé paroît à découvert, on en fait un grand

carnage, & on le partage.

Chaque tribu a un terrein désigné pour la subsistance de ses troupeaux. Le Taiska assigne à chaque famille ce qui lui est nécessaire, à proportion de ses bestiaux ; & elle ne peut sortir ni des limites particulieres marquées par le Taiska, ni de celles générales qui bornent les possessions de la tribu.

La nécessité où sont ces peuples de changer souvent de demeure pour entretenir leurs bestiaux, leur a fait inventer des chariots fort commodes pour transporter leurs hutes.

Ces voitures ont deux flêches moins épaisses & moins longues que les nôtres, & d'un bois très-souple & très-léger. Elles sont jointes à l'essieu par un de leurs bouts, & placées entre le corps du chariot & la roue par le moyen d'une corde. Cette corde est attachée à un demi pied de distance de l'extrêmité des flêches qui vient répondre au bout de l'essieu, lequel avance hors du moyeu de la roue ; ensorte que la roue, qui est assez petite, joue des deux côtés du chariot, entre la flêche

& la corde.. Le cheval marche entre ces deux flêches. Sur son dos passe une autre branche d'un bois extrêmement flexible en forme de demi-cercle, qui est attaché des deux côtés au harnois du cheval. Les flêches sont aussi attachées aux deux bouts de ce demi-cercle. Les Tartares prétendent que de cette façon le cheval est beaucoup moins fatigué ; & en effet, quoique leurs chevaux ne paroissent pas des plus vigoureux, un seul suffit pour tirer un chariot bien chargé pendant l'espace de cent lieues. Mais il faut observer que ces voitures ne sont pas fort grandes. Si l'on veut y mettre plusieurs chevaux, on les place devant le premier, ou bien on les attache au dernier essieu. C'est sur ces chariots qu'on charge la hute & le bagage qu'on conduit au lieu qu'on a choisi pour établir un nouveau domicile. Rien ne coûte moins à un Tartare qu'un pareil déménagement. En moins de vingt-quatre heures, il se trouve à quinze ou vingt lieues de l'endroit qu'il quitte, aussi commo-

dément établi qu'il étoit auparavant.

Dans l'intérieur de leurs maisons, les Calmouques n'ont d'autre affaire que de boire & de dormir. Ce sont les femmes qui prennent soin du ménage & du bétail. Les vieilles surtout sont chargées de l'administration des familles.

Ils ont la liberté de prendre autant de femmes qu'il leur plaît, sans y comprendre leurs concubines, qu'ils choisissent parmi leurs esclaves. Le choix de leurs femmes n'est restraint ni par la parenté, ni par aucune loi. Un Calmouque épouse sa plus proche parente, à l'exception de sa mere. Le mariage d'un pere avec sa fille n'est même pas sans exemple. D'un autre côté, ils cessent de coucher avec leurs femmes dès qu'elles ont atteint l'âge de quarante ans. Ils les regardent alors comme autant de servantes, à qui ils accordent la subsistance pour prendre soin de leurs maisons, & des jeunes femmes qui leur succédent.

Il n'y a aucune distinction établie entre les enfans qui naissent des concubines & ceux des femmes légitimes. Les

uns & les autres ſont légitimes & habiles à hériter de leurs peres, avec cette ſeule différence que, dans la famille d'un Kan, d'un Taiska, ou d'un Murſe, ou chef de tribu, le fils aîné des femmes ſuccéde à la dignité du pere par préférence à ceux qui ſont nés des concubines; à moins que la violence ou l'intrigue n'en diſpoſent autrement.

Mais, quoiqu'ils mettent ſi peu de différence entre les enfans, il n'en eſt pas de même à l'égard de ceux qu'ils peuvent avoir d'une femme publique. Ils ſont regardés avec mépris; & il eſt très-rare de les voir partager la ſucceſſion de leur pere, ſurtout entre les perſonnes de diſtinction, par la raiſon que la vérité de leur origine eſt trop incertaine.

Chez tous les Tartares, le pere étant en quelque maniere le ſouverain de ſa famille, rien n'approche du reſpect que les enfans, de tout âge & de toute condition, lui rendent. Mais ils n'ont pas les mêmes égards pour leur mere, à moins qu'ils n'y ſoient obligés par d'autres raiſons que celles du

ſang, & généralement les femmes ſont peu eſtimées chez tous ces peuples.

Lorſqu'un pere vient à mourir, ſes enfans ſont obligés de paſſer un certain temps dans les pleurs, & de ſe refuſer toutes ſortes de plaiſirs. Ils doivent même renoncer pendant pluſieurs mois au commerce de leurs femmes. C'eſt en outre un devoir indiſpenſable pour les enfans de ne rien épargner pour donner un grand éclat aux funérailles de leurs peres, & ils ſont tenus d'aller au moins une fois par an viſiter ſon tombeau, & rendre hommage à ſa mémoire.

C'eſt une coutume établie que d'enterrer avec les morts, quelquefois ſon meilleur cheval, avec ſes armes & différens uſtenſiles de ménage.

On ne trouve parmi les Calmouques aucune teinture des beaux arts ni des ſciences ; cependant on a découvert dans leurs terres pluſieurs monumens qui indiquent que ce pays a eu autrefois des habitans moins barbares & plus induſtrieux. La certitude que l'on a, vient de différentes décou-

vertes qui ont été faites depuis le commencement de ce ſiécle. C'eſt particulierement dans les deſerts, qui ſéparent au nord-oueſt la Sibérie de la Grande-Tartarie, qu'on voit de petites collines ſous leſquelles on trouve des ſquelettes d'hommes, accompagnés de ſquelettes de chevaux, & de pluſieurs petits vaſes d'or & d'argent. Les Ruſſes, qui alloient ſouvent y fouiller avant que les Calmouques s'y fuſſent oppoſés & en euſſent tué pluſieurs, en ont auſſi retiré, dit M. de Stralhenberg (*f*), toutes ſortes d'uſtenſiles, des urnes de terre, des ornemens d'habits, des ſabres, des poignards, des couteaux, des équipages de chevaux, quantité de petites idoles & des médailles d'or & d'argent. On y a trouvé des jeux entiers d'échecs en or, des eſpeces de miroirs, & de groſſes plaques ſur leſquelles le mort étoit couché. Tel eſt l'état des tombeaux des gens conſidérables. Ceux des autres

(*f*) Deſcription de l'empire Ruſſien, *tome II*, *page* 203.

n'étoient garnis que d'ustensiles de cuivre, de fer, de laiton, &c. Je dois remarquer encore que toutes les armes, &c., qu'on n'y a trouvées ne sont pas forgées comme les nôtres ; mais elles sont de fonte, & pour la plupart de cuivre. Plusieurs de ces tombeaux sont aussi hauts qu'une maison, & construits ou simplement de terre, ou de pierre. Tous ne sont pas de même forme ; mais la plupart ont aux angles de grosses pierres, sur lesquelles on remarque différens caracteres. Il y a quelques endroits où ces tombeaux sont en si grand nombre, qu'on les prendroit de loin pour une chaîne de petites montagnes.

Un médecin, envoyé par Pierre le Grand en 1721 pour découvrir les différens végétaux que produit la Sibérie, s'étant avancé avec quelques officiers Suédois prisonniers jusques dans un grand stepp, à l'ouest de la ville de Crasnoyar, il y trouva une pyramide de pierre blanche haute d'environ seize pieds, & environnée de plusieurs centaines d'autres petites

aiguilles de quatre à cinq pieds de haut. D'un côté de la grande aiguille ou pyramide étoit une inſcription. Les petites aiguilles offroient auſſi pluſieurs caracteres déja à demi effacés par le temps. A juger de ce qui reſte de l'inſcription qu'on trouva ſur la grande aiguille par un deſſein qu'on m'en a communiqué dans la ſuite, dit l'auteur des notes ſur l'hiſtoire généalogique des Tartares (g), il faut que j'avoue que les caracteres n'ont aucun rapport avec ceux qui ſont aujourd'hui en uſage dans les parties ſeptentionales de l'Aſie. D'ailleurs les ouvrages de cette nature conviennent ſi peu au génie des Tartares, qu'on a peine à ſe perſuader que ces monumens viennent plutôt de leurs ancêtres, que de la génération préſente; ſurtout ſi l'on conſidére que, dans l'eſpace de plus cent lieues à l'entour, il ne ſe trouve aucune carriere d'où ces pierres aient pu être tirées, & qu'elles ne peuvent y avoir

(g) Chapitre 13., *page 243.*

été apportées que par le fleuve de Jenisei.

On a été fort embarrassé, pendant longtemps, de deviner à quelle occasion, & par qui ces pyramides ont été construites. Mais il nous semble que l'on ne peut raisonnablement en attribuer l'origine qu'aux ancêtres des Calmouques, qui étoit si puissans sous l'empire de Gengis-Chan. On sçait que ce conquérant, en 1217, à la tête d'une armée de sept cent mille hommes (*h*), fit une irruption dans l'Asie méridionale, d'où ses gens rapporterent de grandes richesses. Il n'est pas difficile de se persuader qu'avec un butin considérable, ils aient pu rapporter de l'Inde, de Perse & de la Grande-Bucharie, alors forte opulente, quelque goût pour les beaux arts, & en particulier pour l'architecture, & qu'ensuite ils aient bâti dans leur patrie, soit par eux-mêmes, soit par quelques vaincus qu'ils emmenoient avec eux, ces

(*h*) Histoire de Gengis-Chan par M. Petit de la Croix, *page* 193.

tombeaux, dont l'origine paroît si difficile à découvrir. Ce qui peut servir à confirmer ces conjectures, c'est que Rubrusquis, Carpin, Marc-Paul & Abulgazi, nous représentent la cour de Gengis-Chan aussi magnifique & aussi brillante que celle d'aucun autre souverain d'Asie. Ces mêmes voyageurs nous parle aussi de plusieurs villes qui existoient de leur temps, & dont on ne trouve actuellement aucuns vestiges. L'histoire de ces peuples nous apprend qu'environ cent ans après la mort de Gengis-Chan, les Tartares étoient désunis & divisés en différentes souverainetés, qui se faisoient une guerre cruelle. C'est sans doute ce qui aura obligé une partie de ces peuples à abandonner les villes, & à chercher leur sûreté dans des endroits éloignés ou fortifiés par la nature : de là, l'extinction de leur goût pour les beaux arts & l'anéantissement de ces villes qu'on ne retrouve plus.

Il est encore plusieurs autres faits qui conspirent à démontrer d'une maniere incontestable, que ces tom-

beaux n'ont été élevés que par les ancêtres des Tartares d'à présent. Tels sont les usages que ces derniers observent encore à l'enterrement de leurs morts, la vénération singuliere que tous ces Tartares ont pour ces tombeaux, & l'opposition que les Russes ont essuyée de la part des Calmouques lorsqu'ils ont voulu fouiller dans ces sépultures, & enlever les bijoux qui y sont renfermés. Quelle autre considération que le respect pour leurs ayeux eût pû porter les Calmouques aux voies de fait, eux qui sont naturellement si pacifiques & si fort adonnés à leur vie tranquille & pastorale (*i*).

On avoit déja découvert en 1714, dans

(*i*) Le colonel Kanifer, l'un de mes compagnons de captivité, qui fut confiné pendant plusieurs années dans la ville de Jeniseisk, dit le fameux prisonnier Suédois, m'a rapporté que des ambassadeurs des Tartares Chinois passant par cette ville, demanderent au Commandant la permission d'aller voir les tombeaux de leurs ancêtres, mais qu'il la leur refusa sous différens prétextes, dans la crainte que les trouvant pillés & démollis de fond en comble, ils n'en fussent très-irrités, *tome II, page* 205.

dans le pays des Calmouques, entre la riviere d'Irtisch & celle de Sirr, une ville tout-à-fait deserte, au milieu d'une vaste étendue de sables, sous le cinquantieme degré de latitude, & entre le quatrevingt-dixieme & le quatretrevingt-quinzieme degré de longitude. » Cette ville, dit l'auteur des » notes de l'histoire des Tartares (*k*), » selon ce que j'en ai appris d'un » officier qui y avoit été, a environ » une demi lieue de tour, avec de bon» nes murailles de cinq pieds d'épais» seur sur seize de haut. Le pied de » ces bastions est de pierre de taille, » & le reste de brique. De distance en » distance, ils sont flanqués de tours » construites de la même maniere. » Les maisons sont toutes bâties de » briques cuites au soleil, à jambages » de bois à la maniere de Pologne; » mais on y voit de grands édifices » aussi de briques, ornés chacun d'une

(*k*) Huitieme partie, chapitre 4, *page* 508, & *suiv.*

» tour, lesquels paroissent avoir servi
» de temples. Tous ces bâtimens
» étoient encore en assez bon état, &
» ne portoient aucune marque d'une
» destruction violente : les plus re-
» marquables d'entre les maisons par-
» ticulieres avoient plusieurs cham-
» bres «.

On trouva en différentes maisons un grand nombre d'écrits en rouleaux d'un caractere inconnu. Notre auteur dit en avoir vu de deux sortes, l'une en encre de la Chine sur du papier de soie blanc & épais, dont les feuilles étoient longues d'environ deux pieds & larges de neuf pouces, écrites des deux côtés, & les lignes tirées de la droite à la gauche. Chaque page d'écriture étoit renfermée entre deux lignes noires en forme de cadre, qui laissoient une marge de deux pouces.

La seconde sorte d'écrits, étoit sur de beau papier bleu de soie en caracteres d'or & d'argent. Les feuilles avoient environ vingt pouces de long sur dix de haut. Quelques-unes étoient

de droite à gauche, avec une marge de deux pouces. Le caractere de cette sorte d'écrits étoit d'une grande beauté, & assez semblable à l'Hébreu.

Ces feuilles ayant été communiquées par le Czar Pierre aux sçavans d'Europe, les plus versés dans les langues orientales, on apprit que la premiere sorte étoit en langue Mongol, & la seconde en langue du Tangut, ou du Tibet. Toutes deux traitoient de matiere de dévotion : ce qui prouve que les habitans de cette ville étoient des Calmouques de la religion du Grand-Lama.

On fit encore de nouvelles découvertes de la même espece en 1721. Des gens, qui alloient chercher des anciens tombeaux sur les frontieres du pays des Calmouques, s'étant avancés vers la mer Caspienne, trouverent les ruines de plusieurs édifices magnifiques, entre lesquels étoient des chambres souterraines, pavées & murées de pierres fort luisantes. Ils apperçurent de côté & d'autre des armoires d'ébéne, qui contenoient, au lieu de tré-

sors, des livres & des écrits, dont ils emporterent plusieurs feuilles.

En 1722, le Czar Pierre envoya une de ces feuilles à l'abbé Bignon, qui la communiqua à messieurs Freret & Fourmont. Ces sçavans y reconnurent le langage & les caracteres du Tibet. Ils trouverent que c'étoit un morceau de harangue funébre plein de répétitions. Le fond du sujet est un point de morale sur la vie future, avec diverses preuves métaphryques de l'immortalité de l'ame (*l*).

Les Calmouques, ainsi que les autres nations barbares, ne connoissent

---

(*l*) Si on veut avoir une relation exacte de ce tout qui concerne ces écrits, il faut consulter les actes des sçavans, 46e volume, *page* 275.

L'histoire de l'académie des inscriptions pour l'année 1725, *tome III, page* 67 *& suiv.*, & les mémoires de l'académie impériale de Pétersbourg, *tome X, page* 414 *& suiv.* On trouve dans ces derniers mémoires, *page* 425, la réponse de l'abbé Bignon à Pierre-le-Grand, du 10 février 1723, dans laquelle il rend compte à l'Empereur du jugement des sçavans de France sur ces écrits.

pas beaucoup le commerce, & s'y adonnent très-peu. Ils ſe bornent à faire des échanges de leurs beſtiaux avec leurs voiſins, pour les commodités qui leur manquent : la bonne-foi ſe remarque dans toutes leurs actions.

Ces peuples ne ſont pas moins ignorans en fait de religion ; & il ſeroit fort difficile d'en prendre une idée, d'après leur propre déclaration. Comme tous les livres ſacrés de leur religion ſont écrits en langue du Tibet, qui eſt inconnue à tous ceux qui n'habitent pas auprès de ce royaume, il y en a très-peu qui ſoient inſtruits de leur doctrine. Pour ce qui regarde le culte extérieur, ils ſe repoſent entiérement ſur ce que leurs prêtres ou lamas veulent bien leur dire. Ils ont de petites idoles de cuivre qui leur vient de ces prêtres, & ils leur rendent quelque ſorte de culte pendant toute l'année, ſans avoir aucun jour marqué. Tous les préceptes de leur religion, ainſi que de toute religion raiſonnable, peuvent ſe réduire à ces trois points fondametnaux :

Honorer Dieu, n'offenser personne, & rendre à chacun ce qui lui appartient. Au reste, nous traiterons plus amplement de cette religion dans la description de l'empire de la Chine, où elle est fort répandue, & dans celle du royaume du Tibet, où réside le chef suprême de la religion de Fo, appellé Grand-Lama, ou Dalai-Lama.

Les Calmouques ont un cycle qui leur est commun avec les Mongales, & dont la révolution se fait en douze années. Chacune a un nom particulier, suivant l'ordre ci-après. La premiere, s'appelle la souris; la seconde, le bœuf; la troisieme, le léopard; la quatrieme, le lievre; la cinquieme, le crocodile; la sixieme, le serpent; la septieme, le cheval; la huitieme, le mouton; la neuvieme, le singe; la dixieme, la poule; la onzieme, le chien; la douzieme, le porc (*m*).

(*m*) Voyez l'histoire de Gengis-Chan de M. de la Croix, *tome I, page 15*.

Les auteurs de l'histoire générale des voyages.

Leur semaine commence par le samedi, & finit par le vendredi, qu'ils

---

tome VII, page 25, reprochent à Abulghazikan, de s'être trompé en rapportant l'ordre des mois lunaires des Tartares dans un ordre tout différent de celui qu'ils donnent eux-mêmes. Nous croyons que ces auteurs sont dans l'erreur, 1°. en ce qu'ils ont pris une révolution de douze années pour une révolution de douze mois, c'est-à-dire, qu'ils ont pris un cycle pour un calendrier ; 2°. en ce qu'ils n'ont pas fait attention qu'Abulghazikan ne parle pas du cycle Tartare, mais de leur almanach, & de l'ordre dans lequel ils rangent les douze mois lunaires de leur année.

Voici comme s'explique Gravius à ce sujet.

Astronomi Cathayæ diem civilem in duodecim partes dividunt, & earum quamlibet jag vocant. Unicuique jag secundum hanc seriem nomen peculiare imponunt. Mus, bos, pardus, lepus, crocodilus, serpens, equus, ovis, simia, gallina, canis, porcus.

Cet auteur ajoute ensuite plus loin : *Astronomi Cathayæ & Turcestanæ, tam dierum quam annorum cyclum duodenum constituunt eisdemque nominibus quæ supra memoravimus.*

Epochæ celebriores astronomis historicis, &c. usitatæ ex traditione ulug Beigi Indiæ principis. Eas primus publicavit Joannes Gravius, Londini 1650, in-4°., page 6.

appellent jour d'assemblée, parce qu'il est effectivement leur jour de dévotion. Le mercredi passe pour le jour le plus malheureux de la semaine. En ce jour, ils se gardent bien de rien entreprendre d'important.

Les Calmouques divisent le jour en douze parties. La nuit, ils ont des gardes qui frappent de temps en temps sur des bassins de cuivre, pour avertir qu'ils sont exacts à veiller. Cette même méthode leur sert aussi à marquer le temps à chaque demi-heure, en frappant un certain nombre de coups sur le bassin.

Avant que de parler du gouvernement des Calmouques; il faut observer que, suivant les historiens, ils sont divisés en trois branches : sçavoir, les Calmouques Dsongares, les Calmouques Koskotes, & les Calmouques Torgautes.

C'est la premiere de ces trois branches qui est la plus puissante & la plus considérable. Elle est composée d'un nombre infini de hordes, ou tribus particulieres, lesqu'elles reconnoissent

l'autorité d'un Kan qu'on appelle le Contaisch, qui est, à proprement parler, le Grand-Kan des Calmouques.

Les Calmouques Koskotes habitent dans le royaume du Tibet : nous en parlerons en décrivant cet état.

La troisieme branche des Calmouques, c'est-à-dire, les Torgautes, qui sont la branche la moins considérable, habitoient autrefois vers les frontieres du Turkestan, & étoient sujets de Contaisch ; mais, vers le commencement de ce siecle, un de ses cousins, appellé Ajuka, ayant trouvé le moyen de se concilier l'amitié des Torgautes, se retira de la cour du Contaisch ; sous prétexte que sa vie étoit menacée, & alla implorer la protection de la Russie, à laquelle il se soumit, après avoir passé la riviere de Jaik. Pendant l'hyver, ce Kan campe ordinairement dans les plaines sablonneuses, qui sont près d'Astracan, à l'est du Volga. En été, il fait son sejour sur les bords de ce fleuve :

aux environs de Suratow (*n*) & de Zaritza. Dans le besoin, il fournit des troupes à la cour de Russie. On en a vu sur le Rhin en 1734, lorsque l'Imperatrice Anne envoya du secours à l'Empereur Charles VI.

Quoique les deux dernieres branches des Calmouques ayent leur Kan particulier, le Contaisch ne laisse pas de conserver sur elles une sorte de souveraineté, & d'en tirer des secours considérables, lorsqu'il est en guerre avec ses voisins les Mongales, les Chinois, ou les Tartares-mahométans.

Tous les Calmouques, ainsi que

(*n*) Suratow, ou Soratof, est une ville peu considérable située sous le cinquantieme degré douze minutes de latitude septentrionale, sur la rive gauche du Volga.

Zaritza est encore moins importante que Soratof, dont elle est éloignée de trois cent cinquante verstes; elle est bâtie sur la rive droite du Volga, sous le quarante-septieme degré quarante deux minutes. Ces deux villes dépendent du gouvernement d'Astracan. *Voyages d'Olearius, liv.* 4, *pages* 434 & 442, *petit in folio, Amsterdam* 1727.

les autres nations Tartares, ſont diviſés en hordes ; c'eſt-à-dire, tribus, dans leſquelles on comprend un certain nombre de familles qui campent enſemble ſous un chef dépendant du Contaiſch. Au reſte, le mot horde eſt encore en uſage chez les Tartares, pour déſigner une tribu qui eſt aſſemblée, ſoit pour combattre ſes ennemis, ſoit pour d'autres raiſons particulieres. Une famille ne peut ſe ſéparer du gros de ſa tribu, ſans en avertir le chef, pour qu'il puiſſe la retrouver dans le beſoin. Tous les Tartares conſervent ſoigneuſement le ſouvenir de la tribu dont ils ſont ſortis, & le font paſſer de génération en génération. Quoiqu'avec le temps ces tribus ſe diviſent en pluſieurs branches, chacune paſſe toujours pour appartenir à la tribu d'où elle eſt d'abord émanée.

Chaque tribu, ou chaque branche ſéparée d'une tribu, a ſon chef particulier pris dans la tribu même, qui porte le nom de Taiska parmi les Calmouques, & celui de Murſe chez

les Tartares mahométans. Cette dignité est proprement une espece de majorat, qui descend d'aîné en aîné dans la postérité du premier fondateur, à moins que quelque accident ne trouble l'ordre de la succession. Les Calmouques n'ont pas d'autres maîtres que ces Taiska ; & les richesses étant partagées entre eux avec égalité, il n'y a d'autre différence entre ces chefs des tribus que celle du mérite personnel, ou du nombre des familles dont la tribu est composée.

Cependant ces chefs sont soumis au Contaisch, ou grand Kan, dont ils sont vassaux, & en même temps généraux & conseillers-nés. Un Prince regnant, seul, a le droit de porter le nom de Kan : les Princes, même de son sang, sont bornés à celui de Taiska.

A la mort du Kan, tous les Princes de la famille regnante & les chefs des tribus qui sont sous la même domination, s'assemblent dans le lieu où le Souverain faisoit sa résidence, pour lui choisir un successeur. Ce

choix ſe réduit à vérifier lequel de tous ces Princes eſt le plus avancé en âge, ſans aucun égard pour l'antiquité des différentes branches de la famille, ni pour les enfans du mort.

Le plus vieux eſt toujours élu pour Kan, ſi quelque défaut perſonnel ne lui donne pas l'excluſion, ou ſi la force & l'uſurpation n'en ordonnent pas autrement.

Le Contaiſch, ou Grand Kan des Galmouques, habite continuellement ſous des tentes, à moins que quelques affaires ne l'appellent dans la petite Buckarie, où les villes ſont en aſſez grand nombre. C'eſt quelque choſe de fort beau, dit notre auteur, que de voir le camp de ce Souverain. Il n'a pas moins d'une grande lieue de tour, & il eſt diſtribué en pluſieurs quartiers, en places publiques & en rues comme une ville. Dans un inſtant le Contaiſch peut mettre en campagne quinze mille hommes de fort bonne cavalerie. Le quartier général eſt au centre. Les tentes ſont faites de cette toile de coton

appellée Kitayka. Comme elles sont fort élevées & de différentes couleurs très-vives, elles forment un spectacle très-agréable. En hiver, elles sont couvertes de feutre, ce qui les rend impénétrables aux injures de l'air. Les femmes du Kan sont logées dans de petites maisons de bois qu'on peut abattre en un instant, & charger sur des chariots, lorsqu'il est question de décamper.

On nous représente le Contaisch comme un Prince fort puissant, qui peut mettre plus de cent mille hommes sur pied, & c'est ce qui lui attire beaucoup de considération parmi les autres nations Tartares. De même les Taiska sont considérés de leurs Kans à proportion du nombre de leurs hordes ou tribus. En un mot, les richesses, le pouvoir & la grandeur d'un Kan des Tartares, consistent dans le nombre de ses hordes. Les principales armes des Calmouques sont de grands arcs & des flèches proportionnées, qui ont la pointe fort large & tranchante; ils se servent de ces

arcs avec autant de force que de justesse. Dans les différends qu'ils eurent en 1715 avec les Russes, à l'occasion de quelques forts que ces derniers vouloient établir sur les bords de l'Irtisch, on remarqua que, d'un coup de flêche, ils perçoient le corps d'un homme de part en part.

Ils portoient aussi dans ce temps de grandes arquebuses de plus de six pieds de long, dont le canon, quoique d'un pouce d'épaisseur, ne tire cependant qu'une balle de six lignes de diametre. Ils posent ces arquebuses sur des fourches, & ils y mettent le feu par le moyen d'une mêche. A cinq cens pas ils manquent rarement leurs coups. Dans leurs marches, ils portent ces arquebuses suspendues derriere le dos, & la fourche pend à leur côté droit. Ne faisant jamais la guerre qu'à cheval, ils ont presque tous des lances, & la plûpart portent même des cottes de maille & des calottes de fer. Il n'y a guère que les commandans qui ont des sabres qu'ils portent à la chinoise, c'est-à-dire, la poignée par der-

riere & la pointe en devant. Ils suspendent leur arc au côté gauche dans une espece d'étui, & ils portent leur carquois derriere le dos. Aujourd'hui les armes à feu, telles que les nôtres, sont en usage parmi tous les Tartares, qui ne se servent plus guère de l'arc & des flêches que pour aller à la chasse.

Chaque horde est ordinairement commandée par son chef; de sorte qu'une troupe de cavalerie Tartare est plus ou moins nombreuse, suivant la force des hordes. Chacune a son enseigne ou sa banniere, qui n'est ordinairement qu'un morceau d'étoffe d'une aune de long attaché au sommet d'une lance de douze pieds. Sur cette banniere est peinte la figure d'un cheval, d'un chameau, ou de quelqu'autre animal, au-dessous de laquelle est écrit le nom de la tribu. Comme toutes les branches d'une même tribu conservent la figure de son enseigne, en y joignant le nom particulier de la branche, ces bannieres leur servent en quelque façon de tables généalogi-

ques. Ces enseignes sont portées à la tête de chaque tribu, & immédiatement après la personne du Taiska.

Dans les combats, les Calmouques ne connoissent pas la méthode des lignes & des rangs, ils se divisent sans ordre en autant de troupes particulieres que leur armée contient de hordes; & chacune marche la lance à la main, sous la conduite de son chef. Suivant le témoignage des anciens auteurs, les Scytes savoient combattre en fuyant; les Tartares actuels qui en descendent n'ont pas moins d'habileté à cet égard. Rarement ils cherchent à en venir aux mains avec leurs adversaires, à moins qu'ils ne soient sûrs de quelque grand avantage; ils aiment beaucoup mieux escarmoucher, les harceler de loin, & la vîtesse de leurs chevaux les favorise beaucoup. Souvent, lorsqu'on les croit en déroute, ils reviennent à la charge avec une nouvelle vigueur, & leurs ennemis sont exposés au plus grand danger, s'ils se sont débandés dans la chaleur de la poursuite. Les

Calmouques sont aussi braves qu'il est possible de l'être : il ne leur manqueroit que la discipline de l'Europe pour être les plus redoutables de tous les hommes.

Ces peuples, de même que les anciens Gaulois, ne marchent jamais sans porter avec eux toutes leurs richesses. S'ils perdent une bataille, leurs femmes, leurs enfans, leurs bestiaux, & tout ce qu'ils possédent, demeurent au pouvoir du vainqueur. Il est vrai que c'est une nécessité pour eux que de prendre cet embarras ; autrement ils laisseroient leurs familles & leurs biens en proie à d'autres Tartares leurs voisins, avec lesquels ils sont continuellement en guerre.

La Cour du Contaisch, ou Grand Kan des Calmouques est aujourd'hui fort éloignée de cette magnificence qu'on remarquoit à celle de Gengischan & de ses successeurs. Ses principales richesses consistent en bestiaux & en esclaves, dont il a un bon nombre, mais tout se ressent de la vie pastorale qu'il mene. Une partie des

Taiska ou chefs des tribus, est toujours auprès de sa personne, & tous successivement viennent y résider pendant un certain temps. C'est par leurs avis & sur leurs conseils qu'il régle ordinairement ses démarches & qu'il se porte à quelque résolution. Tous ses sujets étant soldats, ils n'ont point d'autre paye que le butin qu'ils font sur leurs ennemis, lorsqu'ils sont en guerre; & le revenu du Souverain ne consiste que dans les dixmes. Chaque pere de famille paye la dixme de ses bestiaux & du butin qu'il a fait sur les ennemis de la nation. Après la dixme payée au Grand-Kan, il en paye encore une seconde des biens qui lui restent au chef de sa tribu; de façon que chaque famille paye deux dixmes par année.

Les Calmouques, au contraire des Tartares-mahométans, cherchent peu à faire des esclaves en guerre. En général leur famille suffisant pour le soin de leurs bestiaux, ce seroit se charger de bouches inutiles, car ils ne font pas commerce d'esclaves. Il n'y a que

les Kans & les Taiska qui gardent des esclaves pour le service de leurs familles, lorsqu'ils peuvent en faire. Tous ceux qu'ils ont de trop, il les répartissent dans leurs tribus, pour augmenter à la fois le nombre de leurs sujets & la somme de leurs revenus.

PETITE BUCKARIE,

OU

ROYAUME DE KASGHAR.

INTRODUCTION.

Le royaume de Kasghar, ou la petite Buckarie, faisant une portion des Etats du Contaïsch des Calmouques, nous ne nous y arrêterons qu'autant qu'il faudra pour faire connoître l'état de cette province & ses habitans, qui ne sont pas des Tartares. On trouve une description de cette contrée à la tête d'un nouvel atlas de la Chine &

de la Tartarie Chinoise (*a*) publiée par M. Danville. Ce Géographe nous dit que la relation de la petite Buckarie est d'un officier, qui a fait quelque séjour dans le pays. L'auteur des notes sur l'histoire des Tartares a parlé aussi de ces cantons : c'est de ces écrivains que nous emprunterons le détail succint qui va suivre.

(*a*) Grand in-folio, la *Haye*, 1737.

ÉTAT

DE LA PETITE BUCKARIE.

La petite Buckarie, ſuivant nos auteurs, a cent ſoixante lieues dans ſa plus grande longueur, & cent dans ſa plus grande largeur. C'eſt par le nord qu'elle tient au pays des Calmouques, qui en ſont les maîtres. Cette contrée eſt aſſez peuplée & très-fertile. Sa grande élévation & la hauteur du mont Imaus, qui la borde du côté du ſud, y rendent l'air beaucoup plus froid, qu'on ne devroit naturellement l'attendre de ſa ſituation, puiſqu'elle ſe trouve entre le 35 dégré 38 minutes, & le 45 de latitude, & entre le 92 & le 118 de longitude.

La petite Buckarie différe de la Cal-

mouquie, en ce qu'elle renferme plus de trente villes & un grand nombre de villages. La ville de Jerkeen est regardée comme la capitale de tout le pays, & c'est la seule dont nous parlerons. On ne connoît pas bien sa situation précise. La carte des Jésuites la place au Sud-Est, à quarante-cinq lieues de distance de Casghard. L'auteur des notes sur l'histoire des Tartares dit, qu'elle est au nord de Casghar sur une petite riviere dont les eaux ne sont pas bien saines.

Cette ville est assez grande & bâtie de briques cuites au soleil. Elle a un château, où le Grand-Kan des Calmouques passe quelque temps, lorsque sa présence est nécessaire de ce côté. (*a*) Les environs de cette ville

(*a*) C'est à tort qu'Hübner, dans sa géographie, *tome IV*, *page* 201, dit que Jerkeen ou Yarchen, comme il l'appelle, est la résidence ordinaire du grand Kan des Calmouques. Ce qui l'a induit en erreur, c'est qu'effectivement il habite cette ville quelquefois; mais sa résidence ordinaire est sous des tentes, ainsi que nous l'avons remarqué.

sont

sont très-fertiles, & produisent abondamment toutes sortes de légumes & de fruits. La plus grande partie de la petite Buckarie consiste en une longue chaîne de montagnes, qui se divise en plusieurs branches, & qui traverse des deserts sablonneux. Le pied de ces montagnes est entremêlé de vallées fertiles.

Le regne végétal & le regne animal semblent n'avoir pas mérité l'attention des voyageurs dans ces cantons. Du moins, il est sûr qu'aucun d'entre eux n'a parlé des productions dans ces deux genres. Le regne minéral est le seul, dont ils aient fait mention. Ils nous représentent tous la petite Buckarie comme un pays fort riche en mines d'or & d'argent; mais les habitans n'en profitent guère, parce que les Calmouques, qui en sont présentement les maîtres, préferent leur vie tranquille & pastorale au pénible travail des mines, & que les Buckariens s'enrichissent avec moins de peine par le commerce.

Cependant ces deux nations ne

manquent pas au printemps de recueillir l'or que les torrens entraînent des montagnes, lorsque la neige vient à se fondre. De-là vient toute la poudre d'or que les Buckariens portent aux Indes, à la Chine & même jusqu'à Tobolsk en Sibérie.

On trouve aussi dans la Buckarie des pierres précieuses de toutes les sortes, sans en excepter le diamant ; mais les habitans n'ayant pas l'art de les polir, ils les vendent tels qu'ils les trouvent.

Peinture des Buckariens, leurs usages civils & religieux. Leur gouvernement.

Les habitans naturels de la petite Buckarie sont en général d'une taille ordinaire. Ils ont les yeux & les cheveux noirs, le teint basané, le nez aquilin & le tour du visage bien pris ; enfin, ils ne participent en rien de la difformité des Tartares, parmi lesquels ils habitent. Ils sont assez polis envers les étrangers ; mais leur goût pour le commerce, & leur avidité pour le gain, doivent inspirer beau-

coup de défiance avec eux. Traiter sans précaution, c'est s'exposer infailliblement à devenir leur dupe.

L'habillement des hommes consiste, ainsi que celui des Tartares, en une robe qui descend jusqu'au milieu des jambes, avec des manches fort larges & serrées au-dessus du coude, & une ceinture à la Polonoise. Les femmes, qui sont toutes grandes, bien faites, avec de très-beaux traits, portent un habit tout-à-fait semblable à celui des hommes, mais il est ordinairement piqué de coton. Leurs pendans d'oreille ont presque un pied de long, & leur descendent jusqu'aux épaules; leur chevelure est artistement arrangée en différentes tresses, qu'elles nouent avec des rubans noirs brodés d'or ou d'argent, & que terminent de grandes touffes de soie ou de fil d'argent qui pendent jusqu'aux talons: trois autres touffes moins grandes leur couvrent le sein. Elles portent des colliers de perles, ou ornés de petites piéces de monnoies, ou d'autres bijoux dorés & argentés qui

ont beaucoup d'éclat. Les deux sexes emploient aussi pour ornement de petits sacs de cuir, qui contiennent des prieres écrites par leurs prêtres, comme autant de reliques très-précieuses. Ils portent, l'un & l'autre, des caleçons fort étroits & des bottes legéres de cuir de Russie; des bonnets tout-à-fait semblables, excepté que les femmes enrichissent les leurs de perles & d'autres bijoux.

Les maisons des Buckariens sont de briques & assez bien bâties; mais tout l'ameublement se réduit à quelques coffres sur lesquels ils mettent, pendant le jour, les matelats qui leur servent la nuit, & qu'ils couvrent d'une toile de coton de différentes couleurs, ainsi que le bois de lit. Comme ils s'asseoient les jambes croisées, à la maniere des Turcs, ils n'ont ni chaises, ni tables.

Leur propreté est extrême dans les alimens. Ils les font préparer sous leurs yeux par des esclaves qu'ils achetent de leurs voisins. Ils ont divers ustensiles de terre, de porcelaine, de

fer & de cuivre pour préparer leur nourriture, & le thé qui fait leur boisson ordinaire, quoique d'ailleurs le vin & les liqueurs spiritueuses ne leur soient pas inconnues. L'usage des cuillères & des fourchettes ne se pratique pas ici. Une piéce de calicot, étendue par terre, sert de nappe & de serviettes. Les viandes se servent coupées, & c'est avec les doigts qu'on les prend.

Ils font rarement usage de pain, & leur nourriture la plus commune est une sorte de pâté fait de viande hachée en forme de croissant. Ils font durcir ces pâtés à la gelée, & en font provision pour l'hiver & pour leurs voyages. Lorsqu'ils veulent les manger, ils en font une espèce de soupe en les mettant bouillir dans l'eau.

La religion dominante dans toutes les villes & villages de la petite Buckarie, c'est le mahométisme. Cependant, toutes les autres religions y jouissent d'une entiere liberté. Les Calmouques, qui sont maîtres du pays & idolâtres, donnent aux chré-

tiens l'exemple d'une modération; dont ils tirent de grands avantages. Ne pensant pas être en droit d'employer la violence pour combattre la croyance des autres, & pour faire adopter la leur; ils protégent également le mahométan & le payen, le juif & le chrétien, pourvû qu'il vive en paix, & qu'il soit soumis aux loix.

Les Buckariens ont leur alcoran, qui est le vieux testament des chrétiens, tronqué & falsifié en bien des endroits. Ils n'en attribuent pas la composition à Mahomet, mais à Dieu même qui l'a communiquée aux hommes, disent-ils, par Moïse & les prophêtes. Ils reconnoissent que Mahomet en a fait une explication, & en a tiré une morale qu'on est obligé de recevoir & de pratiquer.

Tous les ans, ils ont un jeûne de trente jours, depuis le 15 juillet jusqu'au 15 d'août. Dans cet intervalle, ils ne prennent aucune nourriture pendant le jour; mais ils mangent deux fois dans le cours de la nuit, sans boire d'autres liqueurs que du thé.

Ceux qui tranſgreſſent cette loi, ſont obligés de mettre en liberté le meilleur de leurs eſclaves, ou de donner un feſtin à ſoixante perſonnes, & de ſouffrir en outre quatre-vingt-cinq coups d'une épaiſſe courtoie, que le grand-prêtre fait appliquer ſur le dos nud du coupable. Notre auteur dit avoir remarqué que ce jeûne n'eſt pas réguliérement obſervé par le peuple, & que les artiſans obtiennent la permiſſion de manger pendant le jour.

Il y a de deux ſortes de prêtres; les uns, qu'ils nomment Abis, & qui ſont chargés du ſoin d'annoncer au peuple les cinq différens temps de priere que la religion preſcrit; les autres, qu'ils nomment Mullahs, ſont des eſpeces de docteurs en théologie fort reſpectés de la nation.

Ces peuples ont quelques notions de la Vierge-Marie & de Jeſus-Chriſt; mais elles ſont altérées par des idées ſi bizarres, qu'on ne ſera pas fâché d'en avoir connoiſſance.

La Vierge-Marie, diſent-ils, étant une pauvre orpheline, ſes plus pro-

ches parens ne purent s'accorder entr'eux sur le choix de celui qui devoit se charger de son éducation. Pour terminer toute difficulté, ils résolurent d'en remettre la décision au sort. On jetta une plume dans un vase plein d'eau, & on convint d'y tremper tous le doigt l'un après l'autre, en statuant que celui au doigt duquel s'attacheroit la plume, seroit obligé de se charger de la petite orpheline. La plume s'arrêta au doigt de Zacharie, d'une façon si marquée, que, d'une voix unanime, il fut déclaré le pere nourricier de l'enfant. Il reçut la jeune Marie avec plaisir, & il la transporta aussitôt à sa maison. Un jour que les fonctions d'un emploi qu'il avoit au temple, l'y avoient retenu trois jours de suite, il se souvint qu'il avoit laissé cette enfant enfermée dans sa maison, sans qu'elle eût pu recevoir aucun secours. Il y court au plus vîte. Mais au-lieu de la trouver mourante, comme il s'y attendoit, il vit, avec surprise, qu'elle étoit en bonne santé, & qu'elle avoit

autour d'elle toutes sortes de mets en abondance, qu'elle dit que Dieu lui avoit envoyés.

Parvenue à l'âge de quatorze ans, & éprouvant, pour la premiere fois, les infirmités particulieres à son sexe, la jeune Marie alla se baigner dans une fontaine qui étoit dans une grande forêt voisine. Là, elle fut fort effrayée d'entendre une voix sans appercevoir personne. Elle se hâta de reprendre ses habits pour s'enfuir; mais un Ange se présenta devant elle, & lui dit qu'elle deviendroit mere d'un enfant qu'il lui recommanda d'appeller Isaï. Elle répondit modestement que, n'ayant jamais eu de commerce avec un homme, elle ne concevoit pas comment cette prédiction pouvoit s'accomplir. Alors l'Ange lui souffla sur la poitrine, & lui fit comprendre ce mystere. Puis il l'instruisit de tout ce qu'elle ne devoit pas ignorer. Elle conçut au même moment. Le terme de sa délivrance approchant, la honte la conduisit dans la même forêt, où elle accoucha heureusement. Un vieux

tronc d'arbre, contre lequel elle s'étoit appuyée dans les douleurs de l'enfantement, poussa des feuilles : la terre aux environs se couvrit de fleurs, & devint verdoyante comme au printemps. Il parut un grand nombre d'Anges qui baignerent l'enfant dans une fontaine qui se fit voir tout-à-coup, & ils le rendirent à la mere. Marie retourna dans sa famille, où elle fut reçue avec beaucoup d'imprécations & de mauvais traitemens. Elle les souffrit avec une très-grande tranquillité; &, ne prenant pas même la peine de se justifier, elle pria seulement son fils de plaider sa cause. Il la satisfit sur le champ. L'explication qu'il donna du mystere de sa naissance, dissipa tout soupçon injurieux à sa mere, & manifesta ouvertement la puissance du ciel dans un événement aussi surnaturel.

Le jeune Isaï (les Musulmans appellent Jesus-Christ de ce nom) devint un prophéte & un docteur de grande réputation. Mais il fut exposé à la haine & aux persécutions de tout

le monde, ſur-tout des plus grands hommes de ſon temps. On attenta pluſieurs fois à ſa vie. Enfin, ſes ennemis chargerent deux hommes de le tuer à quelque prix que ce fût; mais Dieu ſauva Iſaï, en l'enlevant au ciel au moment même que ces ſcélérats alloient l'aſſaſſiner. Il exerça auſſi un châtiment ſingulier ſur les deux aſſaſſins. Les ayant transformé ſucceſſivement ſous la figure d'Iſaï, le peuple trompé par cette reſſemblance, ſe jetta ſur eux avec fureur, & leur donna la mort.

Quoiqu'il paroiſſe par ce récit que les Buckariens n'ont aucune idée de la paſſion de Jeſus-Chriſt, ils croient la réſurrection & la réalité d'une autre vie. Mais ils ne peuvent ſe perſuader qu'aucun homme ſoit condamné à des peines éternelles. Ils croient au contraire, que le démon étant l'auteur de tout mal, c'eſt ſur lui que tombera la colere du ciel & le châtiment impoſé par ſa juſtice.

Ils croient encore, qu'au dernier jour du monde tout doit être anéanti,

à l'exception de Dieu seul, & par conséquent que toutes les créatures dans lesquelles ils comprennent J. C., les démons & les anges ne peuvent éviter la mort, & qu'après la résurrection, quelques élus seront purifiés par le feu, suivant la gravité de leurs péchés; ce que Dieu connoîtra par le moyen d'une balance.

Ils prétendent que Dieu formera huit paradis, qu'ils appellent *Arrays* pour les bons, & sept différens enfers pour les méchans. Que dans ces enfers, ces derniers seront purifiés par le feu de la punition, à proportion de leurs fautes. Les hommes qui doivent s'attendre aux châtimens les plus rigoureux, sont, disent-ils, les menteurs, les gens de mauvaise foi & ceux qui se plaisent à semer la discorde parmi les familles, ou à exciter des querelles. Mais ceux qui n'ont rien à craindre de la punition du feu, ce sont les justes. Il en sera pris un sur cent hommes, & une femme sur mille. Cette petite troupe d'élûs sera conduite dans un des paradis, où

elle jouira de toutes ſortes de félicités, juſqu'à ce qu'il plaiſe à Dieu de créer un nouveau monde. C'eſt un péché, ſuivant eux, de dire que Dieu eſt au ciel; ils ſoutiennent qu'il eſt par-tout, & que c'eſt rabaiſſer ſa toute-puiſſance & dégrader ſon immenſité, que de borner ſa préſence à quelque lieu particulier.

Les Buckariens achetent leurs femmes à prix d'argent, & le degré de leur beauté en fait la valeur. Plus un pere de famille a de belles filles, plus il eſt riche. C'eſt une marchandiſe dont il ſe défait bientôt, & avec de grands avantages. Il eſt défendu par la loi, aux perſonnes qui doivent ſe marier, de ſe parler & de ſe voir depuis le jour du contrat juſqu'à la célébration. Les réjouiſſances de la noce durent trois jours. La veille du mariage, une troupe de jeunes filles s'aſſemble au ſoir chez la future, & ſe divertit juſqu'à minuit à chanter & à danſer. Le lendemain matin, qui eſt le premier jour des noces, cette aſſemblée revient au même lieu, &

s'occupe à faire la toilette de la nouvelle épouse. On avertit ensuite le futur, qui vient bientôt accompagné de dix ou douze de ses parens ou de ses amis, suivis de quelques joueurs de flutes; & d'un *Abis* qui chante en battant sur deux petites tymbales.

Dès que l'époux est arrivé, il se fait une course de chevaux, après laquelle on distribue six, huit ou douze prix proportionnés aux richesses des nouveaux mariés. Ce sont ordinairement des peaux de martres, de renards des piéces de toile de coton, de damas & d'autres étoffes.

Les époux ne se voient pas durant la cérémonie du mariage, mais ils répondent de loin, & chacun de son côté, aux questions que leur fait le prêtre. La cérémonie finie, le mari, toujours avec les mêmes personnes qui l'avoient accompagné, & dans le même ordre, retourne chez lui, où un grand festin attend la compagnie. Après le repas, il se rend chez sa femme, & obtient la liberté de lui parler; il retourne ensuite chez lui,

& revient sur le soir chez sa nouvelle épouse ; alors la trouvant au lit, il se couche près d'elle tout habillé, en présence de quelques autres femmes ; mais ce n'est que pour un moment. Cette farce se renouvelle pendant trois jours ; enfin, la troisiéme nuit, il entre dans tous les droits d'un mari, & le lendemain il emmene sa femme chez lui.

Les quarante jours qui suivent l'accouchement, passent pour un temps impur, pendant lequel la loi défend à la femme jusqu'aux prieres. Trois jours après sa naissance, l'enfant reçoit un nom de son pere, ou de quelque proche parent, qui lui fait un présent suivant sa fortune.

A l'âge de sept, huit ou neuf ans, on donne la circoncision, & les peres ont l'usage de célébrer cette cérémonie par une fête qu'ils donnent à leurs amis & qui dure trois jours. Le chant, la danse, les courses de chevaux, les festins ne sont pas plus épargnés que dans celles des mariages.

Quoique la polygamie soit regar-

dée comme un péché parmi les Buckariens, elle est si peu punie, qu'on voit des hommes chargés de dix femmes, & même d'un plus grand nombre. Un mari a toujours la liberté de renvoyer sa femme; mais, dans le cas du divorce, elle a droit de conserver tout ce qu'elle a reçu de son mari pendant leur société. Si c'est la femme qui prend le parti de la séparation, elle ne peut rien emporter.

La médecine n'a que fort peu d'étendue dans la petite Buckarie. Lorsqu'un homme tombe malade, le Mullah lui vient lire un passage de quelque livre ascétique, souffle sur lui plusieurs fois, & lui fait voltiger un couteau fort tranchant autour des joues. Ces peuples s'imaginent que cette opération coupe la racine du mal, qu'ils regardent comme l'ouvrage du démon. Si le malade meurt, le prêtre lui met l'alcoran sur la poitrine & récite quelques prieres. On enterre ensuite le mort dans un bois, & l'on entoure d'une palissade, ou d'une haie le lieu de sa sépulture.

Jusqu'en 1683, la petite Buckarie avoit été une souveraineté indépendante, gouvernée par un Kan qui résidoit à Yerkeen; mais une révolution qui arriva alors, donna occasion aux Calmouques de s'en emparer sous la conduite de Bosto, ou Bosugtô-Kan leur Contaisch.

C'est le successeur de Bosto qui a établi dans la Buckarie des magistrats, dont la succession dure encore. Ils sont subordonnés l'un à l'autre. Ceux du dernier rang ont l'inspection de dix ou douze familles. Ceux du rang au-dessus en commandent cent, & les premiers en gouvernent mille. Tous ces juges sont dépendans d'un gouverneur ou commandant général que le Contaisch a soin de choisir parmi les princes du pays. Les différends qui naissent entre les Buckariens sont portés pardevant les magistrats inférieurs, qui sont obligés de faire à leurs supérieurs le rapport de l'affaire & du jugement qu'ils ont rendu.

Le même Bosto, qui avoit conquis toute la Buckarie en 1683, per-

dit en 1697 la province de Hami que les Chinois lui enleverent. Il ne sera peut-être pas inutile de dévoiler qu'elle fut la source d'une guerre cruelle, où l'on répandit tant de sang.

Bosto (*a*) s'étant brouillé avec Kainkan, souverain des Mongales, Canghi, alors empereur de la Chine, offrit sa médiation pour réconcilier ces princes. Elle fut acceptée. Il se rendit, de part & d'autre, des ambassadeurs au lieu indiqué pour le congrès; mais ils n'entrerent pas en conférence. Les ambassadeurs des deux princes brouillés, commencerent par se disputer réciproquement la préséance, & ce fut là l'écueil des négociations, malgré les soins du médiateur.

L'ambassadeur de Bosto soutint que le premier rang lui étoit dû, par deux raisons : la premiere, parce que son

---

(*c*) Les Chinois le nomment Kaldan, & c'est sous ce nom qu'il en est parlé dans les journaux du P. Gerbillon. *Voyez le quatrieme volume de la Chine du P. Duhalde.*

maître descendoit en ligne directe de Gengischan ; & la seconde, parce que la puissance des Calmouques surpassoit autant celle des Mongales, que les cheveux de la tête surpassent les poils des sourcils. L'ambassadeur de Kainkan fut vivement piqué de la comparaison. » Il ne faut qu'un » bon rasoir pour les égaliser, » répliqua-t-il fiérement, & le congrès fut rompu. On n'avoit pu conférer, on se prépara à se battre.

L'empereur de la Chine, informé de cette rupture, & en prévoyant bien les suites, étoit fort indécis sur le parti qu'il avoit à prendre. D'un côté, il craignoit que les Mongales ne fussent écrasés par les Calmouques qui étoient beaucoup plus puissans & plus courageux. De l'autre, l'humeur guerriere & entreprenante de Bosto ne le laissoit pas sans crainte, si le feu de la guerre venoit à s'allumer si près de ses états : un tel voisin lui paroissoit redoutable, & il auroit bien desiré de le voir humilié.

Son amour-propre & sa politique

lui inspirerent le bon parti. Il fit entendre à Kainkan qu'il couroit beaucoup de risque à attendre que Bosto vînt l'attaquer dans ses états, & qu'il lui seroit beaucoup plus avantageux de le brusquer & de le prévenir lui-même en fondant le premier en Camoulquie, & en y pénétrant le plus avant qu'il pourroit. A ces conseils, on ajoutoit cette réflexion assez généralement vraie : *rien ne déconcerte plus un ennemi qui se croit supérieur, qu'une irruption soudaine.* Se voir attaqué par quelqu'un qu'on croit occupé à se défendre, c'est le comble de la surprise, & celle-ci est bientôt suivie de la défaite.

Mais, pour donner à ces insinuations un effet plus certain, Canghi eut soin de les appuyer par de magnifiques présens en or & en argent, & par des promesses secrettes à Kainkan de l'assister de toutes ses forces, s'il en avoit besoin. Celui-ci persuadé, rassemble le plus de troupes qu'il lui est possible ; &, malgré la rigueur de la saison, il va fondre sur les états

de Bosto avec toute la furie d'un ennemi irrité.

Les commencemens de cette entreprise furent suivis d'un heureux succès. L'avant-garde de Kainkan rencontre celle des Calmouques, & la défait entiérement ; le frere de Bosto même y perdit la vie.

Ce souverain étoit à prendre son thé lorsqu'on vint lui annoncer la défaite & la mort de son frere. Ce coup imprévu l'étonna un peu, mais il n'en fut point effrayé ; &, dans le premier mouvement de son trouble, voulant se hâter de donner quelqu'ordre, il renversa la tasse qu'il tenoit & se brûla les mains. Voilà, dit-il en riant, à ses courtisans, ce qu'on gagne par trop de vivacité : si j'avois été moins prompt, je ne me serois pas brûlé.

Après cette plaisanterie, il ne fut pas beaucoup de temps à délibérer sur ce qu'il avoit à faire. La hauteur des neiges l'empêchoit alors d'agir avec succès ; il se contenta de resserrer son armée & de se tenir sur ses gardes, bien persuadé que les Mon-

gales, connoissant peu le pays, mais animés par leur victoire, ne manqueroient pas de lui offrir une occasion favorable de se venger. L'événement réalisa sa prévision.

Cependant, les Mongales avançoient toujours imprudemment. Bosto, pour hâter l'exécution de ses projets, monte à cheval, & publie qu'il ne peut tenir dans une pareille extrêmité, & qu'il va s'éloigner pour quelque temps. Ce bruit parvint au camp de Kainkan. La crainte de laisser échapper son ennemi lui fait doubler ses marches, & détacher, par différens chemins, deux corps de cavalerie; l'un de huit mille, & l'autre de trois mille hommes. Instruit de cette manœuvre, Bosto tombe sur ces détachemens, les enveloppe, & les taille en piéces.

Sans perdre de temps, il fait marcher son armée contre celle de Kainkan, & lui présente la bataille. Une démarche si intrépide, & en même temps aussi imprévue, étonne singuliérement les Mongales. La terreur

les saisit ; ils prennent la fuite avant que d'en venir aux mains. Bosto les poursuit, les joint, les charge, & en fait un carnage horrible.

On peut juger du nombre des Mongales qui furent tués à cette bataille, par la multitude des tresses de cheveux que Bosto leur fit couper. Il en remplit neuf sacs (b), qu'il fit emporter comme une marque de sa victoire. Un pareil succès n'éteignit point sa colere. Il poursuivit les Mongales,

(d) Nous avons adopté ici le récit de M. de Stralhenberg, par préférence à celui de notre auteur, qui dit que Bosto eut la charge de neuf chameaux d'oreilles & de tresses de cheveux.

Outre que le fait rapporté par Stralhenberg approche bien plus de la vraisemblance, il a ajouté qu'il le tenoit de plusieurs vieux Tartares Calmouques qui avoient été témoins de cette action, & qui lui avoient raconté cette circonstance dans la ville de Tobolsk. Cependant ce colonel Suédois, ou le traducteur François, s'est trompé, puisqu'on attribue la victoire aux Mongales sur les Calmouques, tandis qu'il est constant que les Mongales furent défaits entiérement, & il paroît que cet événement est de 1688. *Voyez le second voyage du P. Gerbillon.*

qui étoient échappés à cette boucherie, jusqu'à la grande muraille de la Chine, derriere laquelle Kainkan se retira.

L'empereur de la Chine employa de nouveau sa médiation pour réconcilier les deux Kans; mais est-il si commun de trouver un vainqueur qui sçache user de ses avantages avec modération?

Bosto, avide de gloire & de vengeance, se refusa à toute proposition d'accommodement. Endurci par la prospérité, il demanda à Canghi de lui livrer Kainkan, & tous ceux qui s'étoient réfugiés avec lui à la Chine; & en cas de refus, il déclara qu'il porteroit la guerre dans ses états.

Une déclaration aussi audacieuse ne manqua pas d'entraîner les suites qu'elle devoit naturellement avoir. Canghi fit marcher successivement plusieurs corps d'armée; mais Bosto les mettoit en fuite à mesure qu'ils venoient à lui. Les troupes de ce prince étoient si supérieures en bravoure à celles de l'empereur, qu'on

a vu une fois mille Calmouques battre vingt mille Chinois, & une autre quatre-vingt mille Chinois mis en fuite par dix mille des premiers.

Canghi, voulant terminer absolument cette guerre, résolut de rassembler toutes ses forces, & d'accabler son ennemi par le nombre. Il assembla trois cens mille hommes, bien pourvus de tout, & soutenus d'un train d'artillerie de 300 piéces de canon (*e*). Cette armée formidable, dix fois plus nombreuse que celle des ennemis, enveloppa les Calmouques & les tailla en piéces après une bataille sanglante. Bosto même eut beaucoup de peine à échapper au carnage avec un petit nombre de fuyards.

Le triomphe des Chinois doit surtout être attribué à l'artillerie, dont les

(*e*) Notre auteur paroît avoir mis de l'exagération dans ses récits.

Le P. Gerbillon dit que Kaldan n'avoit que trente à quarante mille hommes, & que l'armée Chinoise étoit seulement six fois plus forte, avec environ cent pieces de canon.

Calmouques ne connoissoient ni l'usage ni les effets. Le malheur de Bosto ne se borna pas à cette catastrophe. Sa femme, qui avoit été prise dans la déroute, eut la tête tranchée par ordre de l'empereur, pour la faire servir à orner son triomphe. Bosto, retiré dans des montagnes affreuses, & manquant de vivres & de fourages, perdit la plus grande partie de ses gens & de ses chevaux, & se retira enfin dans ses états avec une poignée de monde.

Son affliction se renouvella encore dès qu'il vit ses sujets murmurer de sa conduite, & se plaindre de sa défaite dont ils se ressentoient tous. Il voulut tenter de réparer ses infortunes par la négociation; & il envoya à cet effet son fils au Dalay-Lama pour lui demander sa médiation & sa décision, à laquelle il avoit refusé de se rapporter jusques-là. Cette ambassade ne fit qu'ajouter à son malheur. Le gouverneur de Hami, sujet du Contaisch, fit arrêter son fils, lorsqu'il passa dans son gouvernement, & l'envoya prisonnier à

Peking avec toute sa suite, en offrant cette province entiere à l'empereur. Un semblable présent fut accepté avec plaisir; & Canghi confirma ce gouverneur dans sa place, en le menaçant des plus cruels supplices, & d'exterminer toute sa race s'il manquoit de fidélité.

L'infortuné Bosto, accablé par cette trahison, & réduit au désespoir, assembla tous ses Taiska ou commandans de tribus, les exhorta à vivre en paix, & prit du poison dont il mourut peu d'heures après.

C'est ainsi que les frivoles prétentions de deux ambassadeurs firent égorger plus de trois cens mille hommes, causerent la destruction d'un grand nombre de villes sur les frontieres de la Chine, & priverent les Calmouques d'une belle province de la petite Buckarie, & d'un souverain qui n'avoit pas moins de génie que de bravoure.

Zigan-Araptan, neveu de Bosto, fut élu unanimement pour lui succéder; & il méritoit la souveraineté par

ses grandes qualités. » C'est un prince, » dit notre auteur, doué de grands » talens. Il fait éclater autant de » génie & de courage, que de dou- » ceur & de piété, & il est actuel- » lement en guerre avec l'empereur » de la Chine (*f*). Deux particula- » rités de sa vie, qui sont parvenues » à ma connoissance, vont faire ju- » ger de son caractere.

Un jour que ce Souverain étoit à la chasse, il arriva qu'un domestique maladroit lui creva malheureusement un œil d'un coup de flèche. Toute sa suite, indignée de voir le Prince en cet état, se jetta sur l'infortuné tireur, & se mettoit en devoir de lui faire expier sa faute par la mort. Zigan s'y opposa, & ordonna de le laisser. *Qu'il aille en paix,*

(*f*) Il paroît, par cette circonstance, que l'officier Suédois, qui a donné cette relation sans aucune date, écrivoit en 1718 ou 1719, puisqu'il ne fait aucune mention de l'invasion des Mongales & des Chinois dans la province de Turfan, dont ils se rendirent les maîtres en 1720; elle a été reprise ensuite par les Calmouques. *Voyez l'histoire généalogiques des Tatares, cinquieme partie, page 391.*

dit-il à ses courtisans, *il ne faut juger d'un crime que par l'intention du coupable. Celui-ci me blesse sans dessein; sa mort me rendroit-elle l'œil qu'un hasard fatal m'a fait perdre?* Non content d'avoir sauvé la vie au coupable, il lui donna la liberté pour le récompenser du péril qu'il avoit couru.

Un autre de ses sujets eut le malheur de perdre trois fois de suite tous ses bestiaux, qui, comme on sçait, font tout le bien de ces peuples. Le Contaisch, qui connoissoit le mérite de cet homme, répara chaque fois ses pertes avec beaucoup de générosité; mais la fortune ne cessant pas de le persécuter, & l'ayant réduit, pour la quatriéme fois, à la mendicité, il implora de nouveau la libéralité du Contaisch, qui, cette fois, lui fit cette réponse. » *Il te souvient, mon fils, que je t'ai assisté trois fois; je le ferois encore volontiers celle-ci, si je ne jugeois, par l'opiniâtreté de ton mauvais sort, que le ciel t'a destiné à la pauvreté. Je n'oserois aider un*

homme que Dieu abandonne si visiblement. »

Nous ne devons pas omettre de rapporter ici l'histoire d'une révolution arrivée en 1746 dans ces cantons, & par laquelle la branche des Calmouques-Zongores ou Dsongares a été chassée de sa patrie, & presqu'entiérement détruite. C'est à M. l'abbé Chappe d'Auteroche qu'on doit la connoissance de cet événement, qui va devenir une époque mémorable dans l'histoire des nations. Cet obligeant académicien a bien voulu nous communiquer l'extrait des mémoires, où il a recueilli le détail de ces faits intéressans; nous nous empressons d'en faire usage & de lui en marquer notre reconnoissance.

La branche des Calmouques-Dsongares étoit devenue si puissante sous Kaldan-Tcherin Contaisch, mort en 1746, que les Russes & les Chinois souffroient avec une égale impatience d'avoir des voisins aussi redoutables.

A la mort de Tcherin, son fils Tsebek-Dorva, âgé de 17 ans, lui avoit succédé. Mais, n'étant pas aimé,

des principaux ſeigneurs, ils le dépoſſéderent, lui creverent les yeux, & mirent à ſa place Lama Darja âgé de 30 ans, auſſi fils de Kaldän-Tcherin. Mais, comme Lama-Darja étoit né d'une concubine, l'uſage le rendoit inhabile à ſuccéder à ſon pere, & ſon élection nulle, puiſqu'il exiſtoit un héritier légitime : c'étoit le Taiska ou Noyon-Debatchi qui devoit ſuccéder à Tſebek-Dorva ; Lama-Darja avoit tant de partiſans, que Debatchi, loin de chercher à monter ſur le trône, ſe ſauva chez les Kirſi-Kaiſaques, ſuivi d'un grand nombre de Calmouques, parmi leſquels étoit le Taiska Amourſaman. La faction de Lama Darja paroiſſoit d'autant plus redoutable à Debatchi, qu'après avoir fait crever les yeux à Tſebek-Dorva, elle l'avoit exilé en Buckarie où il avoit été tué.

Pendant le ſéjour que Lama-Darja fit chez les Kirſi-Kaiſaques, il s'y forma un parti à l'aide d'Amourſaman, Prince entreprenant & rempli de valeur. Alors Debatchi, accom-

pagné d'Amourſaman, des Calmouques qui les avoient ſuivis, & d'un corps conſidérable de Kirſi-Kaiſaques, entra en Calmouquie, ſurprit le Contaiſch, diſperſa ſon armée, & ſe fit élire Kan à la place de Darja qui avoit été tué dans la bataille. Quelques Taiskas refuſerent cependant de reconnoître le nouveau Kan, & formerent une faction conſidérable. Amourſaman ayant eu quelque mécontentement du Prince Debatchi, depuis ſon élection à laquelle il avoit tant contribué, ſe rangea du côté des rebelles. Ils devinrent redoutables ſous un tel chef, mais leur bonheur n'égala pas leur courage. Debatchi livre bataille à Amourſaman, le défait entiérement, & le contraint de ſe ſauver à la Chine. L'Empereur reçut ce Prince avec diſtinction, embraſſa ſa défenſe & lui accorda des troupes. Avec ce ſecours, Amourſaman vole attaquer Debatchi, qui vint à ſa rencontre. Ce dernier fut battu à ſon tour & pourſuivi juſqu'à la ville de Turfan, où il fut fait priſonnier, & delà conduit à Pekin.

La cour de la Chine, en donnant du secours à Amoursaman, lui avoit promis de le faire succéder à Debatchi, mais ses espérances furent trompées. Il apprit même que son adversaire avoit été trés bien reçu à Pekin. C'est alors qu'il s'apperçut clairement que la politique chinoise avoit en vue de détruire sa nation. Animé par ces idées, Amoursaman excite à la révolte les Calmouques & les Mongalès qui étoient avec lui, & qui faisoient partie de l'armée Chinoise. Il se met à leur tête, tombe sur les Chinois endormis dans la sécurité, & vient aisément à bout de les exterminer, ou de les disperser tous.

L'Empereur de la Chine, justement irrité de cette action, arme une nouvelle armée plus considérable que la premiere; donne la liberté à tous les Calmouques qui avoient été faits prisonniers lors de la défaite du Kan-Debatchi, & les joint à ses propres troupes. Plusieurs Taiskas ne s'étoient point encore soumis à Amoursaman; quelques-uns de ceux qui s'étoient réu-

nis à lui, furent détachés de son parti par les Calmouques de l'armée Chinoise, de sorte que cette défection l'avoit fort affoibli. Il fut battu & obligé de se sauver chez les mêmes Kirsi-Kaisagues, où il avoit accompagné Debatchi.

Ces peuples, qui ne vivent que de pillages & de rapines, voyant les Calmouques-Dsongares épuisés par ces guerres civiles, & hors d'état de leur résister, entrerent en force en Calmouquie, portant par-tout où ils passoient, des fers, la mort & la désolation. D'un autre côté, les Chinois tenoient la même conduite, sous prétexte de secourir les Calmouques. Ainsi, ce peuple infortuné, attaqué de toutes parts, abandonna sa terre natale à ses ennemis, & se sauva, vers la Sibérie, au nombre de vingt mille familles, & ensuite sur les bords du Volga, sous la protection de la Russie.

Amoursaman, dit notre académicien dans les mémoires de l'académie, après avoir erré quelque temps en Sibérie, y mourut de la petite verole en

1757....J'ai laissé à Tobolsk deux ambassadeurs Calmouques, qui avoient été envoyés à Pétesbourg par Amoursaman pour demander la démolition de quelques forts que les Russes avoient élevés le long de l'Irtisch. Ces ambassadeurs, de retour à Tobolsk, y apprirent que leur nation n'existoit plus.

Les Buckariens sont en général fort adonnés au commerce ; & très-avides de gain. Ils ont des relations à la Chine ; en Perse, aux Indes, en Russie & en Sibérie, où ils portent la poudre d'or qu'ils ramassent dans les ravins que forment les torrens après la fonte des neiges.

Il n'y a point d'autre monnoie courante en Buckarie que des copeiks de Russie. Lorsqu'ils ont de gros paiemens à faire, ils suivent l'exemple des Chinois qui se servent de la balance pour peser l'or & l'argent avec lequel ils les font.

Quoique leur langue soit un mélange de celles des Turcs & des Persans ; cependant elle a des différences très-marquées.

On ignore absolument d'où les Buckariens tirent leur origine ; & ils ne le sçavent pas bien eux-mêmes. Ils ont seulement une tradition qui apprend qu'ils ne sont pas originaires de Buckarie, & qu'ils y sont venus de bien loin : aussi ne sont-ils point divisés en tribus comme les Tartares & plusieurs autres peuples Orientaux.

Ceux qui s'étudient à accorder l'histoire sacrée avec l'histoire profane, croient, d'après cette tradition, être en droit de supposer que les Buckariens descendent de ces dix tribus des Juifs que Salmanassar, Roi d'Assyrie, fit transporter dans le pays des Medes, ainsi que nous l'apprend l'Ecriture Sainte (g). La conformité qui se trouve dans l'extérieur des Buckariens & celui des Juifs, de même que dans plusieurs cérémonies de ces peuples, sert à autoriser cette opinion. Cependant, ces présomptions paroissent trop foibles pour qu'elles puissent décider cette question d'une façon incontestable.

(g) *Voyez le livre des Rois, liv. 2, chap. 18.*

CONTRÉE

DES MONGALES.

Le pays qui eſt actuellement habité des Mongales en général, eſt appellé Mongalie par les géographes François. Il comprend toute la partie de la grande Tartarie, qui eſt renfermée entre la Mer Orientale, la Chine, la Calmouquie & la Sibérie. Elle s'étend en latitude depuis le trente-cinquieme dégré jufqu'au quarante-huitieme; & en longitude, depuis le cent dixieme juſqu'au cent cinquantieme. Ses frontieres à l'eſt commencent vers le quarante-deuxieme dégré de latitude ſur le rivage de la Mer Orientale, au nord de la Corée, & courant de là à l'oueſt, elles ſont formées par de hautes montagnes, qui ſéparent cette preſqu'iſle & la province de Leao-tong de

la grande Tartarie ; ensuite elles viennent joindre la grande muraille de la Chine vers le cent quarante-deuxieme degré de longitude, & la suivent sans interruption, jusqu'à l'endroit où le fleuve Hoang-ho vient à entrer à la Chine à travers la grande muraille, vers le trente-huitieme dégré de latitude. De-là tournant au nord-ouest, elles cotoyent le pays des Calmouques, & passent à la source du Jenisei, dont elles suivent la rive Occidentale, jusques vers le quarante-neuvieme dégré de latitude. Elles reviennent enfin a l'est, le long de la riviere de Selinga ; puis, continuant toujours dans la même direction, elles bordent la Sibérie, & vont aboutir à la rive méridionale du fleuve d'Amur qu'elles suivent jusqu'à son embouchure dans la Mer Orientale; de façon que le pays des Mongales à environ trois cens lieues dans sa plus grande largeur, & sept cens cinquante, ou huit cens lieues dans sa plus grande longueur.

Quoique cette vaste contrée soit

habitée par des peuples qu'on désigne généralement sous le nom de Mongales, cependant on la divise en deux parties, parce que leurs habitans diffèrent entr'eux par leur religion, leur façon de vivre & leur langage. La premiere, est appellée par les Chinois, Tartarie Chinoise ou Orientale, & elle est habitée par les Tartares-Mantcheoux, appellée aussi Mongales de l'est. La seconde, que l'on distingue par le nom de Tartarie Occidentale, est habitée par les Mongols & les Tartares Kalkas, appellés Mongales de l'ouest.

Aprés avoir décrit en général l'état de cette région, & ses productions, nous traiterons en particulier de chacun de ces peuples, en indiquant l'étendue de leurs possessions.

Toute la Mongalie étant une portion considérable de la Grande-Tartarie, elle participe à tous ses inconvéniens. Cependant étant plus montueuse que la Calmouquie, les sources n'y sont pas aussi rares, mais il s'y trouve toujours beaucoup d'en-

droits que la disette d'eau rend inhabitables.

Il n'y a pas moins de différence dans les productions que dans les qualités du sol de cette région. Des montagnes couvertes de belles forêts; des vallées d'une grande étendue, arrosées par des ruisseaux charmans, dont les bords sont émaillés d'une grande variété de fleurs; des plaines désertes & sablonneuses, sans verdure, sans habitations; d'autres plaines couvertes de millet, d'avoine & d'une sorte de grain qui tient le milieu entre le froment & le riz; des cantons où les pommes, les poires, les chataignes, les noisettes viennent abondamment. Telle est l'idée qu'on doit se faire en général du pays des Mongales.

La partie qu'habitent les Mantcheoux, est sur-tout la plus fertile, & ce n'est que dans celle-là qu'il faut chercher des villes & des terres cultivées.

Parmi les fleurs que les missionnaires ont remarquées, & dont la plus grande partie est commune en Eu-

rope ; une forte de lys jaune, d'une couleur charmante, a fur-tout fixé leur admiration. Sa hauteur & fa forme la rendent parfaitement semblable à nos lys blancs, mais l'odeur en est moins forte, ainsi que des roses qui croissent dans les mêmes vallées. Les Mantcheoux aiment cette fleur avec passion, & prennent beaucoup de plaisir à en respirer l'odeur. Les plus beaux lys jaunes se trouvent sept ou huit lieues au-delà de la pallissade qui ferme le district de Léao-tong, qui fait partie de la Tartarie-Orientale.

Mais, de toutes les plantes du pays, le ginseng est celle qui est la plus estimée. Elle a toujours passé pour la principale richesse de la Tartarie-Orientale. On peut juger de l'estime qu'on en fait à la Chine. Une once s'y vend sept fois la valeur de son poids en argent. (*a*)

(*a*) Nous en parlerons plus amplement à l'article de la Chine.

Une ſorte de melons délicieux, qui a la proprieté de ſe conſerver très-long temps, ſans rien perdre de ſa bonté, eſt encore un fruit aſſez commun dans quelques cantons du pays des Mongales de l'eſt.

Quant aux plantes médicinales, les Lamas, qui ſont les principaux médecins du pays, n'emploient que les ſimples les plus communs & les drogues qui ſont en uſage à la Chine. L'abſynthe vient dans quelques vallées; la rhubarbe eſt ſur-tout fort commune dans les cantons de la Tartarie-Orientale qui avoiſinent la Sibérie, & qui ſont arroſés par la Selinga & la riviere d'Orkon.

Ces contrées, ſuivant les miſſionnaires, abondent en toute ſorte de gibiers & de bêtes fauves, ſans en excepter les eſpeces les plus communes en Europe, telles que le liévre, le cerf & le daim. On y voit d'immenſes troupeaux de chévres-rouſſes de même grandeur & de la même force que les nôtres, mais d'un poil

roux & plus rude (*b*). On eſt particuliérement étonné de la rapidité de leur courſe.

Des mulets ſauvages, des chevaux, des dromadaires, des bœufs ſauvages, une ſorte d'élans, des tygres, des léopards, des ſangliers, des loups, des ours, des cerfs, une ſorte de brebis ſauvage appellée Argali par les Mongales; des renards, des écureuils; une eſpece de rats, approchant de l'hermine, appellé Taelpi, & des lapins blancs ſur le dos & de couleur de liévre, qui ont une queue fort longue, & que les Mongales appellent Tolai (*c*), ſont les habitans des bois & des plaines de la Tartarie.

Le P. Gerbillon nous repréſente les mulets ſauvages comme des animaux différens des mulets domeſtiques, qui ont de grandes oreilles, la tête lon-

(*b*) Nous en avons parlé ci-devant ſous le nom de *caprea campeſtris, &c.*

(*c*) M. Gmelin appelle cette animal *cuniculus inſigniter caudatus coloris leporini. Novi commentarii, academ. Petropolitanæ, tom. V, pag.* 357.

gue, le corps grêle & les jambes fort longues; les pieds & les sabots comme les autres mulets. Ils ne peuvent s'accoûtumer à porter des fardeaux; & leur chair, qui est d'un grand usage parmi les Tartares, est de bon goût, si on les en croit. Ils la trouvent aussi saine & aussi nourrissante que celle du sanglier. Mais, ce qui sur-tout paroît étonnant, c'est que ces mulets produisent leurs semblables. (*d*)

Les chevaux & les dromadaires sauvages n'ont rien qui les distingue de ceux qui sont privés. On les trouve en grand nombre chez les Mongales de l'ouest. Les chevaux sauvages sont si vîtes, que les plus habiles chasseurs ont peine à les atteindre de leurs flêches. Ils marchent en grandes troupes; & lorsqu'ils rencontrent des chevaux privés, ils les environnent, & les forcent de prendre la fuite avec eux.

Les bœufs sauvages sont moins

(*d*) Il y a apparence que ce missionnaire a pris des ânes sauvages pour des mulets. Pourquoi donner le nom de mulets à ces animaux?

gros, dit le P. Gerbillon & moins hauts que les bœufs ordinaires.» Celui » que je vis avoit été apprivoisé, & se » laissoit mener par un licou. Il étoit » noir. Il avoit les jambes courtes, & » le poil aussi long que celui d'un cha- » meau, mais beaucoup plus épais. » On lui faisoit porter la selle; mais » son pas étoit tardif & pesant «.

L'animal de Tartarie, à qui nous avons donné le nom d'élan, s'appelle en Chinois *hanta-han*. On nous rapporte qu'il est de la grosseur de nos plus grands bœufs, & qu'il ne se trouve que dans certains cantons, dans des terrains marécageux qu'il aime beaucoup.

Les tygres étant beaucoup plus nombreux à la Chine, & y faisant des ravages affreux, nous remettons à en parler dans la description de cet empire.

Le léopard de Tartarie, qu'on appelle *pau*, à la peau blanchâtre, tachetée de rouge & de noir. Sa tête & ses yeux ressemblent à ceux du tygre; mais il est moins gros & moins grand, son cri est aussi fort différent.

Les sangliers, les loups, les cerfs, les ours, les renards, les écureuils, ne sont pas différens des nôtres.

La chasse, ou plutôt l'appel du cerf, a tant d'agrémens en Tartarie, que les Empereurs Chinois y vont très-fréquemment. L'Empereur Canghi surtout s'y trouvoit souvent avant le lever du soleil. Les chasseurs portent des têtes de biches, & contrefont le cri de cet animal. A ce bruit, les plus grands cerfs accourent, & jettent leurs regards de tous côtés, jusqu'à ce qu'ils découvrent les têtes de biches ; alors ils grattent la terre avec leurs cornes, & s'avancent en furieux ; mais des chasseurs qui sont en embuscade les tuent à coups de flèches.

Brebis sauvage, appellée Argali.

L'animal appellé argali, quoique confondu par les peuples de Sibérie & par les Russes dans l'espece des brebis, paroît plutôt, suivant M. Gmelin (e),

(e) Premier volume du journal de son voyage, page 170.

appartenir à celle des cerfs, dont il a la vivacité & la légereté, & auquel il ressemble par la forme extérieure, c'est-à-dire, par le col, une queue courte, &c. Il est cependant plus sauvage, dit notre observateur; & celui que j'ai vu paroissoit si farouche, que dix hommes n'osoient en approcher pour le dompter. Les plus grands sont de la taille des grands daims. Les mâles ont des cornes contournées comme nos beliers; mais elles forment plusieurs circonvolutions, au point que, lorsque l'animal est parvenu à toute sa grosseur, elles ont jusqu'à deux aunes d'Allemagne, & pesent environ trente & quarante livres.

Les femelles ont aussi des cornes, mais très-petites, & presque toujours droites comme celles des boucs ordinaires. Les mâles sont très-forts, & se battent comme les beliers. De là, vient qu'on trouve souvent dans les deserts, de leurs cornes cassées, dont la cavité est si grande, qu'elle sert de retraite aux renards.

La chair de ces animaux est fort

bonne à manger, & a le goût du chevreuil. M. Gmelin croit que c'est le musmon des anciens, dont parle Pline (*liv.* 28) & Gesner dans le livre I^er^. de l'histoire des quadrupedes. Il est parlé de cet animal sous le nom de mouflon dans la sçavante histoire naturelle de MM. de Buffon & d'Aubenton (*f*).

Le taelpi, qu'on nous représente comme une sorte d'hermine, est un petit animal de la grosseur d'un rat, commun dans quelques cantons des Mongales de l'ouest. Ces animaux creusent en terre un trou qui leur sert de retraite; & ils logent ordinairement un grand nombre ensemble comme les lapins.

Il y a toujours un taelpi, dit Gerbillon, qui fait la garde : dès qu'il apperçoit quelqu'un, il se précipite dans son trou, en faisant un cri qui avertit du danger. Cependant la troupe n'échappe gueres aux chasseurs. Lorsqu'on a une fois découvert un terrier, on l'environne, on ouvre la

(*f*) *Tome XI, in-4°., page* 352.

terre

terre en deux ou trois endroits, & on y jette de la paille enflammée. Les petits habitans effrayés sortent avec précipitation, & on les prend sans beaucoup de peine. Cette chasse est si heureuse, que les peaux de ces animaux sont à très-bon marché à Pékin, où l'on s'en sert à faire des mantilles contre le froid.

Les plaines de la Mongalie nourissent aussi une quantité d'oiseaux d'une grande beauté, outre les perdrix, les cailles, les faisans qu'on y voit par milliers.

Un de ces oiseaux curieux est le Ho-ki. Les Chinois, dit le P. Gerbillon, lui donnent ce nom, qui signifie *poule de feu*, apparemment parce qu'autour des yeux il a un cercle de petites plumes d'une couleur de feu très-vive. Sa grosseur est un peu plus considérable que celle du faisan. Il est de couleur de cendre. Par la tête & le corps il ressemble aux poules-d'inde. Comme il ne peut voler ni haut ni loin, un cavalier le prend facilement à la course.

On en voit encore d'autres qu'on

nous dit être fort agréables, mais on n'en a point laissé de description.

Les parties septentrionales & orientales de la Tartarie renfermant un grand nombre de rivieres, de lacs & de ruisseaux ; il s'y trouve des oiseaux aquatiques & du poisson de toute espece, & en grande abondance.

La riviere d'Urson, qui se jette dans le fleuve d'Amur, ou de Sagalhien-Oula, après avoir arrosé le pays des Mantcheoux, nourrit un animal amphibie, que les Mongales appellent *tarbiki.* Il est de la grosseur d'un castor, & il lui ressemble beaucoup par la forme & l'extérieur, mais son poil est beaucoup plus long, & de même couleur que celui de nos loups. On a remarqué que les tarbikis ramassent pendant l'été une provision d'herbes qu'ils portent dans des trous qu'ils creusent en terre, & dans lesquels ils passent l'hiver (g).

(g) On peut présumer avec raison que le taelpi & le tarbiki, dont parle le P. Gerbillon, sont le rat ou lapin à longue queue & l'isatis, dont nous

Les missionnaires rapportent qu'on pêche des perles en quelques rivieres du pays des Mantcheoux ou Mongales de l'est, & qu'il s'y trouve plusieurs petits étangs salés, & d'autres où l'eau est si fort chargée de nitre, qu'elle sembloit n'être qu'une espece de lie.

On y rencontre aussi différentes sources d'eau si chaudes, qu'on ne peut y tenir la main que très-peu de temps. On peut présumer de là qu'il s'y trouve diverses mines. C'est à quoi se réduisent toutes les connoissances que nous avons sur la minéralogie & la lythologie de ces contrées.

---

avons parlé ci-devant; du moins en rapprochant la description du taelpi par le missionnaire de celle de M. Gmelin, on ne peut douter que ce ne soit le même animal sous des noms différens. Quant au [illegible]rbiki, la description de Gerbillon est suffisante pour laisser des présomptions que c'est l'isatis, mais trop concise pour le démontrer invinciblement.

PAYS DES MONGOLS,

MONGULS OU MONGALES,

APPELLÉS KALKAS PAR LES CHINOIS.

Le pays habité par les Mongales s'étend depuis la source du Jenisei, qui est au cent dixieme degré jusques vers le cent trente-sixieme degré de longitude, & depuis le quarantieme degré de latitude jusqu'au quarante-huitieme. Ses bornes sont, au nord, la Sibérie; à l'orient, la Tartarie Chinoise habitée par les Mongales de l'est, appellés Mantcheoux; au sud par les états de quelques Princes Kalkas, sujets à la Chine, par le desert de Hami & les provinces de Turfan & Hamil dans la petite Buckarie, lesquelles appartiennent aujourd'hui à la Chine; & à l'ouest par le pays des Calmouques.

Cette portion de la Tartarie eſt proprement le théâtre des plus grandes actions que l'hiſtoire attribue aux Tartares. C'eſt-là que le grand empire de Gengis-Chan prit naiſſance, & qu'il eut ſon ſiége principal. C'eſt de là qu'on vit ſortir ces eſſains de ſoldats ſous la conduite de ce conquérant fameux & de ſes ſucceſſeurs, & ſe répandre dans l'Aſie méridionale, rempliſſant tout de ſang & de carnage, anéantiſſant d'anciens royaumes, érigeant des monarchies nouvelles, & diſtribuant à leur gré les ſceptres & les dignités. Là, les richeſſes de l'Aſie méridionale furent pluſieurs fois réunies & diſſipées. Enfin, c'eſt dans ces deſerts que les arts & les ſciences furent longtemps cultivés, & qu'on vit fleurir quantité de puiſſantes villes, dont on ne retrouve plus aucune trace.

Les Mongales ont la même ſtrature que les Calmouques; c'eſt-à-dire, ils ſont de taille médiocre, mais robuſtes. Ils ont le viſage large & plat, le teint baſané, les yeux noirs, & le nez un peu moins écraſé que ces derniers. Ils

ont peu de barbe, & coupent leurs cheveux fort près de la tête en ne laissant croître qu'une touffe au haut du front.

Leurs habillemens consistent en une chemise & un caleçon de toile de coton & une robe de même étoffe pour l'été, & de peau de mouton pour l'hiver. Cette robe descend jusqu'à la cheville du pied. Enfin, c'est le même habit que parmi les Calmouques. Quoique ces peuples sçachent préparer & blanchir assez bien les peaux de mouton, ainsi que celles de cerf, de daim & de chévre sauvage, que les riches portent au printemps en forme de veste (*a*), cependant tous

(*a*) Le moine Rubrusquis dit que les Seigneurs Mongols sont vêtus en été de draps d'or, & des plus riches étoffes qui viennent des pays méridionaux. Comme ce religieux se trouvoit en Tartarie en 1254 sous le régne du successeur de Gengis-Chan, cet empire étoit alors dans tous son éclat, & il n'est pas étonnant que les étoffes d'or y fussent connues. Aujourd'hui il est si fort déchu de cette ancienne splendeur, que le P. Gerbillon nous représente tous ces peuples, comme des gens très-pauvres, fort éloignés de la magnificence de leurs ancêtres. *Recueil de Bergeron in-8o., à Paris 1634, p. 31. V. de Gerb. quatr. vol. de la Chine de Duhalde.*

leurs ſoins n'empêchent pas que leurs vêtemens n'exhalent une mauvaiſe odeur, qui ſe fait ſentir pour peu qu'on les approche.

Les traits des femmes ſont à peu près les mêmes que ceux des hommes, mais elles ſont extrêmement graſſes. C'eſt parmi elles un fort grand agrément d'avoir le nez fort petit. Elles s'habillent comme les hommes, excepté que leurs robes ſont plus longues, leurs bottes rouges, & leurs bonnets plats avec quelques petits ornemens.

Les Mongales habitent ſous des tentes, ou dans des cabanes mobiles, de même façon que celles des Calmouques, & vivent du produit de leurs troupeaux, qui ſont compoſés ordinairement de chevaux, de chameaux, de vaches, de chévres & de moutons. Ces beſtiaux, aſſez bons dans leurs eſpeces, ſont cependant fort inférieurs à ceux des Calmouques, ſoit pour la bonté ou pour l'apparence. Il n'y a que les moutons des Mongales qui l'emportent ſur ceux de leurs voiſins. Ils ont la queue longue d'environ

un pied & demi, & presque la même dimension en grosseur. Elle pese ordinairement dix à douze livres. C'est une masse de graisse assez ragoutante, & l'os de la queue n'est pas plus gros que celui de nos moutons. Les Mongales n'élevent pas d'autres animaux que ceux qui broutent l'herbe, & ils abhorent surtout les porcs.

Leur maniere de vivre est toujours uniforme comme celle des peuples pasteurs. Ils errent de place en place avec leurs troupeaux, s'arrêtant dans les lieux où ils trouvent le plus de fourages; en été, près de quelque riviere ou de quelque lac; en hiver, sur le côté méridional de quelque montagne, où la neige leur fournit de l'eau. Leur nourriture est très-simple : pendant l'été, ils ne vivent que de laitage sans mettre aucune différence entre le lait de leurs vaches, de leurs jumens, de leurs chévres & de leurs brebis : en hiver, ils se nourrissent de chair de cheval & de mouton, & ils ont pour boisson d'assez mauvais thé, ou le kammès.

Pour terminer en peu de mots la déscription de ces peuples, ils suffit de dire que leur façon de vivre, leurs usages militaires & civils sont exactement les mêmes que chez les Calmouques. On remarque seulement qu'ils passent pour n'être pas aussi bons soldats. Etant aussi plus près de la Chine, leur commerce est moins borné. Il vient parmi eux un grand nombre de petits marchands Chinois qui leur apportent du riz, du thé, du tabac, des étoffes de coton & autres, diverses sortes d'ustensiles, & tout ce qui convient à leurs besoins. Ils donnent des bestiaux en échange; car l'usage de la monnoie leur est inconnu comme en Calmouquie.

Le culte de Fo est aussi la religion des Mongales. Ainsi que les Calmouques, ils croient la transmigration des ames, mais non pas qu'elles passent dans le corps des bêtes, c'est ce qui fait qu'ils mangent toutes sortes d'animaux. Ils respectent infiniment leurs Lamas, & ils leur donnent volontiers tout ce qu'ils ont de plus précieux &

de meilleurs. Cependant ces prêtres, suivant nos missionnaires, sont fort ignorans. Ils passent pour sçavans, lorsqu'ils sçavent lire les livres écrits en langue du Tibet. Leur libertinage est excessif, surtout avec les femmes, qu'ils débauchent impunément. Malgré cela, on dit que les Seigneurs de la nation se conduisent par leurs conseils, & leur cédent le rang dans toutes les occasions publiques.

Au lieu de s'employer à l'instruction de leurs compatriotes, les Lamas, *dit Régis*, n'ont d'autres occupations que de courir de tente en tente répéter quelques prieres, pour lesquelles ils se font bien payer, ou exercer quelques pratiques de médecine. Il est peu de Mongales qui sçachent lire & écrire; & on voit même de leurs prêtres qui entendent à peine leurs priéres. Elles se chantent; & l'air en est assez harmonieux. L'usage des sacrifices, des offrandes est inconnu; mais le peuple se met souvent à genoux tête nue devant les Lamas, & ne se leve qu'après avoir reçu leur bénédiction, qui consiste dans l'imposition des mains sur la tête.

La plus grande dévotion de ces peuples eſt de porter des chapelets, dont ils ſe ſervent pour réciter des prieres. Il y a peu de Princes, dit Gerbillon, qui n'aient un temple dans leurs territoires, quoiqu'ils ne poſſédent pas une maiſon. Ce miſſionnaire vit les ruines d'un de ces temples, bâti à plus de deux cent cinquante lieues de Pékin par des ouvriers Chinois qu'on avoit fait venir exprès. Les tuiles, qui étoient verniſſées de jaunes, avoient été apportées de Pékin. Tous ces Lamas ne dépendent en aucune façon du Grand Lama de Tibet. Ils ont parmi eux un grand-prêtre qui en exerce toutes les fonctions, & qui a uſurpé tous les droits du Dalay-Lama, dont il n'étoit autrefois que le vicaire. On ne ſera peut-être pas fâché de voir ce qui amena ce ſchime, & de quelle maniere il a été établi.

Le ſouverain pontife de Fo, ſuivant l'uſage où il eſt de conférer divers dégrés de pouvoir & de dignités à ſes Lamas ou Prêtres, avoit revêtu celui-ci du titre de Kutuchta, qui eſt le plus

éminent, & qui veut dire *vicaire du Dieu vivant*. Après cette distinction, il l'envoya habiter les contrées septentrionales des Mongales & des Calmouques, pour veiller au soutien de son autorité parmi des peuples si éloignés de sa résidence, & pour l'administration des cérémonies sacrées de son culte. Mais ce légat s'étant accoutumé aux douceurs du commandement spirituel, il eut la hardiesse d'aspirer à l'indépendance. Il réussit si bien à se déifier & à se faire passer pour immortel, qu'il ne fut plus question du Dalay-Lama parmi les Mongales. L'autorité du Kutuchta est si bien établie, que celui qui paroîtroit douter de son immortalité, seroit en horreur à toute la nation. Il est vrai que la cour de Pékin, par des vues politiques, contribua beaucoup à cette apothéose. Elle sentit que les Calmouques & les Mongales seroient très-difficiles à diviser, tant que des liens spirituels les tiendroient attachés à un même chef de religion; parce que l'intérêt de ce grand-prêtre le porteroit toujours à les réconcilier dans les

moindres différends. D'après ce raisonnement, elle embrassa l'occasion de soutenir secretement le Kutuchta contre le Grand-Lama, afin que cette espéce de schisme rompit toute relation entre les deux peuples. L'événement a confirmé cette prévision.

Ce Kutuchta n'a point de demeure fixe comme le Dalay-Lama. Il campe de côté & d'autre, mais sans jamais passer sur les terres des Calmouques. Il se tenoit quelquefois, pendant l'été, aux environs de Nerzinsk & de la riviere d'Amur; mais depuis que les Russes se sont établis dans ce canton, il ne passe plus au-delà de Selinginsk. On le voit actuellement dans le voisinage de la riviere d'Orchon & de la Selinga. Il campe même assez souvent à Urga, auprès du Kan des Mongales. Il est sans cesse environné d'un grand nombre de Lamas & de Mongales armés. Lorsqu'il change de camp, une multitude de familles accourt de tous côtés pour se trouver sur son chemin & recevoir sa bénédiction, moyennant une petite rétribution. Les chefs de

tribus, & d'autres Seigneurs de distinction, sont les seuls qui aient la liberté de s'approcher de sa personne; & il leur donne sa bénédiction en leur imposant sur le front sa main fermée, dans laquelle il tient un chapelet.

Le commun des Mongales est persuadé qu'il vieillit à mesure que la lune décline, & qu'il rajeunit avec la nouvelle lune; & on ne manque pas de favoriser cette opinion par différentes fraudes pieuses, dont presque toutes les religions offrent des exemples. Ce n'est que dans les grandes cérémonies sacrées qu'il se montre au public. Alors il paroît au son de divers instrumens qui tiennent de nos trompettes & tymbales, & va se placer sous un magnifique dais de velours de la Chine, ouvert pardevant, sur un grand coussin de même étoffe, ayant à chaque côté deux figures du dieu Fo. Les Lamas de distinction sont assis des deux côtés, par terre, sur des coussins, & remplissent tout l'espace qui est entre le dais & l'entrée du pavillon. Ils tiennent chacun un

livre dans lequel ils lisent en silence.

Dès que le Kutuchta est assis, les instrumens cessent. Le peuple, qui est assemblé devant le pavillon, se prosterne à terre en poussant certaines exclamations à la gloire de la divinité & à la louange de son prêtre. Alors paroissent quelques Lamas avec des encensoirs remplis d'herbes odoriférantes. Ils encensent d'abord les représentations de la divinité, puis le Kutuchta, & ensuite le peuple. Après cette cérémonie, ils déposent leurs encensoirs aux pieds du Kutuchta, & vont chercher plusieurs jattes de porcelaine remplies de liqueurs & de confitures. On en place sept devant chaque idole, & sept autres devant le pontife. Après en avoir goûté, il fait distribuer le reste aux chefs des tribus qui se trouvent présens, & se retire ensuite dans sa tente au son des instrumens.

Ce Kutuchta n'est pas sans considération à la cour de Pekin, & on l'y traite toujours avec beaucoup d'égards. A la vérité, comme il a be-

soin de la protection de l'Empereur pour se conserver dans l'indépendance du Dalay-Lama, il ne manque pas d'intéresser en sa faveur les favoris de l'Empereur par de magnifiques présens ; d'un autre côté, les raisons qui faisoient desirer la division des Calmouques & des Mongales, subsistant toujours, la cour a besoin de ce Pontife pour contenir les derniers dans la soumission. Sous le regne de Cang-hi, il reçut une marque de distinction très-extraordinaire. On célébroit la fête de ce Prince qui entroit alors dans la soixantiéme année de son âge ; il fut averti de s'y rendre, ainsi que tous les vassaux de l'Empire. En considération de son éminente qualité, il fut dispensé de se prosterner plus d'une fois devant Sa Majesté, quoique la régle prescrive trois prosternations aux enfans même de l'Empereur, & aux Princes de son sang. Cette distinction fut regardée comme un honneur sans exemple.

Ce Kutuchta, par un principe de politique assez bien raisonné, tâche

encore de cultiver l'amitié des Russes. Ismaeloff, envoyé de Pierre le Grand à la Chine, passant sur les terres des Mongales, le Pontife le fit complimenter par quelques-uns de ses Lamas, & ne manqua pas de joindre des présens à cette politesse. D'ailleurs, dans les différends qui surviennent entre les Mongales & les sujets de Russie, il ne manque jamais de favoriser les derniers.

Les Mongales sont aussi divisés en différentes tribus qui reconnoissent un grand Kan. L'autorité de ce Souverain s'étendoit jadis sur tous les Mongales; mais, depuis que ceux de l'est, c'est-à-dire, les Mantcheoux, se sont emparés de la Chine, il a beaucoup perdu de sa grandeur. Cependant, *dit l'auteur des notes sur l'histoire des Tartares*, il est encore assez puissant pour mettre en campagne cinquante à soixante mille chevaux. Ce Prince, ajoute-t-il, fait son séjour vers le quarante-neuviéme degré de latitude, sur les bords de la riviere d'Orchon, à douze lieues au

ſud - eſt de Selinginsk, où nous avons vu que campe auſſi le Kutuchta ; l'endroit où il campe ordinairement eſt appellé Urga. Pluſieurs petits Kans des Mongales, qui habitent vers les ſources du Jeniſei, ſont ſes tributaires, & lui-même eſt ſous la protection de l'Empereur de la Chine, dont il implora le ſecours dans la derniere guerre qu'il eut à ſoutenir contre le grand Kan des Calmouques, ainſi qu'on l'a vu. Cependant, cette eſpece de ſoumiſſion n'eſt que ſpontanée & honoraire. Bien-loin de payer le moindre tribut à l'Empereur, il ne ſe paſſe point d'année qu'il n'en reçoive de magnifiques préſens ; & la cour de Pekin, qui eſt d'ailleurs accoutumée à traiter ſi rudement ſes tributaires, fait aſſez connoître, par les égards qu'elle a pour ce Prince, qu'elle le redoute plus qu'aucun de ſes voiſins. A la vérité, ce n'eſt pas ſans raiſon ; car, ſi jamais le Kan des Mongales pouvoit s'accorder & ſe concerter avec le Contaiſch, le trône de la Chine ne manqueroit pas d'éprouver de terri-

bles secousses, & la famille regnante n'auroit pas peu d'embarras à s'y soutenir.

Le meurtre, l'adultere, un vol considérable, dit Rubrusquis (*b*), sont punis de mort chez les Mongales. Pour les petits larcins, tels que celui d'une chévre, d'un mouton, ils n'exposent qu'à la bastonnade, à moins qu'on n'en ait été déjà convaincu plusieurs fois. Le nombre des coups fixé par la sentence est donné avec autant de bâtons différens, qui sont plats comme des lattes, mais beaucoup plus épais.

La façon dont ils en usent avec leurs malades est si singuliere qu'elle mérite d'être rapportée. Quand un Mongale est malade, dit Carpin (*c*), on met devant sa porte une lance enveloppée d'un morceau de feutre noir. Ce signe est une défense d'entrer dans la maison. Le malade est-il près d'expirer, tout le monde l'abandonne.

(*b*) Recueil de Bergeron, *page* 34.

(*c*) Recueil de Bergeron, *page* 330.

Le motif qui les fait agir ainsi, c'est qu'ils imaginent que celui qui a été présent à la mort de quelqu'un, ne peut entrer dans le logement de son Taiska, ou de son Prince, avant la nouvelle lune.

Ils enterrent les morts ainsi que les Calmouques, ou ils les brûlent & en enterrent les cendres avec un cheval tout équipé. Ils ont deux sortes d'endroits pour les sépultures : l'une, est destinée pour leurs Princes & les nobles : l'autre, est pour le commun de la nation. Personne n'ose approcher de ces cimetieres que ceux qui sont établis pour les garder.

TARTARIE CHINOISE.

TOUTE la Tartarie-Chinoiſe, en y comprenant les provinces de Chamil & Turfan, que les Chinois ont conquiſes ſur les Calmouques, s'étend depuis le 116e. degré de longitude (*a*), juſqu'à la Mer Glaciale, c'eſt-à-dire, juſqu'au 150e. degré, & depuis le 38e. degré de latitude juſques vers le 48e.

Dans cet eſpace, nous comprenons une partie du grand deſert de Chamo. Cette portion du deſert, qui n'en eſt que la moitié (*b*), n'a pas

(*a*) Voyez la carte qui eſt à la tête de l'hiſtoire généalogique des Tatars.

(*b*) L'autre moitié fait partie du royaume de Tibet.

moins de deux cent à deux cent cinquante lieues de long sur soixante à cent de large. Cet espace est couvert d'un sable noir & aride qui ne produit absolument rien, excepté aux endroits où il est coupé par des chaînes de montagnes que la nature semble avoir ménagées exprès pour servir à la Chine de communication avec les pays qui la bordent à l'ouest. Entre ces montagnes, on trouve des vallées très-fertiles qui produisent abondamment tout ce qui est nécessaire à la subsistance des hommes & des bestiaux.

Hors de ces montagnes, ce desert est absolument stérile, sans arbres, sans herbes & sans eau ; à l'exception de quelques marais formés par les pluies, & de quelques puits creusés par intervalle, mais d'assez mauvaise eau.

Toute cette vaste étendue de pays est divisée par les missionnaires en Tartarie Orientale & Tartarie Occidentale par rapport à la Chine.

La premiere, est celle qui touche

au nord à la Sibérie; à l'oueſt, au pays des Mongales; à l'orient, à la Corée; & au ſud, à la Chine & à la pointe ſeptentrionale du deſert de Chamo.

La ſeconde, eſt celle qui eſt bornée au nord par le pays des Mongales; à l'oueſt, par la petite Buckarie; au ſud, par le Tibet; & à l'orient, par la Chine.

Nous en parlerons ſuccinctement, après avoir traité de la Tartarie Orientale.

TARTARIE CHINOISE

ORIENTALE,

OU PAYS DES MANTCHEOUX.

Cette contrée eſt habitée par pluſieurs nations errantes de Tartares qui paroiſſent faire diverſes branches des Mantcheoux. Ceux-ci ſont comme les ſeigneurs du pays, & n'ont point d'autre Souverain que l'Empereur de la Chine. Ces Tartares Mantcheoux ont les traits parfaitement ſemblables à ceux des Mongales, & leur reſſemblent aſſez par la taille & l'extérieur, excepté qu'ils ſont plus blancs. Les femmes ſur-tout ne manquent pas d'agrément, & on en trouve beaucoup parmi elles qui pourroient paſſer en tout pays pour des beautés.

La plupart des Mantcheoux habitent

tent dans des villages, des bourgs ou des villes, & vivent du produit de leurs terres, qu'ils cultivent avec beaucoup de ſoin.

Ces peuples ſont payens, mais ils n'ont ni temples, ni idoles, ni culte régulier, & même ils prétendent n'adreſſer des ſacrifices qu'à l'Empereur du ciel. Ils rendent à leurs ancêtres des honneurs mêlés de beaucoup de pratiques ſuperſtitieuſes. Au reſte, leur religion eſt à peu près la même que celle qui eſt établie à la Chine. On verra par la ſuite en quoi elle conſiſte.

Le langage de ces peuples ne différe pas moins de celui des autres Tartares, & n'a aucun rapport avec les langues de leurs voiſins. Il eſt ſi ſingulier par ſon abondance, qu'il n'eſt pas aiſé de décider ſi c'eſt plutôt un ornement qu'un embarras. Cette langue peut exprimer d'une maniere préciſe, & même en un ſeul mot, ce qui demanderoit beaucoup d'étendue dans les langues Européennes. En voici un exemple. Quoiqu'entre

tous les animaux domestiques, le chien soit celui qui fournisse le moins de mots dans la langue Tartare, outre les noms qui servent à distinguer les especes & les races, tels que les mâtins, les levriers, les épagneuls, *&c.*, cette langue en a d'autres pour exprimer l'âge, le poil, les bonnes ou mauvaises qualités d'un chien. Veut-on désigner un chien qui a le poil des oreilles & de la queue fort épais, c'est assez du mot *tayha*? A-t-il le museau long, la queue de même, les oreilles grandes & les lévres pendantes, *yoto* exprime toutes ces qualités? S'il s'accouple avec une chienne ordinaire, les petits qui en viennent s'appellent *pesaris*. Un chien ou une chienne qui a deux anneaux jaunes au-dessus des paupieres, s'appelle *turbe*; s'il est marqué comme un léopard, on le nomme *kuri*. A-t-il le museau tacheté, & le reste du corps d'une même couleur, on l'appelle *palto*. S'il a le col entiérement blanc, c'est un *chaku*. S'il a sur la tête quelques poils qui tombent par-derriere, c'est

un *kalia.* Si ſa prunelle eſt moitié blanche & moitié bleue, c'eſt un *chikeri.* S'il eſt bas, s'il a les jambes courtes & trapues, le col long, c'eſt un *kapari.* Le nom commun d'un chien eſt *indagon*, & celui d'une chienne *nieghen.* Les petits, à ſept mois, s'appellent *niacha* ; depuis ſept juſqu'à onze, ils ſe nomment *nukere* ; à ſeize mois ils prennent le nom général *d'indagon.* Leurs bonnes ou mauvaiſes qualités ſe déſignent auſſi de cette façon : un ſeul mot en exprime deux ou trois enſemble.

Il en eſt de même pour les autres animaux, ſur leſquels les détails ſeroient infinis. Pour le cheval, par exemple, cet animal favori des Tartares, les noms ſont vingt fois plus multipliés que pour le chien ; il y en a non ſeulement pour ſon âge, ſes différentes couleurs & pour toutes ſes qualités, mais encore pour ſes différens mouvemens (*e*).

(*e*) En cela le Mantchou reſſemble à l'Arabe qui exprime les animaux & les choſes ſous différen-

Depuis que les Mantcheoux sont en possession du trône de la Chine, l'usage de leur langage est aussi commun à la cour que celui de la langue Chinoise. Tous les actes publics du conseil Impérial & des cours suprêmes de justice, sont écrits dans les deux langues. Cependant le Mantcheou se perdroit *insensiblement*, si les Tartares n'employoient toutes sortes de précautions pour le conserver. C'est ce qui porta l'Empereur Cang-hi à ériger dans la capitale un college & des offices pour les meilleurs grammairiens Tartares & Chinois. Les uns furent chargés d'achever de traduire les histoires & les livres classiques qui avoient été commencés sous le regne de son pere; les autres eurent ordre de s'attacher aux orateurs, & de composer un dictionnaire dans les deux langues.

Il n'y a point de Tartare qui ne

tes idées, par autant de mots dissemblablables. C'est ainsi que l'Arabe a mille mots pour exprimer un cheval, un chameau, &c., cinq cent pour du lait, une épée, &c.

préfére ſa langue naturelle à toutes les autres, & qui ne la regarde comme la plus élégante & la plus riche du monde. Le fils aîné de l'Empereur Cang-hi, à l'âge de trente-cinq ans, croyoit qu'il étoit impoſſible de rendre le ſens de la langue Tartare, & plus encore la majeſté du ſtyle dans les langues d'Europe qu'il traitoit de barbares. La relіûre de nos livres & nos gravures lui plaiſoient beaucoup, mais il ne marquoit que du dégoût pour nos lettres. Il les trouvoit petites & mal diſtinguées; enfin, il ne pouvoit ſe perſuader qu'avec une eſpece de chaîne, dont les anneaux irrégulièrement entrelacés, reſſembloient aux traces des pieds d'une mouche ſur une table poudreuſe, on pût exprimer un grand nombre d'idées & d'actions. Cependant, le P. Parennin le fit revenir de ſa prévention, en traduiſant en latin une lettre que ce Prince avoit dictée lui-même au Tartare. Il le perſuada même ſi bien par la comparaiſon qu'il fit de l'alphabet François avec celui des Tartares, &

par différens raiſonnemens tirés des difficultés qui ſe rencontrent dans la langue Tartare, que ce Prince lui promit de donner à celles d'Europe, après la ſienne, la premiere place dans ſon eſtime.

La condition des Mantcheoux eſt fort miſérable depuis la révolution qui a placé leurs Rois ſur le trône de la Chine. Les Empereurs Tartares ont attiré à Pekin toutes les familles les plus conſidérables; & ce pays, déjà aſſez peu habité, eſt par-là preſque entiérement devenu déſert. On tâche aujourd'hui de le repeupler, en y envoyant les bannis & les exilés.

Le pays des Mantcheoux ſe diviſe en pluſieurs provinces ou diſtricts compris ſous trois gouvernemens.

Le premier, eſt celui de Mongden, ainſi appellé du nom d'une aſſez grande ville qui eſt la capitale de cette contrée, & même de tout le pays des Mantcheoux. Les Empereurs de la Dynaſtie regnante l'ont ornée de pluſieurs édifices publics, & l'ont remplie de magaſins. On y a établi les

mêmes cours ſouveraines de juſtice qu'à Pekin, excepté le li-pou ou tribunal des Rites. C'eſt à Mongden que reſſortiſſent toutes les autres juriſdictions établies dans cette contrée. Ces tribunaux ne ſont composés que d'habitans naturels du pays, & tous leurs actes ſont écrits en langue & en caracteres Mantcheoux. Ils ſont comme les Souverains de toutes les parties de la Tartarie ſujettes à l'Empereur. Cette ville eſt auſſi la réſidence d'un gouverneur général Tartare, qui a ſes lieutenans-généraux, & qui commande un corps conſidérable de troupes de ſa nation.

Il s'y trouve encore d'autres villes & des bourgades ou villages qui n'ont rien de remarquable. Ces villes ſont gouvernées de même que celles de la Chine, par des Mandarins ſupérieurs, qui ont ſous eux pluſieurs officiers civils ou militaires, de la même nation. Le coton, le froment, le millet & toutes ſortes de grains ſont les richeſſes de ce gouvernement, & il s'en fait un commerce conſidérable avec

les habitans de la Corée dont il est voisin.

Le second gouvernement est celui de Kirin-Oula. Il est presque inhabité. Malgré sa vaste étendue, on n'y compte que trois villes un peu grandes, & même les bâtimens en sont misérab les, & les murs de terre.

La capitale, qui s'appelle Kirin-Oula, est la résidence d'un gouverneur qui commande en chef les Mandarins civils & militaires.

La seconde ville nommée Petonne, est fort inférieure à Kirin-Oula ; & la plupart de ses habitans sont des soldats Tartares, des exilés, ou des transfuges de la Chine.

La troisiéme ville s'appelle Ningouta. Elle est l'ancien patrimoine de la race regnante des Empereurs ; & son nom, qui, en Tartare, veut dire sept chefs, exprime l'origine de la monarchie des Mantcheoux qui fut commencée par les sept freres du bisaïeul de l'Empereur Gang-hi.

Ce gouvernement s'étendant jusqu'aux bords de la mer orientale, à

l'embouchure du fleuve Amur, ou Sagalhien, Oula, c'eſt dans cette partie que l'on trouve différentes hordes de Tartares groſſiers, fort différens des Mantcheoux, quoiqu'ils leur reſſemblent par les traits & la taille. De tous ces peuples, les Yupis ſont les ſeuls ſur leſquels les miſſionnaires nous aient donné des notions diſtinctes.

Ces Tartares habitent les bords de la riviere d'Ouſouri, qui, après avoir baigné leur pays, ſe jette dans le fleuve Sagalhien Oula. Elle nourrit une quantité ſurprenante de poiſſons, parmi leſquels il ſe trouve ſur-tout beaucoup d'eſturgeons que les Yupis regardent comme le premier des poiſſons. Après l'eſturgeon, ils en eſtiment fort un autre qui eſt inconnu aux Européens, mais, au rapport des miſſionnaires, un des plus délicieux de la nature. Sa longueur & ſa taille le rendent très-ſemblable à un petit thon; mais ſa couleur eſt beaucoup plus belle. Sa chair eſt tout-à-fait rouge, ce qui le diſtingue de tous les au-

tres poiſſons. Les Yupis trouvent dans leur pêche de quoi ſe nourrir & ſe faire des habillemens. Ils ont l'art de préparer la peau des poiſſons, & de la teindre de trois ou quatre couleurs. Ils ſçavent la tailler & la coudre avec tant d'adreſſe, qu'à la premiere vue on les croiroit vêtus de ſoie. La forme de leurs habits eſt d'ailleurs à la Chinoiſe, comme celle des Mantcheoux, avec cette différence ſinguliere que leurs robes ſont ordinairement bordées de verd ou de rouge ſur un fond blanc ou gris. Les femmes portent, ſuſpendues au bas de leurs mantes, de petites pieces de cuivre, ou de petites ſonnettes qui avertiſſent de leur approche. Leur chevelure tombe ſur leurs épaules, diviſée en pluſieurs treſſes & chargée de petits morceaux de verre, d'anneaux & d'autres bagatelles qu'elles regardent comme des ornemens précieux.

La vie de cette nation Tartare n'eſt pas moins extraordinaire. Ils emploient tout l'été à la pêche, Ils tuent les gros poiſſons à coups de dards,

& ſe ſervent de filets pour prendre les petits. Leurs barques ont peu de grandeur, & leurs canots ne ſont que d'écorces d'arbre aſſez bien couſues, pour qu'elles ne faſſent pas eau. Une partie du poiſſon qu'ils prennent ſert à faire de l'huile pour leurs lampes. Une autre ſert à leur nourriture, & le reſte ils le conſervent pour l'hiver, après l'avoir fait ſécher au ſoleil, ſans le ſaler, car leur pays ne produit point de ſel. Leur uſage eſt de manger crues certaines parties de l'eſturgeon pour profiter de quelques propriétés qu'ils lui attribuent. Lorſque les rivieres ſont glacées, le poiſſon ſéché eſt toute leur nourriture, ainſi que des animaux domeſtiques qu'ils élevent. C'eſt peut-être pour cette raiſon que la chair de ces animaux eſt de ſi mauvais goût, qu'il n'eſt pas poſſible d'en manger.

Les Yupis, de même que les Oſtiaques, ſe ſervent de chiens pour leurs traîneaux, & ſont beaucoup de cas de ces animaux. Ils n'ont ni Rois ni Princes. Chaque bourgade ſe choiſit

un chef auquel elle obéit à peu près comme les Sauvages du Canada. Le caractere de ces peuples est rude & grossier, mais humain & bon. Ils n'ont aucune teinture de sçavoir, ni nul culte public de religion. Les idoles même de la Chine n'ont pas encore trouvé d'accès parmi eux, vraisemblablement, dit le P. Duhalde, parce que les Bonzes prennent peu de goût pour un pays misérable qui ne produit ni riz ni froment, & où l'on ne trouve qu'un peu de tabac dans quelques endroits voisins des villages sur les bords de la riviere. Tout le reste du pays est couvert de forêts épaisses & presque impénétrables. Les missionnaires rencontrerent, dans ces contrées, la dame d'Ousoury. Elle revenoit de Pékin, où son mari, qui avoit été chef général de la nation, venoit de mourir. Elle avoit cent chiens pour ses traîneaux, & des relais de distance en distance. Cette dame assura les missionnaires que ces chiens faisoient fort bien dix lieues sans se reposer. Au lieu de prendre du thé, suivant l'usage des Chinois & des

autres nations Tartares, la dame d'Ou-foury se faisoit apporter de petits morceaux d'éturgeons sur une sous-coupe de rotin. Elle entendoit le Chinois, & son air, ainsi que ses manieres, ne se ressentoient en rien de la barbarie des Tartares Yupis.

Le langage de ces peuples paroît être un mélange de celui des Mantcheoux & des Tartares Kéchongs leurs voisins; du moins les chefs des villages entendent bien l'une & l'autre langue. Ces chefs ne peuvent porter le titre de Mandarins, & ils n'en ont ni le pouvoir ni les dignités.

Les Kéchongs, dont nous venons de parler, sont une autre branche de Tartares qui se trouvent aussi dans le gouvernement de Kirin-Oula. Ils sont moins grossiers que les Yupis, à qui ils ressemblent d'ailleurs par la figure & par la vie qu'ils menent. Un usage par lequel ils en différens pourtant, c'est qu'ils ne se rasent point la tête, & qu'ils portent leurs cheveux attachés & renfermés dans une espece de bourse.

C'est encore dans le même gouver-

nement qu'on voit la fameuse montagne que les Chinois appellent Thang-pe-cham, c'est-à-dire, Montagne blanche. C'est la plus haute de toute la Tartarie Orientale. Comme elle est couverte en partie de bois & de sable, elle paroît toujours blanche; ce que les Chinois attribuent faussement à la neige, puisqu'il ne s'y en trouve point. Au sommet de cette montagne, on voit cinq roches d'une grosseur extraordinaire, qui sont continuellement humectées par les brouillards & les vapeurs qui se forment particulierement dans cette contrée. Au centre de ces rochers est un lac très-profond, d'où sort le fleuve Songari.

Les Mantcheoux n'ont rien de plus célébre dans leur histoire que cette montagne & ce fleuve qui y prend sa source. Ils débitent à ce sujet un grand nombre de fables & de contes aussi absurdes que merveilleux.

Le troisieme gouvernement est celui de Tsit-si-kar, ainsi appellé du nom d'une ville bâtie par l'Empereur Gang-hi, pour assurer ses frontieres contre

les Ruſſes. Au lieu de murs, cette ville a pour défenſe une paliſſade de hauteur médiocre, & entourée d'un aſſez bon rempart. Ce gouvernement eſt encore plus miſérable & plus deſert que les deux autres.

Dans l'étendue de deux ou trois cent lieues, on n'y compte qu'environ douze mille familles, trois villes & quelques villages ou bourgades aſſez récemment conſtruits. Tout ce pays eſt habité par les Mantcheoux, les Solons & les Tuguris. Ces derniers paroiſſent être les habitans naturels du pays. Ils ſont grands & robuſtes, mais leur nation eſt peu nombreuſe. Ils ſe ſoumirent aux Mantcheoux ſous le régne du pere de Cang-hi, après avoir imploré ſa protection contre les Ruſſes, qui s'étoient emparés de toutes les petites rivieres qui communiquent à celle de Songari, & qui répandoient la terreur parmi les nations Tartares de ces cantons.

Merghen, Hotun & Sagalhien Oula Hotun, ſont encore des villes du gouvernement de Tſit-ſi-kar, & bâties

de même que cette capitale, mais un peu mieux peuplées.

Le territoire de ces deux villes est sabloneux ; mais celui de Sagalhien OulaHotun produit de riches moissons. Il s'étend le long de la riviere d'Amur ou Sagalhien, & renferme de belles plaines, où sont plusieurs villages. Elle a aussi dans sa dépendance plusieurs grandes forêts, où la chasse des zibelines est très-précieuse.

Les Chinois & les Russes se sont faits plusieurs fois la guerre au sujet des limites de cette province. Comme les Russes avoient la ville d'Albazin, en Chinois Yacsa, bâtie sur les bords du Sagalhien Oula, ils inquiétoient souvent les Tartares Solons, sujets de la Chine, dans leur chasse des zibelines, & leur enlevoient leurs pelleteries. C'est ce qui occasionna en 1686 une rupture entre les cours de Pékin & de Pétersbourg. Enfin, en 1689 on conclut un traité qui ordonna la démolition de la forteresse d'Yacsa, & qui rétablit la bonne intelligence entre les deux empires.

Elle fut rompue en 1715. Les Mongales, fâchés de ce que les Ruſſes avoient rebâti la ville d'Albazink ſur la rive méridionale du Sagalhien Oula, à l'endroit où il reçoit la riviere d'Albazink, & jaloux de les voir s'emparer peu-à-peu des bords de ce fleuve, vinrent avec le ſecours des Chinois aſſiéger Albazink. Pierre le Grand, alors occupé par la guerre contre la Suéde, ne fit pas grande attention à ce qui ſe paſſoit dans un pays à douze cent lieues de lui. Après un ſiége de douze ans, Albazink fut pris & raſé par ordre de l'Empereur Cang-hi.

En 1720, on convint que ni les Ruſſes, ni les Mongales ne pourroient bâtir aucune ville ſur les rives méridionales du Sagalhien, entre la riviere d'Argun & celle d'Albazink, & que cette partie reſteroit *in ſtatu quo*, comme une borne commune aux deux empires (*a*).

(*e*) Hiſtoire généalogique des Tartares, *p.* 232. Les nouvelles publiques des mois de ſeptembre & d'octobre de l'année derniere, ont fait mention que

Les Tartares Solons, qui habitent les bords du fleuve Sagalhien, sont plus robustes, plus braves & plus adroits que les autres habitans de cette contrée. Leurs femmes montent à cheval, menent la charrue, & chassent le cerf & les autres animaux, avec la même intrépidité que leurs maris.

Les missionnaires virent partir le premier octobre un grand nombre de ces Tartares pour commencer leur chasse aux martes. Ils étoient vêtus de camisoles courtes & étroites, de peau de loup, avec un bonnet de même étoffe, & leurs arcs sur le dos. Ils emmenoient plusieurs chevaux, chargés de millet & de longues robes de peaux de tigre ou de renard, qu'ils portent dans les temps froids, & surtout pendant la nuit.

---

la guerre venoit de s'allumer entre l'Empereur de la Chine & l'Impératrice de Russie; que le premier s'étoit emparé des villes de Nerzink & autres, & de tout le pays qui obéissoit au Contaisch. Il y a apparence que cette guerre est la suite de la destruction des Calmouques, dont nous avons rapporté l'histoire.

Leurs chiens ſont dreſſés à cette chaſſe, & vont chercher les martes juſques dans les lieux les plus eſcarpés. Tous les ans les Solons recommencent cette chaſſe, qui dure trois ou quatre mois. Toutes leurs richeſſes conſiſtant dans les fourrures qu'elle leur produit, rien ne peut ralentir leur ardeur à cet égard ; ni la rigueur du froid, qui ordinairement eſt exceſſif dans ces contrées, ni la férocité des tigres, dont pluſieurs chaſſeurs ſont dévorés chaque année, n'empêchent ces Tartares de retourner à ce pénible & dangereux exercice.

TARTARIE CHINOISE
OCCIDENTALE.

La Tartarie que les missionnaires nomment occidentale par rapport à Pékin, est cette contrée renfermée, comme nous avons dit, entre le pays des Mongales, la petite Buckarie, le Tibet, & la grande muraille. Elle est beaucoup moins vaste, & bien plus déserte que la Tartarie Orientale.

On y trouve peu de villes, si ce n'est sur les frontieres de la Chine. Tout le reste du pays est habité par de petits Princes Mongales Kalkas, tributaires de la cour de la Chine, qui leur confére cette dignité. Ils sont comme cantonnés en différens endroit, vivant tranquillement du produit de

leurs troupeaux, & ayant deux ou trois mille ſujets diſperſés çà & là qui leur paient un leger tribut.

» Je n'ai pas vu, dit Gerbillon, de » nation qui ſoit plus ſale après les » Hottentots. Leurs habillemens ex- » halent une odeur inſupportable aux » étrangers. Auſſi les Chinois leur » donnent-ils le nom de Tartares » puants «.

Ces peuples ne paſſent pas pour fort braves. Les caravanes des mahométans, qui traverſent leur pays, pillent & enlevent impunément tous leurs beſtiaux & leurs propres perſonnes pour les vendre à Pékin. Ce récit fut fait au P. Gerbillon par un Kalka qui avoit éprouvé ce triſte ſort.

On ne peut rien ſe repréſenter de plus miſérable, dit ce miſſionnaire, que les tentes de ces Kalkas. Elles ſont plus petites, plus baſſes & plus chétives que celles des Mongales, & ces Kalkas ſont auſſi plus ſales & plus difformes, mais ils parlent le même langage. Ils ſont vêtus de mauvaiſe toile doublée de laine; quelques-uns n'ont

même pour se couvrir que des peaux de moutons séchés au soleil : les enfans vont tout-à-fait nuds.

Il est difficile de s'imaginer comment, dans un pays qui paroît dépourvu de tout, ils peuvent nourrir un si grand nombre de bestiaux, & vivre eux-mêmes au milieu de ces sables brûlans, où les enfans & même plusieurs femmes sont continuellement pieds nuds. Il est vrai que les enfans ont la peau brûlée du soleil, mais les hommes paroissent actifs & vigoureux. Nous vîmes, *continue notre relateur*, plusieurs Kalkas des deux sexes qui venoient dans notre camp faire des échanges de leurs bestiaux pour de la toile, du tabac & du thé. Quelques-uns firent présent à l'ambassadeur que nous accompagnions de deux ou trois moutons. Leurs femmes lui présenterent aussi du thé dans des tasses fort sales. Leur habillement consistoit dans une robe de toile, qui leur descendoit depuis le col jusqu'aux pieds ; pour coëffure, elles avoient des bonnets comme les hommes. Pour achever

leur portrait en peu de mots, la laideur de leurs traits, la mal-propreté de leur viſage, & les boucles des cheveux noirs & friſés qui leur tomboient ſur les oreilles, les rendoient ſemblables à de véritables furies.

C'eſt auſſi dans cette partie de la Tartarie, que les Kalkas ont ſoumiſe à la Chine ſur la fin du ſiécle dernier, que l'Empereur entretient des haras & des troupeaux conſidérables. Nous apprîmes des bergers, rapportent les miſſionnaires, qu'on n'y comptoit pas moins de cent quatrevingt-dix mille moutons, diviſés en deux cent vingt-cinq troupeaux; & que les bêtes à cornes étoient à peu près en même nombre, diſtribuées par diviſion, qui en comprenoit chacune cent. Les haras impériaux étoient encore en plus grand nombre. On peut ſe faire une idée de la puiſſance de l'Empereur en cavalerie, puiſqu'il entretient, preſque en tout temps, trois cent mille chevaux.

Outre les terres qui ſont aſſignées pour noutrir les troupeaux & les haras de ce Prince, il s'en eſt réſervé d'au-

tres d'une plus grande étendue près de la grande muraille, & plus voisines de Pékin. Les unes sont affermées, & paient leurs rentes en denrées, car l'Empereur vit du fruit de ses domaines, & les autres la paient en argent, qui entre dans le trésor public pour le salaire des officiers de l'état. Ces troupeaux innombrables, ces haras superbes, ces fermes d'une grande étendue, qui sont perpétuellement sous les yeux des Princes Kalkas, contribuent plus à les entretenir dans la soumission, & à les convaincre de la puissance du Monarque, que toute la magnificence de sa cour.

Ces Princes Kalkas n'ont pas le droit d'ordonner de la vie de leurs sujets, ni de confisquer leurs biens. La connoissance de ces cas est réservée à l'un des tribunaux suprêmes de Pékin, qui porte le nom de tribunal des Mongales. Tous ces Princes, qui sont tributaires de la Chine, ne peuvent prendre le titre de Kan. L'Empereur leur confére celui de Tsin-vang, qui signifie Prince du premier ordre, mais qui,

qui, dans l'eſprit de cette nation, eſt fort au-deſſous de celui de Kan. C'eſt l'Empereur de la Chine qui eſt le Grand Kan de tous ces Tartares, à l'exception des Mongales, proprement dits, qui ont auſſi le leur, ainſi que nous l'avons rapporté.

ORIGINE DES TARTARES.

Après avoir décrit les uſages & les mœurs des habitans de la Sibérie & de la Tartarie, il ne nous reſte plus qu'à indiquer d'où ils ont tiré leur origine, & le nom de Tartares qu'on leur donne généralement.

Il n'eſt pas poſſible de douter que ces peuples ne deſcendent des anciens Scythes (*a*). Pour peu qu'on ait d'incertitude à cet égard, on n'a qu'à faire le paralléle des Tartares actuels avec les Scythes, on ſera bientôt convaincu que ces derniers ſont les ancêtres des autres.

(*a*) Voyez l'hiſtoire générale des Huns, par M. de Guignes, *liv.* 5, *page* 216.

Le premier motif de conviction consiste en ce que les terres qu'occupent aujourd'hui les Tartares, étoient habitées par les Scythes. Quoiqu'elles fussent peu connues aux anciens, on sçait qu'elles s'étendoient depuis environ le vingt-cinquieme degré de longitude jusqu'au cent dixieme, & qu'ils les comprenoient *sous le nom de Scy*thie Européenne & Scythie Asiatique. Celle-ci étoit encore divisée en Scythie en-deça de l'Imaus, & Scythie au-delà.

Le second motif encore plus démonstratif, c'est l'extrême ressemblance qui se trouve entre les mœurs des Tartares actuels, & celles des Scythes Sarmates, Nomades, & autres peuples connus sous le nom d'Hyperboréens, qui habitoient près du pole arctique. Toutes ces nations, au rapport d'Homère, d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Strabon, de Pline, de Quintecurce & de Justin, méprisoient l'or & l'argent, vivoient dans une grande simplicité, n'ayant aucune connoissance de l'agriculture, ne se nour-

rissant que de chair de bestiaux & de lait de jument ; errantes de côté & d'autre avec leurs tentes, & conduisant avec elles leurs troupeaux ; s'arrêtant où elles trouvoient de bons pâturages ; combattant toujours sans ordre, & toujours en faisant retraite ; tirant avec autant de justesse en fuyant, qu'en avançant & de front : leur goût même pour le rouge s'est perpétué jusqu'à présent, puisqu'on rapporte que les Scythes, les Sarmates aimoient beaucoup cette couleur.

On voit qu'il n'est aucun de ces traits qui ne puissent convenir aux Calmouques & aux Mongales, qui forment les nations Tartares les plus nombreuses, & d'où il est évident que sont sortis tous les autres peuples répandus dans la Sibérie. Nous n'entrerons pas dans une plus ample discussion pour appuyer ce sentiment. Il est aisé à tout lecteur sensé d'observer que, s'il se trouve des nuances de différence entre un Ostiaque & un Calmouque, un Tunguse & un Mongale, elles dérivent des influences du climat, d'autant plus actives qu'on

est plus près du pole, des circonstances qui forcent ces peuples à un genre de vie particulier, & enfin des effets constans de ces causes sur une longue suite de générations (*b*).

Pour ce qui est du nom de Tartares (*c*), qui a été donné à tous ces peuples, on ignore positivement à quelle occasion & comment il s'est répandu;

(*b*) Voyez le *tome IV* de l'histoire universelle, traduite de l'Anglois.

Les mémoires de l'académie des inscriptions & belles-lettres, *tomes I, V, VII, XV, XVIII & XIX.*

Tous ces volumes renferment des dissertations de MM. Freret & Barier sur l'origine & le mélange des anciennes nations.

Voyez aussi l'antiquité expliquée. L'histoire naturelle de M. de Buffon, *édition in-12, tome VI, page 99.*

La description de l'empire Russien de M. Stralhenberg, *tome II, page 148.*

(*c*) A suivre l'étymologie de ce mot, on devroit dire Tatars, au lieu de Tartares, puisque c'est de la tribu des Tatars que ces peuples ont tiré leur nom. Mais, comme le mot de Tartare est d'un usage établi depuis longtemps, nous n'avons pas fait difficulté de nous y conformer.

mais on a des conjectures , dont la probabilité & la vraisenblance paroissent propres à fixer toute incertitude.

Il ne faut pas croire, comme le disent M. Petis de la Croix dans l'histoire de Gengis-Chan , & d'anciens écrivains, que le nom de Tatar vienne d'un fleuve ainsi appellé, qui arrose la Tartarie. On est bien sûr actuellement qu'il ne se trouve aucune riviere de ce nom dans tout le nord de l'Asie. » Je puis dire, rapporte M. de Stralhenberg, avoir » fait moi-même, parmi ces peuples, » toutes les recherches possibles, pour » m'éclaircir de ce fait, mais ils m'ont » tous assurés unanimement qu'ils ne » connoissoient point de riviere sous » le nom de Tata ou Tatar, mais qu'un » de leurs Princes s'étoit appellé » ainsi «.

Suivant Abulgazi, Prince Tartare, tous les peuples que nous connoissons sous le nom de Tartares, prétendent être issus de Turk, fils aîné de Japhet. Il est certain qu'ils ont toujours porté le nom de Turcs jusqu'à Gengis-Chan ; que même à présent les Calmouques

& les Mongales prennent encore volontiers le nom de Turcs.

Notre écrivain Tartare nous apprend » qu'il y avoit une tribu appellée la tribu des Tatars, sans doute du nom de leurs Princes anciens. C'est, dit-il, une des plus anciennes & des plus fameuses de la nation Turque. Elle étoit autrefois forte de plus de soixante-dix mille familles, & n'avoit qu'un seul Kan, qui étoit fort puissant. Cette tribu s'étant divisée en plusieurs branches, commença à décheoir de sa puissance. La principale branche des Tatars alla habiter vers les frontieres de Kitay, aujourd'hui la Chine, & eut souvent des guerres à soutenir contre cet empire «. C'est delà vraisemblablement que ce nom s'est répandu en Europe, avec les connoissances que l'on eut de la Chine. Les Chinois qui ne connoissoient que la tribu des Tartares établis sur leurs frontieres, ou croyoient ces peuples répandus dans toutes les contrées au nord & au couchant de leur empire, ou donnoient indistinctement le nom de Tar-

tares à toutes les nations qui les habitoient.

D'ailleurs, on sçait que les missionnaires Nestoriens, dès le septieme siécle, pénétrerent au-delà de la Perse & à l'est du royaume de Tangut, dans les pays qui étoient alors occupés par différentes branches de la tribu des Tatars. Ces hommes apostoliques firent des conversions parmi ces peuples; &, pour donner une grande idée des avantages qui revenoient au christianisme de leurs travaux, ils ne manquerent pas de représenter la nation Tartare comme extrêmement puissante, & en possession de toute l'Asie septentrionale, sans parler des Mongales, qui alors faisoient la principale branche de la nation Turque, mais chez lesquels les missionnaires n'avoient aucun accès, ou qui peut-être leur étoient absolument inconnus.

Quoiqu'il en soit, il est probable que le monde, prévenu par ces religieux, se fit insensiblement une habitude de donner le nom de Tartares à tous les peuples qui habitoient en Asie,

entre la Perſe, la Chine & les Indes. Lorſqu'on ſçut que Gengis-Chan, Prince des Mongales, étoit en même temps le Souverain des Tartares, on ne douta plus que tous les peuples de ces pays ne fuſſent des Tartares. On ne fit pas attention au nom de Mongales, & on s'en tint à déſigner tous ces peuples ſous le nom général de Tartares.

Telles ſont les conjectures les plus vraiſemblables qu'on puiſſe donner ſur l'origine du nom de Tartare.

Fin du troiſieme Volume.

TABLE
DES MATIERES
contenues dans ce volume.

A.

ABONDANCE ſinguliére du langage des Mantcheoux, 362

Abulgazi, Prince Tartare, auteur d'une hiſtoire des Tartares, 13

— Ce qu'il dit de l'origine de ſa nation, 389 & 390

Accouchement des femmes Oſtiaques, 129

Acqueis. Bourg de la terre de Jeſſo, 218

Ajuka. Kan des Calmouques Torgautes, ſujets à la Ruſſie, 273

— Sa ſéparation du Contaiſch, ſon ſou-

verain légitime, 275
Albazin. Ville de Sibérie. Sujet de guerre entre les Ruſſes & les Chinois, 376
Amianthe. Sa deſcription. La maniere de le préparer & de le filer, 91
Amur ou *Sagalhien-Oula*. Fleuve de Sibérie, 32
Animaux de Sibérie, 47
— Des côtes de Kamtſchatka, 177
— De la terre de Jeſſo, 208
Argun. Ville de Sibérie. Fertilité de ſon diſtrict, 24
Arbres de Sibérie, leur eſpéce. Leur hauteur, 42
Aſperges. Sont très-communes en Sibérie, 34
Atlaſſow, ſoumet les peuples du Kamtſchatka, 170
Avanture ſinguliere arrivée chez les Tunguſes, 161

B

BAIKAL. Lac de grande étendue en Sibérie. Sa deſcription, 26

Beering, amiral de Russie. Son premier voyage au Kamtschatka en 1731, 171
— Son second voyage en 1741, 172
— Son naufrage, & sa mort, 173
Beurre de rocher, ou pétrole, 105
Bœufs savauges de Calmouquie, 241
— Du pays des Mongales, 331
Bosto. Fameux Kan des Mongales, 306
— Trait de sa présence d'esprit, 309
— Son grand courage: son habileté dans l'art de la guerre, 310
— Victoire complette qu'il remporte sur ses ennemis, 311
— Son avidité pour la gloire & la vengeance, 312
— Ses malheurs, ses regrets, & sa mort, 314
Bratschi. Peuples de Sibérie, 165
Brebis sauvage ou *Mouflon*. Sa description, 335
Buckarie ou *royaume de Kasghar*, 285
— Ses bornes & son étendue, 287
— Villes qu'il renferme. Nom de sa capitale, 288

Buckarie. Ses productions, 289
— Son gouvernement civil, 305
Buckariens. Leur portrait, leur habillement, 291
— Leurs habitations, leurs façons de vivre, 293
— Leur religion, & leurs usages religieux, 294
— Connoissance qu'ils ont de la sainte Vierge & de J. C., 295
— De la vie future & de la toute-puissance de Dieu, 301
— Leurs cérémonies & leurs usages dans les mariages, 303
— Leur médecine & leurs funérailles, 304
Burattes. Peuples de Sibérie, 165

C

CALMOUQUES, Tartares payens. Pays qu'ils habitent, 232
— Leur portrait, & leurs habillemens, 246 & 247
— Leurs habitations. Comment ils les

construisent, 249
Calmouques. Leur nourriture, leur boisson, 250
— Passion qu'ils ont pour les liqueurs fortes, 252
— Excellence de leur caractére. Grandeur de leur courage, 253
— Voitures dont ils se servent pour changer de domicile, 255
— Occupations des hommes & des femmes de cette nation, 256
— Comment les Calmouques se conduisent avec leurs femmes, & combien ils en prennent, *idem*
— Usage établi pour les successions, 257
— Leurs cérémonies à l'enterrement d'un mort, 258
— Leur méthode pour diviser les jours & les nuits, 272
— Leur distinction en trois branches, *idem*
— Défection d'une branche de ces peuples, 273
— Leur ignorance dans les beaux arts, 258

Calmouques. Révolution cruelle arrivée chez ces peuples, 335
Carnaval de Sibérie, appellée ſemaine de beurre, 117
Chappe d'Auteroche (M. l'abbé de) a voyagé à Tobolsk, & a recueilli différens mémoires ſur la Sibérie, qu'il a communiqués à l'auteur, 13 & 77
— C'eſt à lui *qu'eſt dûe la connoiſſance* de la derniere révolution arrivée chez les Calmouques, 334
Charlevoix. Le P. Jéſuite s'eſt trompé ſur le Kamtſchatka, 219
Chaſſe au cerf. Méthode uſitée en Tartarie, 334
Chaſſe des Tartares Solons, 378
Chevreüil ſans barbe. Animal de Sibérie. Sa deſcription, 52
Chévre jaune ou goîtreuſe, 237
— Sa deſcription par le P. Gerbillon & M. Gmelin, 238 & 239
Chiens de Sibérie ſervent aux traîneaux chez les Oſtiaques, 124
Cigue. Plante de Sibérie. Ses vertus. Obſer-

vations sur son usage, 36

Conquête de Sibérie, 111

Contaisch. Nom du Souverain des Calmouques, 274

— Ordre établi pour la succession de sa famille au trône, 277

— Puissance du Contaisch, 278

— Armes de ses troupes & leur subordination, 279

— Tactique, ou façon de combattre de ces troupes, 281

— Gouvernement de ce Souverain, 283

— Impôts qu'il leve sur ses Sujets, 284

— Ses guerres avec les Mongales, 314

Curiosités qui se voient en Sibérie, 107

Cycle des Calmouques, 270

— Les auteurs Anglois de l'histoire des voyages paroissent s'être trompés à cette occasion, 271

D

DE'COUVERTE faites dans le pays des Calmouques, 260 *& suiv.*

— Conjectures à ce sujet, 262

Découvertes. Autres faites dans le même pays, 265
— Sentimens des sçavans de France sur l'objet de ces découvertes, 268
— Du Kamtschatka, par qui, 170
Dents d'Eléphans qu'on trouve en Sibérie, appellés mamout, 75
— Dissertation à ce sujet, contraire au sentiment de M. de Voltaire, 76
Dispute frivole de deux ambassadeurs, 307
Suites funestes qu'elle entraîne, 308 & 309

E

ECRIVAINS à qui on doit des connoissances sur la Sibérie, 12 & 13
Epoque glorieuse pour la Russie, 10
Erreurs de M. de Voltaire sur l'yvoire fossile, 78
— Sur le passage aux Indes par les mers du nord, 197
— Sur l'origine des Lapons, 201
— Sur le climat de l'Islande, 202

Erreurs du P. Charlevoix ſur la terre de Jeſſo, 219
— De M. l'abbé de Marſy ſur le même ſujet, 220
— Des Auteurs Anglois de l'hiſtoire univerſelle ſur *idem*, 221
— Des auteurs Anglois de l'hiſtoire des voyages ſur le cycle des Calmouques,
— De M. Alleon Dulac, *page* 43, 270
— De M. Petis de la Croix*ſur le nom des Tartares, 389
Erythronium. Plante de Sibérie. Son uſage & ſes propriétés, 41
Eſturgeon. Poiſſon commun dans la Tartarie Chinoiſe, 369

F

FER de Sibérie. Sa bonté. Lieux où il ſe trouve, 99
Fleuves de Sibérie. Leur nombre, 30

G

GMELIN. (M.) Médecin Allemand, & académicien de Pétersbourg, 12

Gmelin (M.) a voyagé en Sibérie, & a publié une relation de ce qu'il a observé, 13
— Description qu'il a faite du beurre de pierre ou pétrole, 106
— Des bœufs de Tartarie, 241
— De l'isatis, 64
— Du lapin à longue queue, 55
— De la marte-zibeline, 48
— Des moutons des Calmouques, 244
— Des vaches de ces peuples, 242
— De l'yvoire fossile, 78
Guerre cruelle entre les Calmouques & les Mongales, 306
Guerre entre les Russes & les Chinois, 377

H

HARAS de l'Empereur de la Chine, 383
Hémérocalle. Plante de Sibérie. Son usage & ses propriétés, 34
Héraclée. Plante du même pays. Sa description. Son usage, 37
Histoire d'une révolution arrivée en 1746

parmi les Calmouques Dſongares, 324
Hommes pies ou *tigrés*, vus en Sibérie par M. de Stralhenberg, 167
— Cauſe de cette peau bigarrée dont ils ſont couverts, ſuivant les écrivains contraires à M. de Stralhenberg, 169
Hotun. Ville de la Tartarie Chinoiſe, 375
Humanité. Vertu des Oſtiakes, 137

I

Jakutz. Province & ville de Sibérie, 16
— Ses bornes, ſon étendue, ſes productions, 18
Jakutes. Peuples qui habitent cette province. Leurs uſages, 104
Jaſpe verd ſe trouve en Sibérie, *idem*
Jeniſei, fleuve de Sibérie. Son étendue, 31
— Obſervations faites ſur ces bords, 32
Jeniſeisk. Province & ville de Sibérie, 16
— Son étendue, ſes productions, 24
Jerboa. Animal d'Afrique. Sa comparaiſon avec le lapin à longue queue, 63
Jermack. Conquérant de Sibérie, 114

Jesso, (terre de) 205
— A qui on en doit la connoissance, 206
— Son climat & ses productions, 207
— Ses animaux, ses mines, 308
Jessois. Leur portrait, 209
— Leurs habillemens & leurs habitations, 210
— Leur nourriture & leurs usages, 211
— Leur religion, leurs occupations, 212
— Leur gouvernement & leurs mœurs, 214
— Leur mariage & leurs loix particulieres, 216
— Leur commerce, leur langage, 217
— Leur maniere d'enterrer les morts, 258
— Leur comparaison avec les Kurilis, 220
Joncs des bords de l'Oby. Leur usage, 41
Irkutsk. Province & ville de Sibérie, 16
— Son étendue, sa fertilité, 25
Isatis. Animal de Sibérie. Sa description, 64
— Ses mœurs & sa comparaison avec le jackal du docteur Shaw, 65 *& suiv.*
Islande. Ce qu'en dit M. de Voltaire, 202

Iukagres. Peuples de Sibérie, 104

K

KALKAS. Tartares Occidentaux, 381
— Leur vie, leurs habillemens, 382
— Leur Prince, leurs richesses, 384
— Leur puissance, & leurs titres, *idem*
Kammès Boisson des Calmouques & autres Tartares, 251
Kan des Mongales, 311 & 354
Kamtschatka. Province de Sibérie. Son étendue, 17
— Epoque de sa découverte, 169
— Son climat, & ses productions, 24
— Ses habitans, & leurs usages, 190
Kamtschadales, habitans du Kamtschatka, 193
— Leurs habitations, leur nourriture, 194
— Leur usage cruel envers les jumeaux, *idem*
— Leur coutume envers les malades, 195
Kéchongs. Tartares soumis à la Chine, 373
Kirin Oula. Ville & gouvernement de la

Tartarie Chinoise, 358
Koraiki. Peuple du Kamtschaka, 193
Kurili. Peuple du Kamtschaka, 195
Kutuchta. Vicaire du Grand-Lama, 348
— Se rend indépendant, & est favorisé par la cour de Pékin, 349
— Endroit où il fait sa résidence, *idem*
— Crédulité de ses *adorateurs* sur son immortalité, 350
— Cérémonies avec lesquelles il se montre en public, 350
— Considération dont il jouit à Pékin, 352
— Sa conduite politique envers la Russie, 353

L

Lacs de Sibérie, 27
— Observations à ce sujet, 28
Lamas. Prêtres des Tartares, 345
— Leurs sciences, leurs occupations, 346
Langage des peuples de Sibérie, 198
Lapons. Leur origine suivant M. de Voltaire, 200

Lapin à longue queue. Animal fort curieux, 55
— Sa defcription & fes mœurs, 56
— Sa comparaifon avec le jerboa, 63
Laurier-nain. N'exifte pas en Sibérie ainfi que le dit M. Alleon Dulac, (*note*) 43
Lena. Fleuve de Sibérie, 32
Lievre volant de Linnæus. Ce que c'eft, (*note*), 55
Lion-marin. Animal amphibie, 185
— Sa defcription, fon genre de vie, 186
— Ses mœurs, fon amour pour fes femelles, 187
Louis IX. (S. Louis) Son zéle pour la converfion des Tartares, 225

M

MANDEVILLE fait un voyage en Tartarie, 226
Mantcheoux. Tartares foumis à la Chine, 360
— Leurs habitations, leur religion, 361
— Leur langage, & l'eftime qu'ils en font, 364

Mantcheoux. Condition de ces peuples, 366
— Division de leur pays en trois gouvernemens, 367
Mamout. Dents d'éléphans qu'on trouve en Sibérie, 67
Marc-Paul se rend en Tartarie, 226
Marsy. (M. l'abbé de) Son erreur sur la terre de Jesso qu'il a confondue avec le pays des Kurili, 221
Marienglas. Talc de Moscovie, 73
Marte-zibeline. Sa description, 48
Mélanges d'histoire naturelle de M. Alleon Dulac. Remarques à ce sujet, 43
Merghen. Ville de la Tartarie Chinoise, 375
Mines d'argent & de cuivre en Sibérie, 101
Mines d'or. Sa description, 102
Missionnaires qui ont pénétré dans la grande Tartarie, 224
Mongales ou *Mongols*. Habitans d'une partie de la grande Tartarie, 340
— Leur portrait, 341
— Leurs habillemens, ainsi que ceux de leurs

Leurs femmes, 345
Mongales. Ce qu'en dit Rubrusquis (*note*), 343
— Leurs habitations & leur maniere de vivre, 344
— Leur commerce & leur religion, 345
— Les peines dont ils punissent les criminels, 355
— Leur façon d'agir envers les malades & les morts, 356
Mongalie. Son étendue, ses bornes, 326
— Son climat, & ses productions dans le régne végétal, 328
— Animaux qui s'y trouvent, 331
Moutons des Calmouques, 244
— Des Mongales, 333
Mulets sauvages, ainsi appellés par Gerbillon, 332

N

NERZINSK. Province & ville de Sibérie, 16
— Sa fécondité, ses richesses, 25

Ningouta. Ville du pays des Mantcheoux, 368

O

ORIGINE des Tartares & leur nom, 368
— Dissertation à ce sujet, 386 *& suiv.*
Ousoury. Riviere de la Tartarie Chinoise, 369

P

PAPES. Leur zéle pour la conversion des Tartares, 225
Paraléle des Scythes & des Tartares de nos jours, 387
Petonne. Ville des Tartares Mantcheoux, 368
Pétrole ou *beurre de rocher*, 105
Pierre le Grand. Son éloge, 10
Poissons de Sibérie, 73
Postes aux chiens établies en Sibérie, 125
Poules de feu, Hoki. Oiseau du pays des Mongales, 337

R

RAT ou *lapin à longue queue*. Sa description, ses mœurs, 55
—Sa comparaison avec le jerboa, (*note*), 63
Régne minéral de Sibérie, 73
Révolution arrivée chez les Calmouques, 319
Rubrusquis est envoyé en Tartarie par saint Louis, 225
— Contes absurdes de ce bon missionnaire, 243
Russes, découvrent le Kamtschatka, 169
— Leur guerre avec les Tcuktschi, 190

S

SAGALHIEN OULA. Fleuve de Sibérie, 32
Sagalhien-Oula Hotan. Ville de la Tartarie Chinoise, 376
Saiga. Animal de Sibérie, 51
Schisme arrivé dans la religion des Tartares, 347
Sélinga. Fleuve de Sibérie, 32
Semaine de beurre. Fête de Sibérie, 117

Sibérie. Sa defcription, fa divifion topographique, 15
— Fertilité de fes provinces, moyens de l'augmenter, 19.
Solons. Tartares Chinois, 378
Sortiléges des prêtres Tungufes, 158
Spangenberg, capitaine Ruffe. Son premier voyage au Kamtfchatka, 171
— Aborde au Japon, *idem*
— Son fecond voyage au Kamtfchatka, 172

T

TARLPI. Petit animal de Morgalie, 336
Tarbiki. Quadrupéde aquatique, 338
Talc de Mofcovie appellé marienglas, 73
— Sa différence de celui de Montmartre, 75
Tartarie, (grande) 223
— A qui on en doit la connoiffance, 224
— Sa defcription générale & fa fituation, 229
— Ses divifions particulieres, 230

Tartarie indépendante ou *Calmouquie*, 232
— Ses bornes & son étendue, son élévation, & les inconvéniens qui en résultent, 233
— Ses productions en tout genre, 237 & *s.*
Tartares. Leur division, 245
Tartares-Mahométans. Leur nombre, & comment ils vivent en Sibérie, 118
Tartarie Chinoise. Ses bornes & son étendue, 358
— Sa division en orientale & en occidentale, 360
Tartarie Chinoise occidentale, 380
Tcuktschi & *Tschalatki.* Nations féroces du Kamtschatka, 189
Tcuktschi. Prince du sang, offre ses services à M. l'abbé Chappe, 193
Thang pe-cham. Fameuse montagne de la Tartarie Chinoise, 374
Tobolsk. Ville & province de Sibérie, 10
Troupeaux. Nombreux de l'Empereur de la Chine, 385
Tschirikow. Navigateur Russe, part pour le Kamtschatka, ses découvertes, 171

Tuguris. peuples de la Tartarie Chinoise, 375
Tunguses. Peuples de Sibérie, 155
— Leur portrait, leur division, leurs habitations, 156
— Enterremens de leurs morts, 163

V

VACHES de Calmouquie, 242
Villes de Sibérie, 110
Volcans de Sibérie, 108
Voltaire. (M. de) Endroit où on réfute cet écrivain, 78, 197, 201 & 202
Wotiaks. peuples de Sibérie, 1[illegible]

Y

YCTHYOLOGIE de Sibérie, 72
Yvoire fossile, appellé dents de mamout, 76
Yupi. Tartares soumis à la Chine, 369
— Leur figure, leurs habillemens, 370
— Leur façon de vivre, leurs occupations, leur religion, *&c.*, 371 *& suiv.*
— Leur gouvernement général, 373

Z

ZACHARIE eſt reconnu pour le pere de la ſainte Vierge, 296

Zigan-Araptan, ſuccéde à Boſto, Grand-Kan des Calmouques, 315

— Peinture de ſon caractére, de ſon ſens-froid & de ſa grandeur d'ame, 318

Zut-chium, Prince de Sibérie, 116

Fin de la table des matieres.

FAUTES ESSENTIELLES

à corriger dans ce volume.

PAGE 18, *ligne 6*, eſquinaux, *liſez* eſquimaux.

24, *lign.* 20, Celles, *liſ.* Celle.

36, *lign.* 6 de la note, de cette nature, *liſ.* de cette matiere.

70, *lign.* 8, les iſatides, *liſ.* les iſatis.

152, *lig.* 1, de d'Ilimsk, *liſ.* d'Ilimsk.

164, *lign.* 3, les Trukchi, *liſ.* les Tcuktschi.

166, *lig.* 15, comme il pourtant, *liſ.* comme il eſt pourtant.

175, *lign.* 7, au fort, *liſ.* au port.

162, *lig.* 9, ſans armes, *liſ.* ſans armes viſibles.

197, *lig.* 3, le Kamtſchatka ne s'étend que juſques ſous, *liſ.* le Kamtſchatka s'étend juſques, &c.

243, *lign.* 7, qui ſe prétpare, *liſ.* qui ſe prépare.

244, *lign.* 1, *de la note*, Ovis laticanda, *liſ.* Ovis laticauda.

250 *lig. derniere*, du kammes, *liſ. partout* du kammès.

266 *lig. derniere*, étoient de droite, *liſ.* étoient écrites de droite.

274 *lig. 6 de la note*, vertes, *liſ.* werſtes.

322 *lig.* 6, Kirſi-Kaiſagues, *liſ.* Kirſi-Kaiſaques.